This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 996

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ZAHAROFF
FUND

ag

[illegible] [illegible] [illegible]

E' [illegible] 17[illegible]

£1-25

Bought from David

[illegible]
[illegible]
[illegible]

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE
DE
GRAMMONT,

Par Mr. le Comte

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE EDITION

Augmentée d'un Discours préliminaire du même Auteur.

A UTRECHT,
Chez ETIENNE NEAULME.
M. DCC. XXXII.

...STITUT...
17 MAY 1972
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons crû devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les avantures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre sous le régne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une maniere si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand la matiere en seroit moins intéressante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils sont partis de la même main à qui l'on

doit encore d'autres ouvrages frapés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Discours mêlé de Prose & de Vers, où l'on exagére la difficulté qu'il y a de bien representer le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Discours est du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontispice. Au reste il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons seulement que des personnes d'un goût sûr & delicat le comparent au *Voyage de Chapelle*, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel & la même legereté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, auteur de ces Memoires, & du Discours qui les précede.

Antoine Hamilton dont nous parlons, étoit de l'ancienne & illustre Maison de ce nom en Ecosse.

se. Il naquit en Irlande. Il eut pour pere le Chevalier Georges Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mere étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand Maître de la Maison du Roi Charles. Dans les révolutions qui arrivérent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'York son frere qui passérent en France. Ils y amenerérent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque le Roi fut rétabli sur son Thrône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante; la curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton; il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes; il l'épousa enfin;

& c'est la tendresse qu'*Antoine* avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre; & rien ne fut capable d'ébranler ni sa Religion, ni la fidelité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jacques étant monté sur le Thrône, il lui donna un Regiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses Etats, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est là, & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à S. Germain le 21. Avril 1720. dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçû les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ

viron 74. ans. Il mérite les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né sérieux, il avoit dans l'esprit tous les agrémens imaginables; mais ce qui est plus digne de loüanges, à ces agrémens, qui sont frivoles sans la vertu, il joignoit toutes les qualités du cœur.

EPITRE
A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (a) vit le jour,
De Menodaure (b) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrenées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles fortunées!
Vous qui dans une auguste Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'est

(a) Corizande des Andoüans, ayeule du Comte de Grammont.
(b) Menodaure, un des Ancêtres de la famille.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des temps infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant nous oſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brite à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne.
Gaſpar Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane, & Gaſconne.
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins grands nouvelliſtes, informés des vivacités, dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres civiles. Indignés que votre caractére ſoit ſi peu connu dans des Provinces, où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite, mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre ? Mediocres pour le-

 génie,

génie, & roüillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réüssir dans une affaire,
Où les talens succombent tous:
Et quelque empressement que l'on ait à vous plaire;
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient témeraire;
Et des Campagnards comme nous,
Sont bientôt reduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes; mais le choix nous embarassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Théses de Logique, vous en sçaviez assés pour être reçu dans cet illustre corps, & pour y être loüé depuis les piés jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus; les Reverends Peres Massillon ou de la Ruë vous entreprissent par avance; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractére; & qu'a l'égard de l'au-

l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit, arbitre souverain.
Il joüit en repos de sa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il compose l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des Filles de mémoire;
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa Muse a toûjours quelque malignité,
Et vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison: & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris,
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits, (a)
A des Ouvrages de tout prix,

(a) Le Mercure Galant.

Sur tout à ceux des beaux esprits
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers,
Usurper le nom de Poëtes;
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux,
C'est là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embarassant les curieux,
Est toûjours neuve, & jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Elegies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies;
Leurs dignités, & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres chôses; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premieres voyes, résolus malgré notre insuffisance, de tenter l'avanture nous-mêmes, & d'appeller à notre

ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de conoître; mais dont quelques Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous; & pour les engager par quelque petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa Mere y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir:

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne ſuit de ſes bords!
Quand vos chants ornés des tréſors
Du Permeſſe, ou de l'Hypocréne,
Badinent pour quelque Climéne:
Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athéne;
La Fare! & vous Abbé ſçavant,
Que Phébus de ſon influence
Anime, ſoûtient en rimant!
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous trouvâmes Melpoméne & Thalie, quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſoient pas avoir rien

écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réfléxion nous embarassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorsque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une Figure qui nous surprit, sans nous effrayer; c'étoit celle de votre Philosophe l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de consequence, n'avoit précédé son apparition.

l'On ne vit point trembler la Terre;
Le Ciel resta clair & serein;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser Oedipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Qui sortent des Royaumes sombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la premiere fois que vous nous procurâtes le plaisir

plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refroigné, & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de son visage:
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son tein.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos sieges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler; mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table: J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution; mais je ne comprens pas le choix que vous

faites

faites de ces deux Messieurs; pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre, mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un tendre, fidelle, & gauteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodyne tisanne,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux,
Que l'Inconstance & la Tocane.
L'autre d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout ceder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît; Il importe peu que vous les ayez invoquez, ils n'en viendront pas plûtôt à votre secours; arrangez du mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez rassembler pour d'autres; ne vous embarassez ni de l'ordre des temps, ni de celui des évenemens. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez; les premieres sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les avantures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remar-

marques, mais courtes & légéres, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie,
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé. (a)

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractére, cela sentiroit le Panegyrique; & ce sera assés le loüer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons-mots; le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement en parlant de ses avantures, de donner des couleurs à ses défauts, & du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Heros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles;
Faites le voir, suivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
Il donna des leçons utiles

Aux

(a) Pensée fausse. C'est peut-être la seule chose qui soit repréhensible dans ce morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

Aux Courtisans les plus habiles;
Et toujours actif à propos;
Sans leurs empressemens serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir en differens tableaux,
Tyran des fâcheux & des sots,
Historien d'amour & des Guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ses complots
Aux Amans heureux ou tranquilles,
Desolateur de ses Rivaux;
Fleau des discours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre diseur de bons mots,
Et sur tout, grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le Cheval blanc, (a)
Sur lequel, soutenant témeraire menace,
Il parut inopinément
Vers les Campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un Prince triomphant;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Albant,
Et d'Arlington, & d'Halifacе,
Et d'une Nymphe encor à séduisante face,
Il enleva le (b) *Bouquinguant.*

Con-

(a) Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un Cheval blanc, avant la fin de la campagne.

(b) Il persuada au Duc de Bouquinguant de passer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance,

Contez ces Faits tout uniment,
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment;
Et ce n'est pas toûjours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique;
Suivez la Nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du misérable Prosaïque,
Et du stile trop Poëtique,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il est un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique:
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur & Gotique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre

liancé, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre & la Comtesse de Shrensbery, firent, pour l'empêcher; Bouquinguant étoit alors Favory de Charles II.

votre mieux; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont peuvent compter sur quelque indulgence: en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il, & par les souhaits que je vais faire; faites connoître à mon Héros que je m'interesse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
D'un esprit éternel soûtienne encor les charmes;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes;
Et que le Pére Seraphin,
Toujours sur de fausses allarmes,
Le vienne exhorter à sa fin;
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du Medecin,
La Cour pour lui verse des larmes.
Par ses soins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir long-temps vécu.
A tant, se teut le Normand Philosophe,
De son temps gentil Clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui, ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensepulturé.
Or, s'en partit revoir la (a) *cointe-bande*

D'amis

(a) Vieux mot qui se disoit des personnes belles, ajustées, du latin *comptus*, ou peut-être du celtique *coant*.

D'amis féals qu'en l'autre monde avez,
Ja n'est métier qu'illec il vous attende:
Si ne dirai pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raison en ſçavez.
Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit geſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin.
Adonc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feſte & moult joyeux (a) *Hutin,*
A grand (b) *randon vous feront accolade.*
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Damoizels Voiture & Sarrazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide Jouſteur, & courtois Chevalier,
Aſſés devant les Guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là demeurons, veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de

(a) Ce mot ſignifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainſi appellé, parce que dans ſon enfance il étoit mutin.

(b) [illegible] empreſſement.

de revoir votre belle maison de Sémeüc. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue Lettre ; nous avons eu beau changer de stile & de langage, pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet : il faudroit, pour y réüssir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'est plus de Saint Evremont,
Et ce Chroniqueur agréable
Du sérieux & de la fable,
Ce Favori du sacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable :
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de Grammont.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

Servant d'introduction à l'Ouvrage,

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier DE GRAMMONT *au siege de Trin, & son genre de vie,* Page 8

CHAPITRE III.

Son éducation & ses avantures avant son arrivée à ce siege, 13

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passa son tems, 32

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France. Ses avantures au siege d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. *Il est exilé de la Cour de France,* 64

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractéres des personnes qui composoient cette Cour, 87

CHA-

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. *Diverses avantures d'un Bal de la Reine. Voyage curieux de son Valet de Chambre à Paris,* 111

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumônier Poussatin. *Relation du siege de Lérida. Mariage du Duc* d'Yorck, *& autres particularitez de la Cour d'Angleterre,* 145

CHAPITRE IX.

Diverses intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 186

CHAPITRE X.

Autres intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 243

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier DE GRAMMONT *à la Cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses intrigues amoureuses de cette Cour, & mariages de la plûpart des Héros de ces Mémoires.* 298

Fin de la Table.

ME-

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU
COMTE DE
GRAMMONT.

CHAPITRE I,

Servant d'Introduction à cet Ouvrage.

COmme ceux qui ne lisent, que pour se divertir, me paroissent plus raisonnables, que ceux, qui n'ouvrent un Livre, que pour y chercher des Défauts, je déclare, que sans me mettre en peine de la sévere Erudition de ces derniers, je n'écris que pour l'Amusement des autres.

Je déclare, de plus, que l'Ordre des Tems, ou la Disposition des Faits, qui coutent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarasseront guéres dans l'Arrangement de ces Mémoires.

Dans le Dessein de donner une Idée de celui, pour qui j'écris, les Choses qui le distinguent auront place dans ces Fragmens ; selon qu'elles s'offriront à mon Imagination, sans égard à leur Rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvu que l'Assemblage des Parties forme un Tout, qui rende parfaitement l'Original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ses Héros comme ses Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui semble, & promene l'Attention des autres sur de curieuses Antiquitez, ou d'agréables Traités d'Erudition, qui n'ont pas toujours rapport à son Sujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas à beaucoup près si grand que son Pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompense, il nous apprend, que son Pere *Antigonus* n'étoit que son Oncle; mais, tout cela n'est qu'après avoir commencé sa Vie par un Abrégé de sa Mort; par un Sommaire de ses divers Exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises Qualitez, où il fait entrer *Marc Antoine*, par compassion pour toutes ses Foiblesses.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Dissertation sur son Précepteur *Pythagore*; &, comme il croit qu'on est fort en peine de savoir, si c'est l'ancien Philosophe; ou bien un certain Pythagore, qui, après avoir gagné le Prix de la Course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Roiaume; il se tourmente beaucoup, pour éclaircir cette Difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce

Ce que j'en dis n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'Hiſtorien de toute l'Antiquité, auquel on doit le plus; c'eſt ſeulement pour autoriſer la maniere, dont j'écris une Vie plus extraordinaire, que toutes celles qu'il nous a laiſſées.

Il eſt queſtion de repréſenter un Homme, dont le Caractere inimitable efface des Défauts, qu'on ne prétend point déguiſer; d'un Homme illuſtre par un Mélange de Vices & de Vertus, qui ſemblent ſe ſoutenir dans un Enchainement néceſſaire, rares dans leur parfait Accord, brillantes par leurs Oppoſitions.

C'eſt ce Relief incompréhenſible, qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu, & les divers Etats d'une longue Vie, a rendu le Comte *de Grammont* l'Admiration de ſon Siecle. C'eſt par là qu'il a fait les Délices de tous les Païs, où il a promené ſes Agrémens, & ſon Inconſtance; de ceux, où la Vivacité de ſon Eſprit a répandu de ces Mots heureux, qu'une Approbation univerſelle tranſmet à la Poſtérité; de tous les Endroits enrichis des Profuſions de ſa Magnificence; & de ceux enfin, où il a conſervé la Liberté de ſon Jugement, dans les Périls les plus preſſans, tandis que le Badinage de ſon Humeur, au milieu des Dangers les plus ſérieux de la Guerre, marquoit une Fermeté, qui n'appartient pas à tout le Monde.

Je ne ferai point ſon Portrait. A l'égard de ſa Figure, *Buſſi* & *St. Evremont*, Auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le prémier a peint le Chevalier *de Grammont* artificieux, volage, & même un peu perfide en

Amour, infatigable & cruel sur la Jalousie. *St. Evrmont* s'est servi d'autres Couleurs, pour exprimer le Génie, & pour tracer en général les Manieres du Comte. Mais, l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes Peintures, qu'il n'a rendu de justice à son Héros.

C'est donc lui-même, qu'il faut écouter dans ces Récits agréables de Sieges & de Batailles, où il s'est distingué à la suite d'un autre Héros; & c'est lui, qu'il faut croire dans des Evénemens moins glorieux de sa Vie, quand la Sincérité, avec laquelle il étale son Adresse, sa Vivacité, ses Supercheries, & les divers Stratagêmes dont il s'est servi, soit en Amour, soit au Jeu, exprime naturellement son Caractere.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet Ecrit; puis que je ne fais que tenir la Plume, à mesure qu'il me dicte les Particularitez les plus singulieres & les moins connuës de sa Vie.

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont *au Siege de Trin, & son Genre de Vie.*

En ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. *Louis XIII* régnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Roiaume. De Grands-Hommes commandoient de petites Armées; & ces Armées faisoient de grandes choses. La Fortune des Grands de la Cour dépendoit de la Faveur du Ministre; les Etablissemens n'y étoient solides, qu'à mesure

qu'

qu'on lui étoit dévoüé. De vastes Projets jettoient au Cœur des Etats voisins les Fondemens de cette Grandeur redoutable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands Chemins étoient impraticables de jour, & les Ruës durant la nuit; mais, on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeunesse, en entrant dans le Monde, prenoit le Parti que bon lui sembloit. Qui vouloit, se faisoit Chevalier: Abbé, qui pouvoit; j'entends Abbé à Bénéfice. L'Habit ne distinguoit point le Chevalier de l'Abbé; & je crois que le Chevalier *de Grammont* étoit l'un & l'autre au Siege de Trin. Ce fut sa premiere Campagne; & il y porta ces Dispositions heureuses, qui préviennent favorablement, & qui font qu'on n'a besoin, ni d'Amis pour être introduit, ni de Recommandations pour être agréablement reçu par tout.

Le Siege étoit formé, quand il arriva. Celà lui épargna quelques Téméritez; car, un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuié les prémiers Coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y aiant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet Article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée; &, comme la Charge de Lieutenant Général n'étoit pas encore connuë, *Du Plessis-Praslin*, & le fameux Vicomte *de Turenne*, étoient ses Maréchaux de Camp.

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une Puissance, à laquelle rien ne peut résister, eut trouvé moien de les abîmer par une Grêle affreuse de Bombes, & par

le Ravage de cent Pieces de Canon en batterie. Avant ces furieux Orages, qui réduisent le Gouverneur aux Soutérains, & la Garnison en poudre, de fréquentes Sorties vivement repoussées, de vigoureuses Attaques vaillamment soutenuës, signaloient l'Art des Assiégeans & le Courage des Assiégés: &, par conséquent, les Sieges étoient d'une Longueur raisonnable; & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles Actions de part & d'autre dans celui de Trin. On y essuia des Fatigues; on souffrit des Pertes: mais, on ne s'ennuia plus dans l'Armée, depuis que le Chevalier *de Grammont* y fut; plus de Fatigue dans la Tranchée; plus de Sérieux chez les Généraux; plus d'Ennuis dans les Troupes, depuis son Arrivée. Il cherchoit & portoit par tout la Joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par tout ailleurs, on voioit des Gens de Mérite, ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier *de Grammont* dans les choses qui le faisoient briller, & n'y réüssissoient pas; les autres admiroient ses Talens, & recherchoient son Amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa Figure, plus encore par le Caractere de son Esprit. Il l'avoit simple & naturel; mais, avec le Discernement, & la Délicatesse des plus fins, & des plus déliés. Plein de Franchise, & de Probité dans toutes ses Manieres. Le Chevalier *de Grammont* ne fut pas long-tems à démêler les Qualitez qui le distinguoient. Ainsi, la Connoissance fut bientot faite, & l'Amitié bientot liée entr'eux.

Matta

Matta voulut abſolument que le Chevalier *de Grammont* vint s'établir chez lui. Il n'y conſentit, qu'à condition qu'il partageroit la Dépenſe. Comme ils avoient l'Humeur libérale, & magnifique, ce fut à Frais communs, qu'ils donnérent les Repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eut encore vus. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens; & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.

Les Généraux, tour à tour régalez, admirérent leur Magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas ſi bien ſervis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les Choſes les plus communes; & ſon Eſprit étoit tellement à la Mode, que c'étoit ſe deshonorer, que de ne ſe pas ſoumettre à ſon Gout. *Matta* lui laiſſoit le ſoin de louer la Table, & d'en faire les honneurs; &, charmé d'un Applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau, que de vivre comme ils faiſoient, & rien de plus aiſé, que de continuer: mais, il s'apperçut bientot que les plus grandes Proſpéritez ne ſont pas les plus durables.

Une groſſe Chere, une petite Oeconomie, des Domeſtiques infideles, une Fortune ennemie; tout cela s'uniſſant, pour déranger le Ménage, la Table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le Génie du Chevalier, fertile en Reſſources, entreprit de ſoutenir ſon prémier Honneur, par l'Expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'Etat de leurs Affaires ; quoique celui qui en avoit le soin les en eut séparément avertis, prêt à recevoir de l'Argent pour continuer la Dépense, ou à rendre ses Comptes pour le passé. Un jour, que le Chevalier *de Grammont* étoit revenu plutot qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un Fauteuil; &, ne voulant pas interrómpre son Repos, il se mit à réver à son Projet. *Matta* s'éveilla, sans qu'il s'en apperçut; &, aiant quelque tems admiré la Contemplation où il paroissoit enséveli, & ce profond Silence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain Eclat de rire, qui ne fit qu'augmenter, à mesure que l'autre le regardoit. *Voilà*, dit le *Chevalier*, *un Réveil assez gai, & assez bouffon; &, à qui en as-tu donc? ou si c'est aux Anges que tu ris? Ma foi, Chevalier*, dit Matta, *je ris d'un Songe, que je viens de faire, si naturel, & si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvois que nous avions renvoié Mr. le Maître-d'Hôtel, Mr. le Chef-de-Cuisine, & Mr. notre Officier; résolus, pour le reste de la Campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger chez nous. Voilà mon Songe; & toi, Chevalier, à quoi rêvois-tu?*

Pauvre Esprit! dit le Chevalier, en haussant les Epaules, *te voilà d'abord sur le côté; te voilà dans la Consternation & l'Humilité, pour quelques mauvais Propos que le Maître-d'Hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi! après la Figure, que nous aurons faite, à la Barbe des Grands & des*

Etrangers

Etrangers de l'Armée, quitter la Partie comme des Sots, & plier Bagage comme des Croquans, au prémier Epuisement de Finance? Tu n'as point de Sentiment. Où est l'Honneur de la France? Et, où est l'Argent, dit Matta? *Car, mes Gens se donnent au Diable, qu'il n'y a pas dix Ecus dans la Maison; & je crois que les tiens ne t'en gardent gueres davantage: car, il y a plus de huit jours, que je ne t'ai vu, ni tirer ta Bourse, ni compter ton Argent: Amusement, qui t'occupoit volontiers en Prospérité.*

Je conviens de tout cela, dit le *Chevalier. Mais, je veux te faire convenir, que tu n'es qu'une Poule mouillée dans cette Occasion; &, que seroit-ce de toi, si tu te voiois dans l'Etat où je me suis trouvé à Lion, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le Récit.*

CHAPITRE III.

Education & Avantures du Chevalier de Grammont, *avant son Arrivée au Siege de Trin.*

VOici, dit Matta, *qui sent bien le Roman, hors qu'il faudroit que ce fut ton Ecuier, qui me contât ton Histoire. C'est l'Ordre*, dit le *Chevalier. Cependant, je pourrai te parler de mes prémiers Exploits, sans blesser ma Modestie; outre que mon Ecuier a l'Accent un peu burlesque pour un Récit héroïque.*

„Tu sauras donc qu'en arrivant à Lion „ ... *Est-ce comme cela, qu'on commence*, dit Matta? *Prends ton Histoire d'un peu plus loin: les moin-*

dres Particularitez d'une Vie comme la tienne méritent d'être contées; mais, sur tout, la Maniere dont tu saluas le Cardinal de Richelieu *la prémiere fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des Gentillesses de ton Enfance; de la Généalogie, du Nom, & de la Qualité de tes Ancêtres; car, tu n'en sçais pas un Mot.*

„ Ah! que tu fais le mauvais Plaisant! Tu „ crois que tout le Monde est de ton Ignoran- „ ce. Tu t'imagines donc que je ne connois „ pas les *Mendores*, ni les *Corisandes*, moi! Je „ ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon „ Pere d'être Fils d'*Henri IV*. Le Roi vouloit „ à toute force le reconnoître. Jamais ce Trai- „ tre d'Homme-là n'y voulut consentir. Vois „ un peu ce que ce seroit que les *Grammonts*, „ sans ce beau Travers! Ils auroient le Pas de- „ vant les *Césars de Vendome*. Tu as beau rire; „ c'est l'Evangile. Mais, venons à notre Fait.

„ On me mit au College de Pau, dans la „ Vuë de me faire d'Eglise; mais, comme j'a- „ vois bien d'autres Vuës, je n'avois garde d'y „ profiter: j'avois tellement le Jeu dans la tê- „ te, que le Précepteur, & les Régens, per- „ doient leur Latin, en me le voulant appren- „ dre. Le vieux *Brinon*, qui me servoit de „ Valet-de-Chambre & de Gouverneur, avoit „ beau me menacer de ma Mere. Je n'étu- „ diois, que quand il me plaisoit; c'est-à-dire, „ quasi jamais. Cependant, on me traitoit en „ Ecôlier de ma Qualité; j'eus toutes les Digni- „ tez de la Classe, sans les avoir méritées, & „ sortis du College à-peu-près comme j'y étois „ entré. On trouva que j'en savois encore de

„ reste

„ reste pour l'Abbaïe que mon Frere avoit de-
„ mandé pour moi.

„ Il venoit d'épouser la Niece d'un Ministre
„ devant qui tous Genoux fléchissoient. Il vou-
„ lut me présenter à lui. J'eus peu de Peine à
„ quitter mon Païs, & beaucoup d'Impatience
„ d'arriver à Paris. Mon Frere m'aiant tenu
„ quelque tems auprès de lui, pour me dé-
„ gourdir, me lâcha par la Ville, pour perdre
„ l'Air de la Campagne, & trouver celui du
„ Monde. Je l'attrapai si bien, que je ne vou-
„ lus plus m'en défaire, quand il fut Question
„ de me présenter à la Cour, en Equipage
„ d'Abbé. Tu sais comme on se mettoit alors.
„ Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre
„ une Soutanne par dessus mes Habits; &,
„ mon Frere mourant de rire de mon Habille-
„ ment Ecclésiastique, voulut en faire rire les
„ autres. J'avois la plus belle Tête du monde,
„ bien poudrée & bien frisée, par dessus ma
„ Soutanne, & par dessous, des Botines blan-
„ ches & des Eperons dorez. Le Cardinal,
„ qui avoit l'Esprit pénétrant, n'avoit garde de
„ rire. Cette Elévation de Sentimens lui donna
„ de l'ombrage. Il jugea de ce que seroit un
„ Génie, qui, à cet Âge, se mocquoit de la
„ Tonsure, & méprisoit le petit Colet.

„ Quand mon Frere m'eut remené chez lui;
„ *Or ça, notre petit Cadet*, me dit-il, *cela s'est
„ passé à merveille, & notre Ajustement mi-parti
„ de Robe, & d'Epée, a beaucoup réjoui la Cour;
„ mais, ce n'est pas tout: il faut opter, mon petit
„ Cavalier. Voiez donc, si, vous en tenant à
„ l'Eglise, vous voulez posséder de grands Biens,*

„ *&*

„ *& ne rien faire; ou, avec une petite Légitime,*
„ *vous faire casser Bras & Jambes, pour être le*
„ Fructus Belli *d'une Cour insensible, & parvenir*
„ *sur la fin de vos jours à la Dignité de Maréchal*
„ *de Camp, avec un Oeil de Verre, & une Jambe*
„ *de Bois.*

„ *Je sai,* lui dis-je, *qu'il n'y a aucune Com-*
„ *paraison entre ces deux Etats, pour la Commo-*
„ *dité de la Vie; mais, comme il faut chercher*
„ *son Salut préférablement à tout, je suis résolu*
„ *de renoncer à l'Eglise, pour tâcher de me sau-*
„ *ver; à condition néanmoins que je garderai mon*
„ *Abbaie.* Les Remontrances & l'Autorité de
„ mon Frere furent inutiles, pour m'en détour-
„ ner, & il falut bien me passer ce dernier
„ Article, pour m'entretenir à l'Académie.

„ Tu sais que je suis le plus adroit Homme
„ de France; ainsi, j'eus bientot appris tout
„ ce qu'on y montre: &, en chemin faisant;
„ j'appris encore ce qui perfectionne la Jeu-
„ nesse, & rend honnête-Homme; car, j'ap-
„ pris encore toutes sortes de Jeux aux Cartes
„ & aux Dez. La vérité est que je m'y crus
„ d'abord beaucoup plus savant que je ne l'é-
„ tois; comme je l'ai dans la suite éprouvé.

„ Ma Mere, qui sçut le parti que je prenois,
„ pleura la Profession que j'avois quittée, & ne
„ put se consoler de celle que j'avois prise.
„ Elle avoit compté que dans l'Eglise je serois
„ un Saint; elle compta que je serois un Diable
„ dans le Monde, ou tué à la Guerre. Je
„ mourois d'envie d'y aller; mais, comme j'é-
„ tois encore trop jeune, il fallut faire une
„ Campagne à Bidache, avant que d'en faire
„ une à l'Armée.

„ Quand

„ remis auprès de lui, pour l'étudier. Il jouoit
„ tout de travers, Ecôles sur Ecôles, Dieu sait.
„ Je commençois à me sentir quelques Remords
„ sur l'Argent, que je devois gagner à une
„ petite Citrouille, qui en savoit si peu. Il per-
„ dit son Ecot; on servit, & je le fis mettre
„ auprès de moi. C'étoit une Table de Ré-
„ fectoire, où nous étions pour le moins vingt-
„ cinq, malgré la Promesse de mon Hôte.

„ Le plus maudit Repas du Monde fini, toute
„ cette Cohuë se dispersa, je ne sai comment;
„ à la réserve du petit Suisse, qui se tint au-
„ près de moi, & de l'Hôte, qui se vint met-
„ tre de l'autre côté. Ils fumoient comme des
„ Dragons, & le Suisse me disoit de tems en
„ tems, *Demande pardon à Monsieur de la Li-*
„ *berté grande;* & là-dessus m'envoioit des Bouf-
„ fées de Tabac à m'étouffer. Monsieur *Cerise*,
„ de l'autre côté, me demanda la Liberté de
„ me demander si j'avois jamais été dans son
„ Païs, & parut surpris de me voir assez bon
„ Air, sans avoir voiagé en Suisse.

„ Le petit Ragot, à qui j'avois à faire,
„ étoit aussi Questionneur que l'autre. Il me
„ demanda si je venois de l'Armée de Pied-
„ mont; & lui aiant dit que j'y allois, il me
„ demanda si je voulois acheter des Chevaux;
„ qu'il en avoit bien deux cens, dont il me
„ feroit bon marché. Je commençois à être
„ enfumé comme un Jambon; & m'ennuiant
„ du Tabac & des Questions, je proposai à
„ mon Homme de jouer une petite Pistole au
„ Trictrac, en attendant que nos Gens eussent
„ soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons

„ qu'il

„ qu'il y consentit, en me demandant pardon
„ de la Liberté grande.

„ Je lui gagnai Partie, Revanche, & le Tout,
„ dans un clin d'œil; car, il se troubloit, &
„ se laisoit enfiler, que c'étoit une Bénédiction.
„ *Brinon* arriva sur la fin de la troisieme Partie,
„ pour me mener coucher. Il fit un grand
„ Signe de Croix, & n'eut aucun égard à tous
„ ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me
„ lever, pour lui en aller donner l'Ordre en
„ particulier. Il commença par me faire des
„ Réprimendes de ce que je m'encanaillois avec
„ un vilain Monstre comme cela. J'eus beau
„ lui dire, que c'étoit un gros Marchand, qui
„ avoit force Argent, & qui ne jouoit non
„ plus qu'un Enfant, *Lui, Marchand?* s'écria-
„ t-il. *Ne vous y fiez pas, Mr. le Chevalier.*
„ *Je me donne au Diable, si ce n'est quelque Sor-*
„ *cier. Tais-toi, vieux Fou,* lui dis-je; *il n'est*
„ *non plus Sorcier que toi; c'est tout dire: &,*
„ *pour te le montrer, je lui veux gagner quatre*
„ *ou cinq cens Pistoles avant de me coucher.* En
„ disant cela, je le mis dehors, avec Défense
„ de rentrer, ou de nous interrompre.

„ Le Jeu fini, le petit Suisse déboutonna son
„ Haut-de-Chausse, pour tirer un beau Qua-
„ druple d'un de ses Goussets; &, me le pré-
„ sentant, il me demanda pardon de la Liber-
„ té grande, & voulut se retirer. Ce n'étoit
„ pas mon Compte. Je lui dis que nous ne
„ jouions que pour nous amuser: que je ne
„ voulois point de son Argent; & que, s'il
„ vouloit, je lui jouerois ses quatre Pistoles
„ dans un tour unique. Il en fit quelque diffi-
culté,

„ culté, mais, il se rendit à la fin, & les re-
„ gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une au-
„ tre; la Chance tourna; le Dez lui devint fa-
„ vorable, les Ecôles cessérent; je perdis Par-
„ tie, Revanche, & le Tout: les Moitiés sui-
„ virent, le Tout en fut. J'étois piqué; lui
„ beau Joueur: il ne me refusa rien, & me
„ gagna tout, sans que j'eusse pris six Trous,
„ en huit ou dix Parties. Je lui demandai en-
„ core un Tour pour cent Pistòles; mais, com-
„ me il vit que je ne mettois pas au Jeu, il
„ me dit qu'il étoit tard; qu'il falloit qu'il allât
„ voir ses Chevaux; & se retira, me deman-
„ dant pardon de la Liberté grande. Le Sens-
„ froid, dont il me refusa, & la Politesse,
„ dont il me fit la Révérence, me piquérent
„ tellement, que je fus tenté de le tuer. Je
„ fus si troublé de la rapidité dont je venois de
„ perdre jusques à la derniere Pistole, que je
„ ne fis pas d'abord toutes les Réflexions, qu'il
„ y a à faire sur l'Etat où j'étois réduit.

„ Je n'ôsois remonter dans ma Chambre,
„ de peur de *Brinon*. Par bonheur, s'étant en-
„ nuié de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut
„ quelque Consolation; mais, elle ne dura pas.
„ Dès que je fus au Lit, tout ce qu'il y avoit
„ de funeste dans mon Avanture se présenta à
„ mon Imagination. Je n'eus garde de m'en-
„ dormir. J'envisageois toute l'Horreur de mon
„ Desastre, sans y trouver de Remede; & j'eus
„ beau tourner mon Esprit de toutes façons,
„ il ne me fournit aucun Expédient. Je ne
„ craignois rien tant que l'Aube du jour: elle
„ arriva pourtant, & le cruel *Brinon* avec elle.

„ Il

„ Il étoit botté jusqu'à la Ceinture, & faisant „ claquer un maudit Foüet, qu'il tenoit à la „ main: *Debout, Mr. le Chevalier*, s'écria-t-il, „ *en ouvrant mes Rideaux; les Chevaux sont à* „ *la Porte, & vous dormez encore. Nous devrions* „ *avoir déjà fait deux Postes; ça de l'Argent,* „ *pour païer dans la Maison.* Brinon, lui dis-je, „ *d'une Voix humiliée, fermez le Rideau. Com-* „ *ment!* s'écria-t-il, *Fermez le Rideau! Vous* „ *voulez donc faire votre Campagne à Lion?* „ *Apparemment vous y prenez gout.. Et le gros* „ *Marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas,* „ *Mr. le Chevalier? Cet Argent ne vous profitera* „ *pas. Ce Malheureux a peut-être une Famille;* „ *&, c'est le Pain de ses Enfans qu'il a joué,* „ *& que vous avez gagné. Cela, valoit-il la* „ *peine de veiller toute la nuit? Que diroit Ma-* „ *dame, si elle voioit ce Train? Mr.* Brinon, „ lui dis-je, *fermez, s'il vous plait, le Rideau.* „ Mais, au lieu de m'obéïr, on eut dit que le „ Diable lui fouroit dans l'Esprit ce qu'il y „ avoit de plus sensible, & de plus piquant „ dans un Malheur comme le mien. *Et com-* „ *bien*, me disoit-il, *Les cinq cens? Que fera* „ *ce pauvre Homme? Souvenez-vous que je vous* „ *l'ai dit, Monsieur le Chevalier. Cet Argent ne* „ *vous profitera pas. Est-ce quatre cens? trois?* „ *deux? Quoi! ce ne seroit que cent Louis?* pour- „ suivit-il, voiant que je branlois la tête à „ chaque Somme qu'il avoit nommé. *Il n'y a* „ *pas grand mal à cela, & cent Pistoles ne le ruine-* „ *ront pas, pourvu que vous les aiés bien gagnées.* „ Brinon, *mon Ami*, lui dis-je, *avec un grand* „ *Soupir, fermez le Rideau; je suis indigne de voir* „ *le jour.*

„ Quand je fus de retour auprès de ma Mere, „ j'avois tellement l'Air de la Cour & du Mon- „ de, qu'elle eut du Respect pour moi, au lieu „ de me gronder de mon Entêtement pour les „ Armes. J'étois son Idôle; &, me trouvant „ inébranlable, elle ne songea qu'à me garder „ le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on „ fit mon petit Equipage.

„ Le fidele *Brinon*, qui me fut redonné pour „ Valet-de-Chambre, devoit encore faire la „ Charge de Gouverneur & d'Ecuier; parce „ que c'est peut-être le Gascon unique, qu'on „ verra jamais sérieux & rébarbatif au Point „ où il l'est. Il répondit de ma Conduite sur „ la Bienséance & la Morale, & promit à ma „ Mere, qu'il rendroit bon Compte de ma „ Personne dans les Dangers de la Guerre. „ J'espere qu'il tiendra mieux sa Parole à l'é- „ gard de ce dernier Article, qu'il n'a fait sur „ les autres.

„ On fit partir mon Equipage huit jours „ avant moi. C'étoit toujours autant de tems „ que ma Mere gagnoit, pour me faire des „ Exhortations. Enfin, après m'avoir bien „ conjuré d'avoir la Crainte de Dieu devant les „ yeux, & l'Amour du Prochain en recom- „ mandation, elle me laissa partir sous la garde „ du Seigneur, & du sage *Brinon*.

„ Dès la seconde Poste, nous primes Que- „ relle. On lui avoit mis quatre cens Louis „ entre les mains, pour ma Campagne. Je les „ voulus avoir. Il s'y opposa fortement. *Vieux* „ *Faquin*, lui dis-je, *est-ce à toi cet Argent*; „ *ou, si on te l'a donné pour moi? A ton avis*, „ *il*

„ *il me faudroit un Trésorier pour ne me paier que*
„ *par Ordonnance.* Je ne sai si ce fut par Pres-
„ sentiment qu'il s'attrista; mais, ce fut avec
„ des Violences & des Convulsions extrêmes,
„ qu'il se vit contraint de céder. On eut dit
„ que je lui arrachois le Cœur.

„ Je me sentis plus léger & plus gai, depuis
„ le Dépôt dont je l'avois soulagé; lui, au con-
„ traire, parut si accablé, qu'on eut dit que
„ je lui avois mis quatre cens Livres de Plomb
„ sur le dos, en lui ôtant ces quatre cens Pisto-
„ les. Il fallut fouetter son Cheval moi-même;
„ tant il alloit pesamment, & se retournant de
„ tems en tems, *Mr. le Chevalier*, me disoit-il,
„ *ce n'est pas ainsi que Madame l'entend.* Ses Ré-
„ fléxions & ses Douleurs se renouvelloient à
„ chaque Poste; car, au lieu de donner dix sols
„ au Postillon j'en donnois trente.

„ Nous arrivames enfin à Lion. Deux Sol-
„ dats nous arrêterent à la Porte de la Ville,
„ pour nous mener chez le Gouverneur. J'en
„ pris un pour me conduire à la meilleure Hô-
„ tellerie, & mis *Brinon* entre les mains de
„ l'autre, pour aller rendre compte au Com-
„ mandant de mon Voiage, & de mes Des-
„ seins.

„ Il y a d'aussi bons Traiteurs à Lion qu'à
„ Paris; mais, mon Soldat, selon la Coutume,
„ me mena chez un de ses Amis, dont il me
„ vanta la Maison, comme le lieu de la Ville
„ où l'on faisoit la Chere la plus délicate, &
„ où l'on trouvoit la meilleure Compagnie.
„ L'Hôte de ce Palais étoit gros comme un
„ Muid. Il s'appelloit *Cerise.* Il étoit Suisse

„ de

„ de Nation, Empoisonneur de Profession, & „ Voleur par Habitude. Il me mit dans une „ Chambre assez propre, & me demanda si je „ voulois manger en Compagnie, ou seul. „ Je voulus être de l'Auberge, à cause du Beau „ Monde, que le Soldat m'avoit promis dans „ cette Maison.

„ *Brinon*, que les Questions du Gouverneur „ avoient impatienté, revint plus renfrogné „ qu'un vieux Singe; &, voiant que je me „ peignois un peu, pour descendre, *Et que* „ *voulez-vous donc, Monsieur*, me dit-il? *Aller* „ *trotter par la Ville? Non pas? N'est-ce pas assez* „ *trotté depuis le Matin? Mangez un Morceau,* „ *& couchez-vous à bonne heure, pour être du* „ *matin à Cheval, à la pointe du jour. Monsieur* „ *le Controlleur*, lui dis-je, *je ne veux ni trotter* „ *par la Ville, ni manger seul, ni me coucher à* „ *bonne heure. Je veux souper en Compagnie là* „ *bas? En pleine Auberge?* s'écria-t-il. *Hé!* „ *Monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne* „ *au Diable, s'ils ne sont une douzaine de Bara-* „ *gouineurs à jouer Cartes & Dez, qu'on n'en-* „ *tendroit pas Dieu tonner.*

„ J'étois devenu insolent, depuis que je m'é- „ tois emparé de l'Argent; & voulant com- „ mencer à me soustraire de la Domination de „ mon Gouverneur, *Savez-vous bien, Monsieur* „ Brinon, lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un* „ *Sot fasse le Raisonneur? Allez-vous-en souper,* „ *s'il vous plait, & que j'aie ici des Chevaux de* „ *Poste avant le jour.*

„ J'avois senti petiller mon Argent, au mo- „ ment qu'il avoit lâché le mot de Cartes &

„ Dez

„ Dez. Je fus un peu surpris de trouver la Salle
„ où l'on mangeoit remplie de Figures extraor-
„ dinaires. Mon Hôte, après m'avoir présen-
„ té, m'assura qu'il n'y avoit que dix huit ou
„ vingt de ces Messieurs, qui auroient l'Hon-
„ neur de manger avec moi. Je m'approchai
„ d'une Table où l'on jouoit, & je faillis à
„ mourir de rire. Je m'étois attendu à voir
„ bonne Compagnie, & gros Jeu; &, c'étoient
„ deux Allemands, qui jouoient au Tric-trac.
„ Jamais Chevaux de Carrosse n'ont joué com-
„ me ils faisoient; mais, leur Figure, sur tout,
„ passoit l'Imagination. Celui, auprès de qui
„ j'étois, étoit un petit Ragot, grassouillet &
„ rond comme une Boule. Il avoit une Fraise,
„ avec un Chapeau pointu, haut d'une Aulne.
„ Non, il n'y a personne, qui d'un peu loin,
„ ne l'eut pris pour le Dôme de quelque Egli-
„ se, avec un Clocher dessus. Je demandai à
„ l'Hôte ce que c'étoit? *Un Marchand de Bâle*,
„ me dit-il, *qui vient vendre ici des Chevaux;*
„ *mais, je crois qu'il n'en vendra gueres, de la*
„ *maniere qu'il s'y prend: car, il ne fait que*
„ *jouer. Joue-t-il gros Jeu*, lui dis-je? *Non pas*
„ *à présent*, dit-il: *ce n'est que pour leur Ecot*,
„ *en attendant le Souper; mais, quand on peut*
„ *tenir le petit Marchand en particulier, il jouë*
„ *beau Jeu. A-t-il de l'Argent*, lui dis-je?
„ *Oh, oh*, dit le perfide Cerise. *Plut à Dieu*
„ *que vous lui eussiés gagné mille Pistoles, & en*
„ *être de moitié, nous ne serions pas long-tems à*
„ *les attendre.*

„ Il ne m'en fallut pas davantage pour mé-
„ diter la Ruine du Chapeau pointu. Je me

„ remis

„ *Brinon* tressaillit à ces tristes Paroles; mais, „ il pensa s'évanouïr, quand je lui contai mon „ Avanture. Il s'arracha les Cheveux, fit des „ Exclamations douloureuses, dont le Refrain „ étoit toujours, *Que dira Madame?* Et, après „ s'être épuisé en Regrets inutiles, *à donc,* „ *Mr. le Chevalier,* me dit-il, *que prétendez-* „ *vous devenir? Rien*, lui dis-je; *car, je ne* „ *suis bon à rien.* Ensuite, comme j'étois un „ peu soulagé de lui avoir fait ma Confession, „ il me passa quelques Projets dans la tête, „ que je ne pus lui faire approuver. Je vou- „ lois encore proposer au Marchand de Che- „ vaux de lui en acheter bien cher à crédit, „ pour les revendre à bon marché. *Brinon* se „ mocqua de toutes ces Propositions; &, après „ avoir eu la Cruauté de me laisser long-tems „ tourmenter, il me tira d'affaire. Les Parens „ font toujours quelque Vilenie à leurs pauvres „ Enfans. Ma Mere avoit eu dessein de me „ donner cinq cens Louis; elle en avoit rete- „ nu cinquante, tant pour quelques petites Ré- „ parations à l'Abbaie, que pour faire prier „ Dieu pour moi. *Brinon* étoit chargé de cin- „ quante autres, avec ordre de ne m'en point „ parler, que dans quelque pressante Nécessité. „ Elle arriva bientot, comme tu vois.

„ Voilà, pour abréger, le Denouëment de „ prémiere Intrigue. Le Jeu m'a favorisé jus- „ ques ici; car, je me suis vu quinze cens „ Louis, tous Frais faits, depuis mon Arrivée. „ La Fortune est redevenue mauvaise, il la „ faut corriger. Notre Argent est au bas; „ eh bien, il y faut remédier.„

Rien n'est plus aisé, dit Matta. *Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de Chevaux, aussi Dupe que celui de Lion. Mais, à-propos, le fidele* Brinon *n'auroit-il point encore quelque Réserve pour la derniere Extrémité? La voilà ma foi venuë, & nous ne ferions pas mal de nous en servir.*

La Plaisanterie seroit de saison, lui dit le *Chevalier*, *si tu savois où donner de la tête. Il faut avoir de l'Esprit de reste, pour en vouloir fourrer par tout, comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la Conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais demain au Quartier général; je dinerai chez le Comte* de Caméran, *& je le prierai de souper. . . . Et où?* dit Matta. *Ici*, dit le *Chevalier*. *Tu es Fou, mon pauvre Ami*, dit l'autre. *Voici, apparemment, un de tes Projets de Lion; tu sais que nous n'avons ni Argent, ni Crédit; &, pour raccommoder nos Affaires, tu veux donner à souper.*

Esprit bouché! dit le *Chevalier*, *est-il possible, que depuis le tems que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'Imagination? Le Comte* de Caméran *joüe au Quinze, & moi aussi; nous avons besoin d'Argent, il n'en sait que faire; je commanderai un excellent Repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton Maitre d'Hôtel; & ne te mets en peine de rien, horsmis de quelques Précautions, qu'il est bon de prendre dans une Occasion comme celle-ci. Comme quoi*, dit Matta? *Voici comme quoi*, dit le *Chevalier*; *car, je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.*

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes; n'est-il pas vrai? Dès que la Nuit sera venue, tu feras prendre les Armes à quinze ou vingt Soldats commandez par la Place, *ton Sergent, & tu les posteras ventre à terre entre-ci & le Quartier général. . . . . Comment, Mor. . . . . !* s'écria Matta, *une Embuscade! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoiard. Si c'est là ton Dessein, je te déclare que je n'en suis pas. . . . Pauvre Esprit!* dit le *Chevalier, Voici le Fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons son Argent. Les Piedmontois, honnêtes-Gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers, & deffians. Celui-ci commande la Cavalerie. Tu sais que tu ne saurois te taire, & tu es Homme à lâcher quelque mauvaise Plaisanterie pour l'inquiéter. Sil s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourroit faire? Car, il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix Hommes à Cheval. C'est pourquoi, quelque Ressentiment que la Perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le Démenti.*

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit Matta, *se tenant les côtez; embrasse-moi, car, tu es trop merveilleux. J'étois un bon Sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des Précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une Table & des Cartes, ou peut-être faire provision de quelques Dez de Mauvaise-foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un Homme, qui joue au Quinze, par un Détachement d'Infanterie. Il faut avouer que tu es déjà grand Homme de Guerre.*

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier *de Grammont* l'avoit projetté; l'infortuné Caméran donna dans le Piege. On soupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou six grands Coups, pour étouffer un reste de Délicatesse, qui l'inquiétoit. Le Chevalier *de Grammont*, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un Convié, qu'il alloit bientot rendre très sérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un Homme dont les Affections étoient partagées entre la Bonne-Chere, & l'Amour du Jeu: c'est-à-dire, qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux, qu'il destinoit au Quinze.

Le Repas fini, le Sergent *la Place* posta son Embuscade; & le Chevalier *de Grammont* entreprit son Homme. Il avoit encore sur le Cœur la Perfidie du Suisse *Cerisé*, & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'Insensibilité contre de foibles Remords, & quelques Scrupules, qui se levoient dans son Ame. *Matta*, ne voulant point être Spectateur de l'Hospitalité violée, se mit dans un Fauteuil, pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre Pistoles, comme pour badiner; mais, *Caméran* aiant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; & il devint orageux; les Cartes volérent par la Chambre, & les Exclamations éveillérent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de Sommeil

meil & chaude de Vin, il se mit à rire des Transports du Piedmontois; &, au lieu de le consoler, *Ma foi, mon pauvre Comte*, lui dit-il, *si j'étois dans vôtre Place, je ne jouerois plus. Et pourquoi?* dit l'autre. *Je ne sai*, dit-il; *mais, le Cœur me dit, que vôtre Guignon ne changera pas. Il faut voir*, dit Caméran, *en demandant des Cartes. Voiez donc*, dit *Matta*; & se rendormit. Mais, ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les Cartes étoient également malheureuses pour le Perdant. Il n'y rencontroit que des Lardons; &, en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles Exclamations. *Ne vous l'avois-je pas dit*, s'écria *Matta*, qui s'étoit réveillé en sursaut? *Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croiez moi, les plus courtes Folies sont les meilleures. Quittez; car, je me donne au Diable, s'il est possible que vous gagniés. Et, d'où vient?* dit *Cameran*, qui commençoit à s'impatienter. *Voulez-vous le savoir?* dit Matta. *Ma foi, c'est que nous vous trompons.*

Le Chevalier *de Grammont*, outré d'une Raillerie d'autant plus mal placée qu'elle avoit quelque Air de Vérité, *Mr.* Matta, lui dit-il, *trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un Homme qui joue aussi malheureusement que Monsr. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides Plaisanteries? Pour moi, j'en suis si ennuié, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait.* Un Homme piqué ne craint rien tant qu'une telle Menace; & le Seigneur *Caméran*, se radoucissant, lui dit, qu'il n'y avoit

 qu'à

qu'à laiſſer parler Mr. *Matta*, ſi cela ne l'offenſoit pas; que pour lui, cela ne lui faiſoit aucune peine.

Le Chevalier *de Grammont* en uſa bien plus honnêtement, que le Suiſſe de Lion n'avoit fait à ſon égard; car, il joua ſur ſa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en ſut ſi bon gré, qu'il perdit juſques à quinze cent Piſtoles, & les paia dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de ſon Intempérance de Langue. Toute la raiſon, qu'en eut celui qui le réprimendoit, fut qu'il y avoit de la Conſcience à laiſſer tromper le pauvre Savoiard, ſans l'en avertir; outre, diſoit-il, qu'il eut été bien aiſe de voir ſon Infanterie aux mains avec la Cavalerie *de Caméran*, en cas qu'il eut voulu faire le Mauvais.

Cette Avanture les aiant remis en fonds, la Fortune ſe déclara pour eux pendant le reſte de la Campagne, & le Chevalier *de Grammont*, pour faire voir qu'il ne s'étoit ſaiſi des Effets du Comte, que par Droit de Répréſailles, & pour ſe dédommager de la Perte qu'il avoit faite à Lion, commença dès ce tems-là à faire l'uſage de ſon Argent, qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les Occaſions. Il déterroit les Malheureux, pour les ſecourir; les Officiers, qui perdoient leurs Equipages à la Guerre, ou leur Argent au Jeu; les Soldats eſtropiés dans la Tranchée: enfin, tout éprouvoit ſa Libéralité; mais, ſa maniere d'obliger ſurpaſſoit encore ſes Bien-faits. Tout Homme, qu'on admire par ces Endroits, réüſſit par tout. Connu des Soldats, il en étoit adoré. Les Généraux

le

le trouvoient dans toutes les Occaſions, où il y avoit quelque choſe à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la Fortune déclarée pour lui, ſon prémier ſoin fut de faire Reſtitution, en mettant *Caméran* de part avec lui dans toutes les bonnes Parties.

Un fonds inépuiſable de bonne-Humeur & de Vivacité lui fourniſſoit toujours quelque choſe de nouveau dans les Diſcours, & dans les Actions. Je ne ſai par quelle occaſion Mr. *de Turenne* commanda ſur la fin du Siege un Corps ſéparé. Le Chevalier *de Grammont* le fut voir dans ſes nouveaux Quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. Mr. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa Viſite; &, par reconnoiſſance, il voulut le faire jouër. Le Chevalier *de Grammont* lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Précepteur, que quand on alloit chez ſes Amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon Argent, ni honnête d'emporter le leur. *Effectivement*, dit Mr. *de Turenne*, *il ne trouveroit, ni gros Jeu, ni grand Argent parmi nous; mais, afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un Cheval.*

Le Chevalier *de Grammont* y conſentit. La Fortune, qui l'avoit ſuivi dans un Lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui fit gagner quinze ou ſeize Chevaux en badinant; &, voiant qu'il y avoit quelques Viſages conſternez de la Perte, *Meſſieurs*, leur dit-il, *je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général. Il ſuffit que vous m'en-* *voiés*

voiés tous vos Chevaux demain; à la réserve d'un que je donne pour les Cartes. Le Valet-de-Chambre crut qu'il se mocquoit. *Je vous parle sérieusement*, dit le Chevalier; *je vous donne un Cheval pour les Cartes; &, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement*, dit Monsr. *de Turenne, j'en suis charmé, pour la Nouveauté du Fait; car, je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner au Cheval pour les Cartes.*

Trin se rendit enfin. Le Baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & longtems, eut une Capitulation digne de sa Résistance. Je ne sai si le Chevalier *de Grammont* eut quelque part à la Prise de cette Place; mais, je sai bien, que sous un Regne plus glorieux, & des Armes par tout victorieuses, sa Hardiesse & son Adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la Vue de son Maître. C'est ce qu'on verra dans suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

Son Arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son Tems.

LA Gloire dans les Armes n'est tout au plus que la moitié du Brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'Amour mette la derniere main au Relief de leur Caractere, par les Travaux, la Témérité des Entreprises, & la Gloire des Succès. Nous en avons des Exemples, non seulement dans les Romans; mais, dans

l'Histoire

l'Histoire véritable des plus fameux Guerriers, & des plus célébres Conquérans.

Le Chevalier *de Grammont* & *Matta*, qui ne songeoient gueres à ces Exemples, ne laissérent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des Fatigues du Siege de Trin, en formant quelque Siege aux dépens des Beautez & des Epoux de Turin. Comme la Campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques Exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, après avoir reçu l'Accolade, & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les Avantures, & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux Freres; car, s'ils ne savoient pas autrement *pour fendre Geans*, *dérompre Harnois*, & *porter en Croupes belles Demoiselles*, *sans leur parler de rien*, ils savoient jouër, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils arrivérent à Turin, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'Esprit, & faisoient de la Dépense. Dans quel Païs du Monde ne réüssit-on pas avec de tels Avantages? Comme Turin étoit alors celui de l'Amour, & de la Galanterie, deux Etrangers de cet Air, qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour.

Quoique les Hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le Don de plaire.

 Ils

Ils avoient du Respect pour leurs Femmes, & de la Considération pour les Etrangers; & leurs Femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de Considération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roiale, digne Fille de *Henri IV*, rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de son Pere, à l'égard des Sentimens qui conviennent au Sexe; &, à l'égard de ce qu'on appelle la Foiblesse des grands Cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte *de Tanes* étoit son prémier Ministre. Les Affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministere. Personne ne s'en plaignoit; & cette Princesse paroissoit contente de sa Capacité sur les autres: &, voulant que tout qui composoit sa Cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'Usage & les Coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'Obligation, sans les Volontaires, dont le Nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarez portoient les Livrées de leurs Maîtresses, leurs Armes, & quelquefois leurs Noms. Leur Fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur servir par tout d'Ecurier; & dans les Carousels, de chamarer leurs Lances, leurs Housses, & leurs Habits, des Chiffres & des Couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point Ennemi de la Galanterie; mais, il l'auroit souhaité plus simple, que celle

celle qu'on pratiquoit à Turin. Les Formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais, il trouvoit de la Superstition dans le Culte & les Cérémonies, que l'Amour sembloit éxiger mal-à-propos; cependant, comme il avoit soumis sa Conduite aux Lumieres du Chevalier *de Grammont* sur cet Article, il fallut suivre son Exemple, & se conformer aux Coutumes du Païs.

Ils s'enrollérent en même tems au Service de deux Beautez, que les prémiers Chevaliers d'Honneur cédérent aussitot par Politesse. Le Chevalier *de Grammont* choisit Mademoiselle *de St. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ses Services à Madame *de Sénantes*. *Matta* le voulut bien; quoiqu'il eut mieux aimé l'autre. Mais, le Chevalier *de Grammont* lui fit entendre, que Madame *de Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la Capacité du Chevalier dans les prémiers Projets, qu'ils avoient formé ensemble, il suivit ses Instructions en Amour, comme il avoit fait ses Conseils sur le Jeu.

Mademoiselle *de St. Germain*, dans le prémier Printems de son Age, avoit les Yeux petits; mais fort brillans, & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses Cheveux. Elle avoit le Teint vif, & frais, quoiqu'il ne fut pas éclatant par sa Blancheur. Elle avoit la Bouche agréable, les Dents belles, la Gorge comme on les demande, & la plus aimable Taille du monde. Elle avoit les Bras bien-formez, une Beauté singuliere dans le Coude, qui ne lui servoit pas de grande chose; ses Mains étoient passablement grandes, & la Belle se consoloit

 de

de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses Pieds n'étoient pas des plus petits; mais, ils étoient bien tournez. Elle laiſſoit aller cela tout comme il plaiſoit au Seigneur, ſans emploier l'Art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature: mais, malgré cette Nonchalance pour ſes Attraits, ſa Figure avoit quelque choſe de ſi piquant, que le Chevalier *de Grammont* s'y laiſſa prendre d'abord. Son Eſprit & ſon Humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'Enjouement, de la Vivacité, de la Complaiſance, & de la Politeſſe. Tout cela couloit de Source; point d'Inégalité.

Madame la Marquiſe *de Sénantes* paſſoit pour Blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de paſſer pour Rouſſe; mais, elle aimoit mieux ſe conformer au Gout du Siecle, que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les Avantages dont les Cheveux roux ſont accompagnés, ſans aucun de leurs Dégouts. Une Attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces Agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par Art, ou naturellement? Il faut être bien malin, pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'Eſprit, autant de Mémoire, plus de Lecture, & beaucoup plus de penchant à la Tendreſſe.

Elle avoit un Mari, que la Sageſſe même eut fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoutant, en Honneur de ſa Profeſſion. Il y réüſſiſſoit parfaitement; car, il

étoit

étoit fort gros, & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'Erudition, & la Brutalité, ſembloient être ſes Talens favoris. L'une & l'autre brilloit dans ſa Converſation, tantot enſemble, tantot tour à tour; mais, toujours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux: cependant, il ne laiſſoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eut de l'Attention pour ſa Femme, pourvu qu'on en eut davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarez, le Chevalier *de Grammont* prit verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les Couleurs que donnoient leurs nouvelles Maitreſſes. Ils entrérent d'abord en Fonction. Le Chevalier *de Grammont* apprit & pratiqua tout le Cérémonial de cette Galanterie, comme s'il n'eut jamais fait autre choſe. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquitoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit ſe ſouvenir que ſa Charge étoit de ſervir à la Gloire, & non pas à l'Utilité de ſa Maitreſſe.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Vénerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier *de Grammont* diſoit tant de choſes agréables & divertiſſantes à ſa Maitreſſe, quelle en rioit à gorge déploiée. *Matta* menant la ſienne à ſon Caroſſe lui ſerra la main; &, au Retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de ſes Souffrances. C'étoit aller un peu vîte; &, quoique Madame *de Sénantes* ne fut pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiſſa pas d'être choquée, qu'on s'y prit ſi cavaliérement. Elle ſe crut obligée d'en té-

moigner quelque peu de Reſſentiment; &, retirant ſa main, qu'on lui ſerroit de plus belle à cette Déclaration, elle monta chez Madame Roiale, ſans regarder ſon nouvel Amant. *Matta*, ſans s'imaginer qu'il l'eut offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulut ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile, pour un Homme de ſon Caractere. Il trouva bientot ce qu'il cherchoit; fut long-tems à Table, pour ſe remettre des Fatigues de l'Amour, & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier *de Grammont* faiſoit parfaitement ſon Devoir auprès de Mademoiſelle *de St. Germain*; &, ſans préjudice à ſes Aſſiduitez, il trouvoit le moien de briller en chemin faiſant par mille petits Récits, qu'il mêloit à la Converſation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaiſir, & la ſolitaire *Sénantes* y donnoit ſon Attention. Il s'en apperçut, & quitta ſa Maitreſſe, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*? *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne ſçai ce qu'il n'auroit point fait de moi, ſi j'avois eu la Bonté d'écouter ſes très humbles Propoſitions*: &, là-deſſus, elle ſe mit à lui conter, de quelle maniere ſon Ami l'avoit traitée, dès le ſecond jour de leur Connoiſſance.

Le Chevalier *de Grammont* ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf; mais, qu'elle en feroit contente dans la ſuite: &, pour la conſoler, il l'aſſura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Roiale eut été dans ſa place; mais, qu'il ne laiſſeroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa Chambre pour cela: mais, il étoit parti dès le Matin, pour une Partie de Chasse, où ses Connoissances de Table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux Perdrix de sa Chasse, & fut chez sa Maitresse. On lui demanda, si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir; il dit que non; & le Suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laissa ses deux Perdrix, & le pria de lui en faire présent de sa part.

La *Sénantes* étoit à sa Toilette, qui se coeffoit de toute sa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refusoit la Porte. Elle n'en savoit rien; mais, Monsieur son Mari le savoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la prémiere Visite ne fut pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne seroit pas pour sa Femme, le Suisse en avoit reçu ses Ordres, & pensa bien être battu pour le Présent qu'il avoit laissé. Les Perdrix furent renvoiées sur l'heure; & *Matta*, sans éxaminer pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, sans changer d'Habits. Il n'avoit garde de songer qu'il n'y falloit pas paroître sans les Couleurs de sa Dame. Il l'y trouva parée. Ses Yeux lui parurent brillans, & sa Personne ragoutante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa Complaisance pour le Chevalier *de Grammont*; cependant, il remarqua, qu'elle avoit l'Air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces Obligations, il fut l'en entretenir, & la

gronda fort d'avoir renvoié ses Perdrix avec tant d'Indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; & , choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la Réprimende qu'elle comptoit qu'on lui eut faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eut trouvé des Personnes de bonne Composition en son Chemin; puis qu'il prenoit des Manieres ausquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi ses Manieres étoient donc si nouvelles? *Comme quoi!* dit-elle. *Le second jour, que vous m'honorez de vôtre Attention, vous me traitez, comme si j'étois à votre Service depuis mille Ans. La prémiere fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce Début, je monte en Carrosse, & vous à Cheval; mais, loin de vous tenir à la Portiere, comme les autres, il ne part pas un Lievre, que vous ne poussiés après: &, vous étant bien amusé durant la Promenade à prendre du Tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez au retour, que pour me prier de mon Deshonneur, en Termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui, vous me parlez de Chasse, de Perdrix, & d'une Visite, que vous avez apparemmont révée comme tout le reste.*

Le Chevalier *de Grammont* arriva, comme ils en étoient là. *Matta* fut grondé de ses Empressemens. Son Ami se tuoit de lui dire, qu'ils étoient insolens, plutot que familiers. *Matta* s'excusoit du mieux qu'il pouvoit; mais, toujours fort mal. Sa Maitresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses Excuses sur la Maniere, plutot que son Repentir sur le Fait, & témoigna

moigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces Transgressions; qu'on pardonnoit ce que les Mouvemens de Tendresse faisoient hazarder; mais, qu'on ne pardonnoit point les Téméritez, qui n'étoient fondées que sur la Facilité qu'on se promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit serré la main, que par un Excès d'Amour, & qu'il ne lui avoit demandé du Secours que par Nécessité; qu'il ne savoit pas la maniere de demander des Graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un Mois de Service, qu'elle le paroissoit dans ce moment; & qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La *Sénantes* ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux Formalitez de la sévere Bienséance, en écoutant un Homme de son Caractere; &, le Chevalier *de Grammont*, après cette espece de Raccommodement, fut songer à ses propres Affaires auprès de Mademoiselle *de St. Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon Naturel, qui le portoit à se mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut, que les Penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette Conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échaper, & pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne put rien gagner auprès de la petite *St. Germain*.

Cependant, dès le même Soir, pour conserver l'Air de Supériorité qu'il avoit usurpé sur la Conduite de son Ami, malgré qu'il en eut, il

il lui fit des Reproches d'avoir bien ôſé ſe montrer à la Cour en Habit de Campagne, & ſans les Couleurs de ſa Maitreſſe, de n'avoir pas eu l'Eſprit, ou la Prudence, de rendre la prémiere Viſite à Mr. *de Sénantes*, au lieu de s'amuſer à demander Madame; &, pour toute Concluſion, lui demanda, dequoi Diable il s'aviſoit de lui faire préſent de deux méchantes *Perdrix rouges? Et pourquoi-non?* lui dit *Matta. Ne faudroit-il point qu'elles fuſſent bleuës auſſi, à cauſe de la Cocarde & du Nœud d'Epée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes Niaiſeries. Je me donne au Diable, ſi dans quinze jours tu ne deviens plus ſot que tous les Benêts de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes Queſtions, je n'ai point été voir le Mari de Madame* de Sénantes, *parce que je n'ai que faire à lui; que c'eſt un Animal, qui me déplait, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des Billets à ta Maitreſſe, d'emplir tes Pôches de Cédrat, de Piſtaches, & d'autres Rogatons, dont tu facris la pauvre Fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la Pie au Nid; qu'en lui chantant quelque Chanſon, faite du tems de* Coriſande *&* Henri IV, *tu peus lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le Cérémonial de la Galanterie en pratique, tu n'as point d'Ambition pour l'Eſſentiel. A la bonne heure; chacun a ſa façon de faire, auſſi bien que ſon Gout. Le tien eſt de baguenauder en Amour; &, pourvu que tu faſſe bien rire la* St. Germain, *tu ne lui en demande pas davantage. Pour moi, qui ſuis perſuadé que les Femmes ſont ici ce qu'elles ſont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offenſent qu'on quitte quelquefois la Bagatelle, pour*

en

en venir au Sérieux. En tout-cas, si Madame de Sénantes *n'est pas de cette Humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car, je lui répons bien, que je ne ferai pas long-tems le Personnage d'Estafier auprès de sa Personne.*

Cette Menace étoit des plus inutiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à son gré, pensoit à-peu-près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux Preuves. Mais, *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle Aversion pour son Mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre Avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Toison d'Or: cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame *de Sénantes*, que dans les Assemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses Plaintes, *Aiez la bonté, Madame*, lui dit-il, *de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche pourtant d'ordinaire*, lui dit-elle en riant; *mais, je vous avertis, que vous ne m'y trouverez jamais, que vous n'y aiés trouvé Mr.* de Sénantes: *je n'en suis pas la Maitresse. Je ne vous le donne pas*, poursuivit-elle, *pour un Homme, dont on voulut rechercher le Commerce pour son Agrément. Au contraire, je conviens que son Humeur est assez bizarre, & ses Manieres peu gracieuses; mais, il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse familiariser avec un peu de Soin, & de Complaisance. Il faut que je vous répète des Vers à ce sujet. Je les ai retenus; parce qu'ils donnent un petit Conseil, dont vous userez comme il vous plaira.*

RON-

RONDEAU.

METtez-vous bien dans la Mémoire
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réüſſir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En Equipages, en Airs bruians,
En Lieux-communs, & faux-Sermens,
En Habits, Bijoux, Dents d'Ivoire,
Mettez-vous bien.

Aiés, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Hiſtoire,
Pour les Valets force Préſens.
Mais, eut-il l'Humeur ſombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ſes Dents,
Mettez-vous bien.

Ma-foi, Madame, dit Matta, *le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais, il n'y a pas moien: l'Époux est trop sot. Quelle Diable de Cérémonie,* poursuit-il. *Quoi! dans ce Païs-ci l'on ne sauroit voir la Femme, sans être amoureux du Mari?*

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très offensante; & comme elle crut en avoir assez fait, pour le mettre dans le bon Chemin, s'il en eut été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage; puis qu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose; &, dès ce moment, elle eut fait à lui.

Le Chevalier *de Grammont* avoit donné congé à sa Maitresse à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à fait refroidi sur cette Poursuite. Ce n'est pas que Mademoiselle *de St. Germain* ne fut plus digne que jamais de sa Persévérance. Au contraire, ses Agrémens se multiplioient à Vue d'œil. Elle se couchoit avec mille Charmes, & le lendemain paroissoit avec quelque chose de nouveau. La Phrase de croître & d'embellir sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier *de Grammont* ne pouvoit disconvenir de ces Véritez; mais, il n'y trouvoit pas son compte. Un peu moins de Mérite, avec un peu moins de Sagesse, eut été plus son Fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec Plaisir, qu'elle vouloit tant qu'il vouloit de ses Contes, & qu'elle recevoit ses Billets, & ses Présens, sans Scrupule; mais, qu'elle en vouloit demeurer là. Son Adresse l'avoit tournée de toutes les manieres, sans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-Chambre étoit

gagnée;

gagnée; ses Parens, charmez de ses Bons-Mots, & de son Assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voioient chez eux; bref, il avoit mis les Préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en usage, & tout livroit la petite *St. Germain* si elle eut été d'Humeur à se livrer: mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la Grace, qu'il lui demandoit, ne lui couteroit rien; que puis que ses Trésors se trouvoient rarement compris dans le Bien qu'une Fille apporte en Mariage, elle ne trouveroit Personne, qui, par une Tendresse éternelle, & par une Discrétion inviolable, en fut plus digne que lui. Il lui contoit ensuite, que jamais Mari n'avoit su donner la moindre Idée ce que l'Amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de si différent, que les Empressemens d'un Amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, & la nonchalante Indifférence d'un Epoux.

Mademoiselle *de St. Germain*, ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la Coutume de son Païs de se marier, elle seroit bien aise d'en passer par là, devant que de prendre Connoissance de ces Distinctions, & de ces Détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrémement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes Explications: qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce Ton; puis que ces sortes de Conversations n'étoient point divertissantes pour elle, & qu'elles seroient très inutiles pour lui. La

Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, ſavoit prendre un Air fort ſérieux, dès qu'il en étoit queſtion. Le Chevalier *de Grammont* vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; &, voiant qu'il lui faudroit un tems infini, pour lui faire changer de Sentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette Pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les Deſſeins qu'il avoit ſur Madame *de Sénantes.*

Il voioit cette Princeſſe fort choquée du peu de Complaiſance de *Matta.* Cette Apparence de Mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces Intentions, le Chevalier *de Grammont* lui dit qu'elle avoit raiſon; exaggéra la Perte que ſon Ami faiſoit; la mit mille fois au deſſus des Charmes de la petite *St. Germain*; & demanda Grace pour lui-même, puis que ſon Ami ne la méritoit pas. Il fut bientot écouté favorablement ſur cette Propoſition; &, dès qu'ils furent d'accord, ils ſongérent aux Meſures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper ſon Epoux, & l'autre ſon Ami. Cela n'étoit pas fort difficile; *Matta* n'étoit point deffiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier *de Grammont* avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit ſe paſſer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car, dès que le Chevalier *de Grammont* étoit chez Madame, ſon Mari s'y trouvoit par Politeſſe; &, pour choſe au monde, il ne les auroit laiſſés enſemble, de peur qu'ils ne s'ennuiaſſent ſans lui.

Matta, qui ne ſavoit cependant pas qu'il fut diſgra-

disgracié, continuoit à servir sa Maîtresse à sa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier *de Grammont*, que les choses iroient en apparence selon le prémier Etablissemeut; &, de cette maniere, la Cour croioit toujours que Madame *de Sénantes* ne songeoit qu'à *Matta*, tandis que son Ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de *St. Germain.*

On faisoit de tems en tems de petites Loteries de Bijoux. Le Chevalier *de Grammont* y mettoit toujours; en retiroit par hazard quelque chose; &, sous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *St. Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des Tracassiers par tout. On fit des Remarques sur ce Procédé. Ceux qui les firent, les communiquérent à Mademoiselle *de St. Germain.* Elle fit semblant d'en rire; mais, elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau Sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en fut pas bon gré à Madame *de Sénantes.* D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas assez grand, pour faire lui-même ses Présens à Madame *de Sénantes*, sans les envoier par le Chevalier *de Grammont.* Cela le réveilla; car, il ne s'en feroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des Soupçons assez légers; &, voulant s'en éclaircir, *Il faut avouer*, dit-il *au Chevalier* de Grammont, *que l'Amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans Gages; on s'adresse au Mari, quand on est*

amoureux de la Femme; & l'on fait des Présens à la Maitresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes *t'est fort obligée de* . . . . . *C'est toi même*, répondit le *Chevalier* de Grammont; *puis que c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit Présent. Sais-tu bien que les Gens sont faits si extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'est plutot par Vilenie, que par Inadvertence, que tu n'a pas eu le Courage de donner la moindre Bagatelle à ta Maitresse? Fi, que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi!*

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fut autre chose; persuadé, qu'il l'avoit un peu mérité: outre qu'il n'étoit, ni assez deffiant, ni ni assez épris, pour y faire plus de Réfléxion. Cependant, comme il convenoit aux Affaires du Chevalier *de Grammont* que *Matta* fit Connoissance avec Madame *de Sénantes*, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son Ami fut l'Introducteur de cette prémiere Visite. Sa Maitresse lui sut bon gré de cet effort de Complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'Epoux, aiant l'Esprit en repos sur une Civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même Soir leur donner à souper dans une petite Maison, qu'il avoit en Campagne, au bord de la Riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier *de Grammont* répondit pour tous deux, accepta l'Offre, & comme c'étoit la seule, que *Matta* n'eut pas refusée de *Sénantes*; il y consentit. Le Mari vint chez eux,

pour les prendre à l'heure marquée; mais, il n'y trouva que *Matta.* Le Chevalier *de Grammont* s'étoit mis à joüer tout exprès, pour les laisser partir sans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur *de Sénantes;* mais, le Chevalier *de Grammont* les aiant envoié prier d'aller toujours devant, & qu'il seroit à eux dès que son Jeu seroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'Homme du monde, qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier *de Grammont* de le tirer sitot de cet Embaras, & le perfide ne les fut pas plutot en Campagne, qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, sous prétexte d'y trouver encore son Mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La Trahison étoit en beau train; &, comme il paroissoit à Madame *de Sénantes* que l'Indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de Scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier *de Grammont*, avec des Intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque Curiosité pour une Visite de sa part, dont son Mari ne fut pas. Il est donc à croire que cette prémiere Occasion ne se fut pas perduë, si Mademoiselle *de St. Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fut arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là, qu'elle ne l'avoit été de sa Vie; cependant, on ne laissa pas de la trouver laide & fort ennuiante. Elle s'apperçut bientôt qu'elle impor-

portunoit; &, ne voulant pas que ce fut pour rien qu'on lui voulut du Mal, après avoir passé plus d'une grosse demie heure à se divertir de leur Inquiétude, & à faire mille petites Singeries, qu'elle voioit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses Coeffes, son Echarpe, & tout l'Attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familiérement quelque part, pour le reste du jour. Le Chevalier *de Grammont* la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la Guerre sur la méchante Humeur dont il étoit en si bonne Compagnie. Madame *de Sénantes*, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez séchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roiale. Mademoiselle *de St. Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand' chose, & le Chevalier *de Grammont*, voiant qu'il étoit inutile de pousser sa Visite plus loin, sortit de fort mauvaise Humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur *de Sénantes* de vouloir bien se mettre à Table avec sa Compagnie, sans l'attendre; parce que le Jeu ne finiroit peut-être pas sitot: mais, qu'il seroit à lui devant la fin du Repas. Après avoir dépêché ce Courrier, il mit une Sentinelle à la Porte de Madame *de Sénantes*, dans l'espérance que l'éternelle *St. Germain* en sortiroit avant elle; mais, ce fut inutilement, & son Espion lui vint dire, au bout d'une heure d'Impatience & d'Agitations, qu'elles étoient sorties ensem-

femble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moien de fe voir ce jour-là; tout allant de travers pour fes Deffeins. Il fallut donc fe paffer de Madame, pour aller trouver Monfieur.

Pendant que ces chofes fe paffoient à la Ville, *Matta* ne fe divertiffoit pas beaucoup à la Campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui difoit, ne faifoit que lui déplaire. Il maudiffoit de bon cœur le Chevalier *de Grammont* du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut fur le Point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit fe mettre à Table, fans un troifieme.

Cependant, comme fon Hôte étoit affez délicat fur la Bonne-Chere; qu'il avoit le meilleur Vin, & le meilleur Cuifinier de tout le Piedmont, la vue du prémier Service le radoucit; &, mangeant fort & ferme, fans faire attention à *Sénantes*, il fe flatta que le Souper finiroit, fans avoir rien à démêler avec lui: mais, il fe trompa.

Dans le tems que le Chevalier *de Grammont* voulut le mettre bien avec Mr. *de Sénantes*, il en avoit fait un Portrait fort avantageux, pour lui donner envie de le connoître, & dans l'Etalage de mille autre Qualitez, connoiffant l'Entêtement qu'il avoit pour le Nom d'Erudition, il l'avoit affuré, que c'étoit un des Savans Hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque Trait de Lecture, dès le Commencement du Souper, de la part de *Matta*, pour mettre la fienne en Jeu; mais, il étoit bien loin de compte.

Per-

Personne n'avoit moins lu, Personne aussi ne s'en soucioit moins, & Personne n'avoit si peu parlé pendant un Repas, que lui. Comme il ne vouloit point entrer en Conversation, sa Bouche ne s'étoit ouverte, que pour manger, ou pour demander à-boire.

L'autre, s'offensant d'un Silence, qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres Sujets, crut qu'il en auroit quelque Raison, en le mettant sur l'Amour & la Galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le Sujet.

Comme vous êtes le Galant de ma Femme. . . . Moi! lui dit *Matta*, qui voulut faire le Discret. *Ceux qui vous l'ont dit, en ont menti, Morbleu. . . . Monsieur*, dit *Sénantes*, *vous le prenez là d'un Ton, qui ne vous convient gueres. Car, je veux bien vous apprendre, malgré vos Airs de Mépris, que Madame de* Sénantes *en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos Dames de France; & que nous en avons vu, qui vous valoient bien, qui se sont fait un Honneur de la servir. A la bonne heure*, dit *Matta*. *Je l'en crois très digne; &, puis que vous le voulez ainsi, je suis son Serviteur, & son Galant, pour vous obliger.*

Vous croiez peut-être, poursuivit l'autre, *qu'il en va dans ce Païs-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des Amans, que pour leur accorder des Faveurs? Désabusez-vous de cela, s'il vous plait; & sachez, que quand même il en seroit quelque chose dans cette Cour, je n'en aurois aucune Inquiétude. Rien n'est plus honnête*, disoit *Matta*. *Mais, pourquoi n'en aurois-je aucune*

cune Inquiétude? Oh, ma foi, je n'en sais rien, dit Matta. Voici pourquoi? reprit-il. Je connois la Tendresse de Madame de Sénantes pour moi; je connois sa Sagesse envers tout le Monde; &, plus que tout cela, je connois mon propre Mérite.

Vous avez là de belles Connoissances, Monsieur le Marquis, dit *Matta: je les salue toutes trois. A votre Santé. Sénantes* en fit raison; mais, voiant que la Conversation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois Santez de part & d'autre, il voulut faire une seconde Tentative, & provoquer *Matta* par son Fort, c'est-à-dire, du côté de l'Erudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croioit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piedmont? *Matta*, qui le donnoit au Diable, avec ses Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fût du tems des Guerres Civiles. *J'en doute*, dit l'autre. *Tant qu'il vous plaira*, dit *Matta. Sous quel Consulat?* poursuivit *Sénantes. . . . . . Sous celui de la Ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France*, dit *Matta. Mais, que Diable cela fait-il?*

Mr. *de Sénantes* étoit passablement prompt, & volontiers brutal; ainsi, Dieu sait de quelle maniere la Conversation se seroit tournée, si le Chevalier *de Grammont* ne fut survenu, pour y mettre Ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur Débat; mais, l'un oublia les Questions qui l'avoient choqué; l'autre les Réponses, pour reprocher au Chevalier *de Grammont* cette Fureur éternelle pour le Jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le Chevalier *de Grammont*, qui

qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, & se donna plus de Tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaisa. Le Repas finit plus tranquilement qu'il n'avoit commencé. L'Ordre fut rétabli dans la Conversation; mais, il n'y put mettre la Joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaise Humeur; &, comme il les pressoit à tout moment de sortir de Table, Mr. *de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné; mais, que la Retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de Précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergent *la Place*, avec son Embuscade.

Ce Trait d'Histoire passoit l'Erudition de *Sénantes;* &, de peur que *Matta* ne s'avisât de l'expliquer, le Chevalier *de Grammont* changea de Discours, & voulut sortir de Table; mais, *Matta* ne le voulut pas. Cela le raccommanda dans l'Esprit de *Sénantes.* Il prit cette Complaisance sur son Compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais c'étoit son Vin, que *Matta* trouvoit à son Gré.

Madame Roiale, qui connoissoit le Caractere de *Sénantes*, fut charmée du Récit, que le Chevalier *de Grammont* lui fit de cette Fête, & de cette Conversation. Elle appella *Matta*, pour en savoir la Vérité de lui-même. Il avoüa, que devant qu'il fut Question des Allobroges, Mr. *de Sénantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa Femme.

Cette prémiere Connoissance faite de cette maniere, il sembloit que toute la bonne Vo-

lonté, que *Sénantes* avoit d'abord eue pour Le Chevalier *de Grammont* se fut tournée devers *Matta*. Il étoit tous les jours à sa Porte, & *Matta* tous les jours chez sa Femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de *Grammont*. Il se repentit des Réprimendes qu'il s'étoit avisé de faire à *Matta*, le voiant d'une Assiduité, qui rompoit toutes ses Mesures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embarassée. Quelque Esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eut été bien aise de n'avoir pas fait de certaines Démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des Charmes dans sa Personne. Il en eut trouvé dans son Esprit, si elle l'avoit voulu; mais, il n'y a pas Moien d'être de bonne Humeur avec ceux qui traversent nos Desseins. Tandis que son Gout augmentoit pour elle, le Chevalier *de Grammont* n'étoit occupé que des Moiens, qui pouvoient mettre son Avanture à fin. Voici le Stratagême, dont il se servit enfin, pour avoir la Scene libre, en éloignant l'Amant & le Mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta*, qu'il falloit donner à souper chez eux à Mr. *de Sénantes*, & se chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda si c'étoit pour jouer au Quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit Ordre pour cette fois, qu'il ne s'engageât pas au Jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot Gentil-Homme de l'Europe. Le Chevalier *de Grammont* n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette Occasion,

de quelque maniere qu'il s'y prit, & qu'on le relanceroit dans tous les Coins de la Ville, plutot que de le laiſſer en repos. Toute ſon Attention fur donc de rendre le Repas agréable, de le faire durer, & d'y faire ſurvenir quelques Conteſtations entre *Sénantes* & *Matta.* Pour cet effet, il ſe mit d'abord de la plus belle Humeur du monde; les autres s'y mirent à force de Vin.

Le Chevalier *de Grammont* témoigna, qu'il étoit bien honteux de n'avoir pu donner un petit Concert de Muſique à Mr. *de Sénantes*, comme il l'avoit réſolu le Matin; mais, que les Muſiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* ſe fit fort de les avoir à ſa Maiſon de Campagne le lendemain au Soir, & pria la Compagnie d'y ſouper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de Muſique, & ſoutint que cela n'étoit bon dans ces Occaſions que pour des Femmes, qui avoient quelque choſe à dire à leurs Amans, pendant que les Violons étourdiſſoient les autres; ou pour des Sots, qui ne ſavoient que dire, quand ces Violons ne jouoient pas. On ſe mocqua de ſes Raiſonnemens: la Partie fut liée pour le lendemain; & les Violons paſſérent à la Pluralité des Voix. *Sénantes*, pour en conſoler *Matta*, comme pour faire Honneur au Repas, porta force Santez. Il aima mieux lui faire raiſon de cette maniere, que ſur la Diſpute: & le Chevalier *de Grammont* voiant qu'il ne falloit pas grand choſe, pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle *Diſſertation.* Il avoit

inutilement jetté de tems en tems quelque Propos dans la Converſation, pour parvenir à ſes fins. S'étant heureuſement aviſé de lui demander le Nom de Famille de Madame ſon Epouſe, *Sénantes*, fort en Généalogie, comme ſont tous les Sots qui ont de la Mémoire, ſe mit à faire celle de Madame *de Sénantes*, par un Embrouillement de Filiations, qui ne finiſſoit point. Le Chevalier *de Grammont* fit ſemblant de l'écouter avec une grande Attention; &, voiant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. *Cela eſt bien galant*, dit *Matta; mais, pour moi, j'avouë, que ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable Pere de mes Enfans, que de ſavoir qui ſont les Grands-Peres de ma Femme. Sénantes*, ſe mocquant de ſa Groſſiéreté, ne ceſſa point qu'il n'eut conduit les Ancêtres de ſon Epouſe de Branche en Branche, juſques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demie heure, que les *Grammonts* venoient d'Eſpagne. *Eh, que nous importe d'où les* Grammonts *viennent*, lui dit *Matta. Savez-vous bien, Monſieur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que de ſavoir trop de choſes?*

L'autre lui ſoutint le contraire avec Chaleur, & préparoit un Argument en Forme, pour prouver, qu'un Ignorant eſt un Sot. Mais, le Chevalier *de Grammont*, qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point, qu'il n'envoiât promener le Logicien, s'il en venoit à la Concluſion du Syllogiſme. C'eſt pourquoi, ſe mettant entre

tre deux, comme leurs Voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit se mocquer, que de s'échauffer ainsi pour rien, & traita la chose sérieusement, afin qu'elle fut plus marquée. Le Souper finit donc tranquilement, par le soin qu'il eut de supprimer les Disputes, & d'admettre force Vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la Chasse, le Chevalier *de Grammont* chez le Baigneur, & *Sénantes* à sa Maison de Campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les Violons, & que *Matta* chassoit dans la Plaine, pour gagner de l'Appétit, le Chevalier *de Grammont* pensoit à l'éxécution de son Projet.

Dès que la Maniere en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous-main l'Officier des Gardes, qui servoit auprès de Son Altesse, que Mr. *de Sénantes* avoit eu quelques Paroles avec Mr. *de Matta* la nuit précédente, en soupant; que l'un étoit sorti dès le Matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la Ville.

Madame Roiale, allarmée de cet Avis, envoia vitement chercher le Chevalier *de Grammont*. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques Paroles; mais, qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fut souvenu le jour d'après. Il dit que si le Mal n'étoit déjà fait, le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain; & que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccommoder, sans qu'il en fut autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Mr. *de Sénantes* qu'il étoit à sa Maison de Campagne. On y fut; on le trouva; l'Officier lui

donna des Gardes, ſans lui dire autre choſe, & le laiſſa fort étoné.

Dès que *Matta* fut revenu de ſa Chaſſe, Madame Roiale envoia ce même Officier le prier de lui donner ſa Parole, qu'il ne ſortiroit pas juſqu'au lendemain. Ce Compliment le ſurprit. On ne lui en rendit aucune raiſon. Un bon Repas l'attendoit; il mouroit de Faim, & rien ne lui paroiſſoit ſi déraiſonnable, que de l'obliger à la Réſidence dans cette Conjoncture; mais, il avoit donné ſa Parole: &, ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa Reſſource fut d'envoier chercher ſon Ami; mais, ſon Ami ne le vint trouver qu'au retour de la Campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ſes Violons, fort indigné de ſe voir Priſonnier dans ſa Maiſon, ſur le Compte de *Matta*, qu'il attendoit pour faire bonne-Chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier *de Grammont*, & lui dit qu'il ne croioit pas l'avoir offenſé; mais, que s'il aimoit tant le Bruit, il le prioit de l'aſſurer, que pour peu que le Cœur lui en dit, il auroit Contentement à la prémiere Occaſion. Le Chevalier *de Grammont* l'aſſura que *Matta* n'y avoit jamais ſongé; qu'il ſavoit, au contraire, qu'il l'eſtimoit infiniment; qu'il falloit que ce fut la Tendreſſe extrême de Madame ſa Femme, qui s'étant allarmée, ſur le Rapport des Laquais qui les avoient ſervis à Table, ſeroit allée chez Madame Roiale, pour prévenir quelque Accident funeſte; qu'il le croioit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame *de Sénantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude Epée de France; comme

en

en effet, ce pauvre Garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son Homme. Monsieur *de Sénantes*, un peu radouci, dit, qu'il étoit fort son Serviteur, qu'il gronderoit bien sa Femme de son impertinente Tendresse, & qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier *de Grammont* l'assura qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ses Gardes de ne point le laisser échaper, qu'ils n'eussent des Ordres de la Cour; parce qu'il paroissoit qu'il mouroit d'envie de se battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fut pas besoin.

Son Homme étant en toute Assurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ses Suretez à l'égard de l'autre. Il regagna la Ville; & dès que *Matta* le vit, *Que Diable est-ce*, lui dit-il, *que cette belle Farce, qu'on me fait jouër? Pour moi, je ne connois plus rien aux sottes Manieres de ce Païs-ci. D'où vient?* dit le *Chevalier* de Grammont. *C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurois t'empêcher d'entrer en Dispute avec un Bourru, dont tu ne devrois faire que rire. Quelque Valet officieux aura sans doute été redire le beau Démélé d'hier-au-soir. On t'a vu sortir de la Ville dès le matin;* Sénantes *quelque tems après; en faut-il davantage, pour que Son Altesse Roiale se soit crue obligée de prendre ces Précautions.* Sénantes *est aux Arrêts; on ne te demande que ta Parole; ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'envoierois très humblement remercier Son Altesse de*

la bonté qu'elle a de te faire arrêter ; puisque ce n'est qu'en ta considération qu'elle s'intéresse dans la chose. Je m'en vais faire un tour au Palais, où je tâcherai d'éclaircir ce Mystere. Cependant, comme il n'y a gueres d'apparence que cela se puisse racommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à souper ; car, je suis à toi dans un moment.

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très humble Reconnoissance à Madame Roiale de ses bontez ; quoiqu'il ne craignit pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit ; c'étoit tout dire.

Le Chevalier *de Grammont* revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des Connoissances que *Matta* s'étoit faites à la Chasse. Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la Querelle, & chacun offrit ses Services séparément à *Matta* contre l'unique & paisible *Sénantes*. *Matta* les aiant remerciés, les retint à souper, & se mit en Robe-de-Chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier *de Grammont*, & que vers la fin du Repas il vit trotter les Santez à la ronde, il se tint assuré de son Homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors, que le tirant à l'écart ; avec la permission des Conviés, il lui fit une fausse Confidence, pour déguiser une Trahison véritable, & lui dit, après avoir éxigé plusieurs Sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *St. Germain*, qu'elle le verroit cette nuit. C'est pourquoi, qu'il alloit quitter la Compagnie, sous prétexte

te

te d'aller jouer à Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre, qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volontiers soupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquitter discrétement; lui dit qu'il feroit ses Excuses; sans qu'il fut besoin de prendre Congé de la Compagnie; & l'aiant embrassé, pour le féliciter sur l'heureux état de ses Affaires, il le congédia le plutot & le plus sécrétement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette Occasion.

Il se remit à Table, charmé de la Confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au succès de cette Avanture. Il fit fort le Plaisant, pour donner le change à ses Hôtes; fit mille Invectives contre la Fureur du Jeu, qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la Folie du Chevalier *de Grammont* sur cet Article; & tout bas, de la Crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit si finement.

Le Repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* se coucha très content de ce qu'il avoit fait pour son Ami. Cet Ami, cependant, jouïssoit du fruit de sa Perfidie, s'il en faut croire les Apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une Personne qui veut rehausser le prix de sa Reconnoissance. Ses Charmes n'étoient point négligés; &, s'il y a des Occasions, où l'on déteste le Traître, tandis que l'on profite de la Trahison, celle-ilà n'en étoit pas: & quelque discret que fut le Chevalier *de Grammont* sur

ses

ses bonnes Fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crut de le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en Amour on gagne toujours de bonne Guerre ce qu'on peut obtenir par Adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre Repentir de cette Supercherie. Mais, il est tems que nous le tirions de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

Son Retour à la Cour de France. Ses Avantures au Siege d'Arras. Ses Réponses au Cardinal Mazarin. *Il est éxilé de la Cour de France.*

LE Chevalier *de Grammont* de retour en France, y soutint merveilleusement la Réputation qu'il avoit aquise ailleurs. Alerte au Jeu; actif & vigilant en Amour; quelquefois heureux, & toujours craint, dans les tendres Commerces; à la Guerre, égal dans les Evénemens de l'une & de l'autre Fortune; d'un Agrément inépuisable dans la bonne; plein d'Expédiens & de Conseils dans la mauvaise.

Attaché d'Inclination à Monsieur le Prince. Témoin, & si on ôse le dire, Compagnon de la Gloire qu'il avoit acquise aux fameuses Journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les Récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques Scrupules de Devoirs, & plusieurs Avantages à sacrifier, il quitta

quitta tout pour ſuivre un Hómme, que de preſſans Motifs & des Reſſentimens, qui ſembloient en quelque ſorte excuſables, ne laiſſoient pas d'écarter du bon Chemin. Il l'a ſuivi dans la prémiere Diſgrace de ſa Fortune, d'une Conſtance dont on voit peu d'Exemples. Mais, il n'a pu tenir contre les Sujets de Plainte qu'il lui a donné dans la ſuite, & que ne méritoit pas cet Attachement invincible pour lui. C'eſt pourquoi, ſans craindre aucun Reproche ſur une Conduite qui ſe juſtifioit aſſez d'elle-même, comme il étoit un peu ſorti de ſon Devoir, pour entrer dans les Intérêts de Monſieur le Prince, il crut pouvoir en ſortir, pour rentrer dans ſon Devoir.

Sa Paix fut bientot faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effraiée du Péril où les Troubles avoient mis l'Etat, au commencement de ſa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les Eſprits par la Douceur. La Politique du Miniſtre n'étoit, ni ſanguinaire, ni vindicative. Ses Maximes favorites étoient d'aſſoupir, plutot que d'emploier les derniers Remêdes; de ſe contenter de ne rien perdre dans la Guerre, ſans ſe mettre en Frais pour gagner quelque choſe ſur les Ennemis; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de Mal de lui, pourvu qu'il amaſſât beaucoup de Bien, & de pouſſer la Minorité tout auſſi loin lui ſeroit poſſible.

Cette Avidité d'amaſſer ne ſe bornoit pas à mille Moiens que lui en fourniſſoit l'Autorité dont il étoit revêtu: ſon Induſtrie n'avoit pour Ob-

Objet que le Gain. Il aimoit naturellement le Jeu; mais, il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit, pour gagner.

Le Chevalier *de Grammont*, à qui il trouvoit beaucoup d'Esprit, & auquel il voioit beaucoup d'Argent, fut bientot de son Gout & de son Jeu. Il s'apperçut des Subtilitez & de la Mauvaise-Foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les Talens que la Nature lui avoit donnez; non seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les Occasions. Ce seroit ici le lieu de parler de ces Avantures; mais, qui peut les conter avec assez d'Agrement & de Légéreté, pour remplir l'Attente de ceux qui en auroient déja entendu parler? C'est en vain qu'on écriroit mot pour mot ces Narrations divertissantes: il semble que leur Sel s'évapore sur le Papier; &, de quelque maniere qu'elles y soient placées, la Vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire, que dans les Occasions où l'Adresse fut réciproquement emploiée, le Chevalier emporta l'Avantage; & que, s'il fit mal sa Cour au Ministre, il eut la Consolation de voir que ceux qui s'étoient laissé gagner ne retirérent pas dans la suite de grandes Utilitez de leur Complaisance. Cependant, ils restérent toujours dans une Soumission rampante, tandis que, dans mille Rencontres, le Chevalier *de Grammont* ne se contraignoit guéres sur son Chapitre. En voici une.

L'Amée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit Arras. La Cour s'étoit avancée jusqu'à Perronne.

ne. Les Troupes Ennemies auroient donné, par la Prise de cette Place, de la Réputation à leur Armés. Elles en avoient besoin; car, celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir partout de l'Avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un Parti chancelant, autant que leurs Lenteurs, & leurs Irrésolutions ordinaires, le permettoient; mais, comme aux Evénemens de la Guere, il faut agir indépendemment dans de certaines Occasions, qui ne se retrouvent plus, lors qu'on les laisse échapper, toute sa Capacité leur étoit souvent inutile. L'Infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la Bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette Victoire, en combattant contre eux, étoit le seul, qui, commandant alors pour eux, put réparer le Mal qu'il leur avoit fait. Mais, la Jalousie des Chefs, & la Meffiance de Conseil, lui lioient les mains.

Cependant, Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voioit assez la Honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vuë du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder, que d'en tenter le Secours. Monsieur le Prince n'étoit pas Homme à négliger la moindre Précaution, pour la Sureté de ses Lignes. Quand on en attaque, sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les Efforts sont vifs, plus le Desordre est grand dans la Retraite; & Monsieur le Prince étoit l'Homme du Monde qui savoit le mieux profiter de ses Avantages.

L'Ar-

L'Armée, que commandoit Monſieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la ſeule Reſſource qu'on eut de ce côté-là. Cette Armée batuë, la Priſe d'Arras n'étoit pas la ſeule Diſgrace qu'on eut à craindre.

Le Génie du Cardinal, heureux pour les Conjonctures où des Négociotions peu ſinceres tiroient d'un mauvais Pas, s'effraioit à la vuë d'un Péril preſſant, & d'un Evénement déciſif. Il crut, que faiſant le Siege de quelqu'autre Place, ſa Priſe dédommageroit de celle d'Arras; mais, Monſieur *de Turenne*, qui penſoit tout autrement que le Cardinal, prit la Réſolution de marcher aux Ennemis, & ne lui en donna l'Avis, qu'après s'être mis en marche. Le Courrier arriva au fort de ſes Inquiétudes, & redoubla ſes Allarmes; mais, il n'y avoit plus moien de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute Réputation lui avoit acquis la Confiance des Troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon Parti, devant qu'un Ordre précis de la Cour put l'interdire. L'Occaſion étoit de celles où les Difficultez rehauſſent la Gloire du Succès. Quoi que la Capacité du Général raſſurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un Evénement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les Allarmes & les Eſpèrances; &, tandis que le reſte des Courtiſans raiſonnoient diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier *de Grammont* ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa Réſolution ſurprit aſſez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'Occaſions que lui, ſem-

bloient

bloient dispensez de ces sortes d'Empressemens: mais, ses Amis lui en parlérent en vain.

Le Roi lui en sçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui raporteroit de bonnes Nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit Parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette Promesse; mais, il la crut sincere, parce qu'elle ne devoit rien couter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caseau*, que Monsieur *de Turenne* avoit dépêché vers Leurs Majestez. Le Duc *d'Yorck*, & le Marquis *d'Humieres*, commandoient sous ses Ordres. Le dernier étoit de jour; &, à peine paroissoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc *d'Yorck* ne le reconnut pas d'abord; mais, le Marquis *d'Humieres* courant à lui les Bras ouverts, *Je me doûtois bien*, dit-il, *que si quelqu'un nous venoit voir de la Cour, dans une Occasion comme celle-ci, ce seroit le Chevalier* de Grammont. *Eh bien*, poursuivit-il, *que fait-on à Perronne? On y a grand Peur; dit le Chevalier. Et que croit-on de nous? On croit*, poursuivit-il, *que si vous battez Monsieur le Prince, vous n'aurez fait que votre Devoir; si vous êtes battus, on croira que vous êtes des Fous & des Ignorans, d'avoir tout risqué, sans égard aux Conséquences. Voilà*, dit le *Marquis* d'Humieres, *une Nouvelle bien consolante, que tu nous apportes. Veus-tu que nous te menions au Quartier de Monsieur* de Tureune, *pour lui en faire part; ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien: car, tu as courru toute la nuit, & peut-être n'as-tu pas eu plus de Repos la précédente. Où*

prens-

prens-tu que le Chevalier de Grammont *ait jamais eu besoin de dormir?* lui répondit-il. *Fais-moi seulement donner un Cheval, afin que j'aie l'Honneur d'accompagner Monsieur le Duc* d'Yorck; *car, apparemment, il n'est en Campagne de si bon Matin, que pour visiter quelques Postes.*

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du Canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent, *J'aurois envie*, dit le *Chevalier* de Grammont, *de pousser jusques à la Vedette, qu'il ont avancée sur cette Hauteur. J'ai des Amis & des Connoissances dans leur Armée, dont je voudrois bien demander des Nouvelles: Monsieur le Duc* d'Yorck *voudra bien me le permettre.* A ces mots, il s'avança. La Vedette le voiant venir droit à son Poste, se mit sur ses Gardes. Le Chevalier s'arrêta, dès qu'il en fut à portée. La Vedette répondit au Signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déjà mis en marche sur les prémiers Mouvemens qu'il avoit vu faire au Chevalier, fut bientot à lui. Voiant le Chevalier *de Grammont* seul, il ne fit point de Difficulté de le laisser approcher. Il pria cet Officier de faire en sorte qu'il put avoir des Nouvelles de quelques Parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda si le Duc *d'Arscot* étoit au Siege. *Monsieur*, lui dit-il, *le voilà, qui vient de mettre pied à terre sous ces Arbres, que vous voiez sur la gauche de notre Grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici, avec le Prince* d'Aremberg, *son Frere, le Baron* de Limbec *&* Louvigny. *Pourrois-je pas les voir sur l'ang-le?* lui dit le Chevalier. *Monsieur*, dit-il, *si*

m'é-

m'étoit permis de quitter mon Poste, j'aurois l'Honneur de vous y accompagner ; mais, je vais leur envoier dire que Monsieur le Chevalier de Grammont *souhaite de leur parler :* &, après avoir détaché un Cavalier de sa Garde vers eux, il revint. *Monsieur*, lui dit le *Chevalier* de Grammont, *puis-je vous demander comment je viens à être connu de vous? Est-il possible*, lui dit l'autre, *que Monsieur le Chevalier* de Grammont *ne reconnoisse pas* la Motte, *qui a eu l'Honneur de servir si longtems dans son Régiment ? Quoi ! C'est toi, mon pauvre* la Motte*? Vraiement*, j'*ai eu tort de ne te pas reconnoitre ; quoi que tu sois dans un Equipage bien different de celui où je te vis la prémiere fois à Bruxelles, lors que tu montrois à danser les Triolets à Madame la Duchesse* de Guise : *& j'ai peur que tes Affaires ne soient pas en aussi bon Etat qu'elles étoient la Campagne d'après que je t'eus donné cette Compagnie dont tu parles.* Ils en étoient là, quand le Duc *d'Arscot*, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier *de Grammont* fut embrassé de toute la Troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivérent une infinité d'autres Connoissances, avec autant de curieux des deux Partis, qui, le voiant sur la Hauteur, s'y assembloient avec tant d'Empressement, que les deux Armées, sans Dessein, sans Trêve, & sans Supercherie, s'alloient mêler en Conversation, si par hazard Monsieur *de Turenne* ne s'en fut apperçu de loin. Ce Spectacle le surprit. Il y accourut ; & le Marquis *d'Humieres* lui conta l'Arrivée du Chevalier *de Grammont*, qui avoit voulu parler à la Vedette,

te, avant que d'aller au Quartier général. Il ajoûta qu'il ne comprenoit pas comment Diable il avoit fait, pour rassembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quités. *Effectivement*, dit *Monsieur* de Turenne, *voilà un Homme bien extraordinaire. Mais, il est juste qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu sa prémiere Visite aux Ennemis:* &, à ces mots, il fit partir un Aide de Camp, pour rappeller les Officiers de son Armée, & pour dire au Chevalier *de Grammont* l'Impatience qu'il avoit de le voir.

Cet Ordre arriva dans le tems qu'il en vint un semblable aux Officiers des Ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible Entrevue, n'en avoit point été surpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier *de Grammont*. Il avoit seulement ordonné à *Lussan* de rapeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il put lui parler le lendemain sous ces mêmes Arbres. Il le promit, en cas que Monsieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monsieur *de Turenne* estimoit sa Franchise, autant qu'il étoit charmé de son Esprit. Il lui sçut bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fut venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les Questions, qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des Nouvelles, que pour se divertir de la Maniere dont il lui conteroit les Inquiétudes & les différentes Allarmes. Le Chevalier *de Grammont*

lui

lui conseilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'Evénement d'une Entreprise qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur *de Turenne* lui promit de faire de son mieux pour suivre cet Avis; & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réüssit, il lui feroit tenir Parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eut souhaité de lui parler. Ses Mesures étoient prises pour l'Attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier *de Grammont* en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'Exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu, pour ne pas juger, par ses Lumieres & les Observations qu'il fit, que dans le Poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son Rendez-vous, accompagné d'un Trompette; &, à l endroit que Monsieur *de Lussan* lui avoit marqué la Veille, il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre, *Est-il possible*, lui dit-il, *en l'embrassant, que ce soit le Chevalier* de Grammont, *& que je le voie dans le Parti contraire? C'est vous même, que j'y vois*, repondit le Chevalier *de Grammont*; *& je m'en raporte à vous, Monseigneur, si c'est la Faute du Chevalier* de Grammont, *ou la vôtre, que nous ne soions plus dans le même Parti. Il faut l'avouër, dit Monsieur le Prince, s'il y en a qui m'ont abandonné comme des Ingrats & des Misérables, tu m'as quité comme j'ai quité moi-même, en honnête-Homme, qui croit avoir raison. Mais, oublions tous sujets de Ressentiment; & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que je croiois à Perronne*

avec la Cour? Le voulez-voir savoir? dit-il. *Je viens, ma foi, vous sauver la Vie. Je vous connois; vous ne sauriés vous empêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'Occasion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre Cheval tué sous vous, & être pris les Armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci, comme votre Oncle* Montmorency *le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un Cheval tout prêt, en cas de semblable Malheur; afin qu'on ne vous coupe pas la Tête. Ce ne seroit pas la prémiere fois, dit Monsieur le Prince, en riant, que tu m'aurois rendu de ces Services; quoi que le Danger alors fut moins grand, qu'il pourroit l'être à présent si j'étois pris.*

De cette Conversation ils tombérent sur des Discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames, sur le Jeu, sur l'Amour; &, revenant insensiblement à la Conjoncture dont il étoit question, le Chevalier *de Grammont*, aiant demandé des Nouvelles des Officiers, de sa connoissance, qui étoient restez auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux Lignes, où il pourroit voir, non seulement ceux dont il demandoit des Nouvelles; mais, la Disposition des Quartiers & tous les Retranchemens. Le Chevalier *de Grammont* y consentit, & Monsieur le Prince, après lui avoit tout montré, l'aiant remené jusqu'à leur Rendez-vous, *Hé bien, Chevalier*, lui dit-il, *quand crois-tu que nous te revoiens? Ma foi:* lui dit-il, *vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt*

une heure avant le jour; car, vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas, si on m'en avoit fait Confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous en à ma Parole. Non, tu ne te démens point, dit *Monsieur le Prince*, en l'aiant encore embrassé. Le Chevalier *de Grammont* regagna le Camp de Monsieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'Attaque des Lignes; & ce n'étoit plus un Secret parmi les Troupes.

Eh bien, Monsieur le Chevalier, on a été bien aise de vous voir, lui dit *Monsieur* de Turenne; *& Monsieur le Prince vous aura bien fait des Questions & des Amitiés? Il en a usé le plus civilement du monde*, lui dit *le Chevalier* de Grammont; *&, pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un Espion, il m'a mené jusqu'aux Retranchemens & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et qu'en croit-il? Il est persuadé que vous l'attaquerez cette Nuit, ou demain à la petite pointe du jour; car, vous autres grands Capitaines*, poursuivit *le Chevalier*, *vous connoissez la Manœuvre les uns des autres, que c'est une Merveille.*

Monsieur *de Turenne* reçut volontiers cette *Loüanges* d'un Homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le Monde. Il lui communiqua la Disposition des Attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aise qu'un Homme, qui avoit vu tant d'Occasions, fut témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour

se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis *d'Humieres*, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La Journée suivante fut celle des Lignes d'Arras, où Monsieur *de Turenne* victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa Gloire; & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoi que vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de Relations de cette fameuse Journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier *de Grammont*, à qui, comme Volontaire, il étoit permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monsieur *de Turenne* se trouva bien d'une Activité, qui ne l'abbandonnoit, ni en Paix, ni en Guerre, & d'une Présence d'Esprit, qui lui fit porter des Ordres comme venant du Général, si à propos, que Monsieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs sur ces Matieres, l'en remercia, quand l'Affaire fut finie, en présence de tous les Officiers; & le chargea d'en porter la prémiere Nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces Expéditions, que trouver les Postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de Relais; mais, il eut bien d'autres Obstacles à surmonter. En prémier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtez, s'opposoient à son Passage. En suite, des Courtisans avides, & officieux, qui, dans ces Occasions, se postent sur les Avenues, pour escamoter la Nouvelle d'un pauvre Courier. Cependant, son Adresse le sauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié

che-

chemin de Bapaume, huit ou dix Maîtres commandez par un Officier de sa Connoissance; persuadé que le plus grand Danger seroit entre le Camp & la prémiere Poste. Il n'eut pas fait une lieüe, qu'il en fut convaincu. L'Officer le suivoit de près; & se retournant vers lui, *Si vous n'êtes pas bien monté*, dit-il, *je vous conseille de regagner le Camp; car moi, je vais bientôt passer à toute bride. Monsieur*, lui dit *l'Officier, j'espere vous tenir Campagnie, quelque train que vous alliés, jusqu'à ce que vous soiés en lieu de sureté. J'en doute*, lui dit-il; *car, voilà des Messieurs qui se disposent à nous venir voir. Eh! ne voiez-vous pas*, lui répondit *cet Officier, que ce sont de nos Gens, qui font repaître leurs Chevaux? Non; Non; mais, je vois fort bien que ce sont des Cravattes de l'Armée Ennemie:* & là-dessus, lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à Cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'escortoient, de se disposer a faire Diversion, & donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un Anglois fort vite; mais, s'étant enfourné dans un Chemin creux, dont le Terrain étoit mol & bourbeux, il eut à ses Trousses Messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de Considération, n'avoient eu garde de prendre le Change, & s'étoient attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du Parti commençoit à l'approcher; car, les Chevaux Anglois, qui vont vîte comme le Vent en Terrain uni, se démélant assez mal des mauvais Chemins, le Cravatte avoit le Mousqueton haut, & lui crioit de loin bon Quartier. Le

Chevalier *de Grammont*, qui voioit qu'on gagnoit ſur lui, & que que quelques Efforts que fit ſon Cheval dans un Terrain peſant, il ſeroit joint à la fin, quitta tout à coup le Chemin de Bapaume, pour ſe jetter dans une Chauſſé à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la Propoſition du Cravatte, il laiſſa prendre un peu d'haleine à ſon Cheval, tandis que l'autre, qui croioit qu'il ne l'attendoit que pour ſe rendre, faiſoit tous ſes Efforts, pour s'en mettre en poſſeſſion, & crevoit ſon Cheval, pour arriver avant le reſte de ſes Compagnons, qui ſuivoient la file.

Un moment de Réfléxion fit enviſager au Chevalier *de Gramment* la deſagréable Avanture que ce ſeroit, au ſortir d'une Victoire ſi glorieuſe, & Périls d'un Combat ſi bien diſputé, d'être pris par des Coquins, qui ne s'y étoient point trouvez: &, au lieu d'être reçu en Triomphe, d'être embraſſé d'une grande Reine pour la Nouvelle importante dont il étoit chargé, de ſe voir trainé en Chemiſe par les Vaincus.

Pendant cette courte Méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché juſques à la portée de ſa Carabine, qu'il préſentoit toujours, en lui offrant bon Quartier. Mais, le Chevalier *de Grammont*, à qui cette Offre, & la maniere dont on la faiſoit, déplaiſoient également, fit un petit Signe de la main, pour qu'on ceſſât de le coucher en jouë; &, ſentant ſon Cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un Eclair, & laiſſa ſon Cravatte ſi étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon Coup.

Dès

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des Chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé; qu'il lui seroit fidele; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Courriers de Monsieur *de Turenne.*

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'Affut aux environs de Perronne, pour courrir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa Nouvelle à la Cour, sans la savoir. Il savoit que le Maréchal *Du-Plessis*, celui *de Villeroy*, & *Gaboury*, s'en étoient vantez à Monsieur le Cardinal, avant son Départ. Ce fut donc pour éluder cette Embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montez à Bapaume; &, dès qu'il fut à une lieüe la Ville, après leur avoir donné à chacun deux Louis d'Or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les Devans, de faire fort les effraiés, de dire à ceux qui les questionneroient, *que tout étoit perdu; que le Chevalier* de Grammont *étoit resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise Nouvelle; & que, pour eux, ils avoient été poursuivis par des Cravattes répandus pas tout depuis la Défaite.*

Tout réüssit, comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptez par *Gaboury*, dont l'Empressement avoit devancé les deux Maréchaux; mais, quelques Quéstions qu'on leur fît, ils jouérent si bien leur Rolle, que la Consternation avoit déjà gagné Perronne, & que les Bruits incertains de la Défaite se disoient à

l'oreille parmi les Courtiſans, lors que Monſieur le Chevalier *de Grammont* arriva.

Rien ne rehauſſe tant le Prix d'une Bonne Nouvelle, que la fauſſe Allarme d'une Mauvaiſe. Cependant, quoi que la ſienne fut accompagnée de ce Relief, il n'y eut que Leurs Majeſtez, qui la reçurent avec les Transports de Joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint Parole de la meilleure Grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible; mais, le Cardinal, ſoit pour diminuer le Mérite d'une Nouvelle, qui demandoit une Récomponſe de quelque Prix, ſoit par le Retour de cette Inſolence que lui donnoit la Proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; & , aiant appris en ſuite que les Lignes avoient été forcées; que l'Armée d'Eſpagne étoit battuë; & qu'Arras étoit ſecouru; *Et Monſieur le Prince*, dit-il, *eſt-il pris? Non*, dit le Chevalier *de Grammont. Il eſt donc mort?* ajouta le Cardinal. *Entore moins*, répondit le Chevalier *de Grammont. Belle Nouvelle!* dit le Cardinal, d'un Air de Mépris; &, à ces mots, il paſſa dans le Cabinet de la Reine, avec Leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier *de Grammont*, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque Réponſe emportée, dans l'Indignation que lui donnoient ces deux belles Queſtions, & la Concluſion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des Eſpions de ſon Eminence. Une foule de Courtiſans & de Curieux

rieux l'aiant environné ; ſelon la Coutume, il fut bien aiſe de dire devant les Eſclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit ſur le Cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant ſon Air Ironique. *Ma Foi, Meſſieurs,* dit-il, *rien n'eſt tel que d'avoir du Zêle & de l'Empreſſement pour les Rois & les grands Princes, dans les Services qu'on leur rend. Vous avez vu l'Air gracieux que Sa Majeſté m'a fait; vous étes Témoins comme la Reine m'a tenu Parole: mais, pour Monſieur le Cardinal, il a reçu ma Nouvelle, comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la Mort de* Pietre Mazarin.

Il y avoit là dequoi faire évanoüir des Gens qui ſe ſeroient intéreſſés ſincérement pour lui; & la Fortune la mieux établie eut été ruinée par une Plaiſanterie beaucoup moins ſenſible dans d'autres Tems. Car, il la faiſoit en préſence de Témoins, qui n'attendoient que l'Occaſion de la pouvoir rendre dans toute ſa Malignité, pour ſe faire un Mérite de leur Vigilance auprès d'un Miniſtre puiſſant & abſolu. Le Chevalier *de Grammont* en étoit trop perſuadé; cependant, quelque Inconvénient qu'il en prévît, il ne laiſſa pas de s'en applaudir.

Les Rapporteurs s'acquittérent dignement de leur Devoir. Cependant, l'Affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Le lendemain, comme le Chevalier *de Grammont* étoit au Diner de Leurs Majeſtez, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par Reſpect, *Chevalier*, lui dit-il, *la Nouvelle que vous avez apportée eſt bonne. Leurs Majeſtez en ſont contentes.*

tes: &, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la Mort de Pietre Mazarin, *si vous voulez venir dîner chez moi, nous joüerons; car, la Reine vous veut donner de quoi: & cela par dessus le prémier Marché.*

Voilà de quelle maniere le Chevalier *Grammont* avoit ôsé choquer un si puissant Ministre; & voilà tout le Ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un Homme de son âge, de ne respecter l'Autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur Mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, & se laissoit agréablement flatter d'avoir seul ôsé conserver quelque espece de Liberté dans une Servitude générale. Mais, ce fut peut-être l'Impunité de cette Insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques Inconvéniens sur des Téméritez moins heureusement hazardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moien de tenir son Maître en Tutelle; accablé de Soins & de Maladies; comblé de Trésors, dont il ne savoit que faire; & raisonnablement chargé de la Haine publique; tourna toutes ses Pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministere qui l'avoit si cruellement agité. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pieds les Commencemens sinceres d'une Paix ardemment désirée, les Plaisirs & l'Abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les Fortunes du Chevalier *de Grammont* y furent long-tems diverses dans l'Amour & dans

le Jeu. Estimé des Courtisans; recherché des Beautez qu'il ne servoit pas; redoutable a celles qu'il servoit; mieux traité de la Fortune que de l'Amour: mais, se dédommageant de l'un par l'autre; tousjours gai, toujours vif, & dans les Commerces essentiels toujours honnête-Homme.

C'est Dommage qu'il faille interrompre içi la suite de son Histoire par un Intervalle de quelques Années, comme on a déjà fait dans le Commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de Vuide qu'on ne doive regretter dans une Vie dont les moindres Particularitez ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une Place parmi les autres Evénemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une Idée confuse, il faut passer à des Endroits de ces Fragmens plus éclaircis, pour en venir au sujet de son Voiage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le Retour de Monsieur le Prince, & la Mort du Cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les Graces de sa Personne, ni pour la Grandeur de son Air; mais, on ne lui connoissoit pas encore ce Génie supérieur, qui, remplissant ses Sujets d'Admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'Amour & l'Ambition, Ressorts invisibles des Intrigues, & des Mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux prémieres Démarches qu'il feroit. Les Plaisirs se promettoient un Empire Souverain sur un Prince tenu

dans l'Eloigement des Connoiſſances néceſſaires pour gouverner; & l'Ambition ne ſe flattoit de régner dans ſa Cour, que ſur l'Eſprit de ceux qui pouvoient de diſputer ſe Miniſtere: mais, on fut ſurpris de voir tout à coup briller des Lumieres qu'une Prudence en quelque façon néceſſaire avoit ſi long-tems diſſimulée.

Une Application ennemie des Délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une Puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux Soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais, tout le Monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul Objet de leurs Reſpects, & du ſeul Arbitre de leur Fortune. Ceux, qui n'agueres étoient de petits Tirans dans leurs Provinces, ou dans les Places Frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les Graces, ſelon le bon Plaiſir du Maître, s'accordoient tantot au Mérite, tantot aux Services. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour, pour en obtenir.

Le Chevalier *de Grammont* regardoit comme un Prodige l'Attention de ſon Maître pour les Soins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'aſſujettir à cet âge aux Regles qu'il s'étoit préſcrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux Plaiſirs, pour les donner aux Devoirs ennuieux, & aux Fonctions fatigantes du Gouvernement; mais, il loüoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit deſormais plus d'Hommages à rendre, ni plus de Cour à faire, qu'à celui auquel

quel ils étoient légitimement dus. Impatient des Cultes Serviles qu'on tend à la Fortune d'un Ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'Autorité des Cardinaux, qui s'étoient succédez. Jamais, il n'avoit encensé le Pouvoir Arbitraire du prémier, ni donné ses Suffrages aux Artifices de l'autre, mais aussi, jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richellieu* qu'une Abbaie, qu'on ne pouvoit refuser à sa Qualité: & jamais, il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au Jeu.

L'Expérience de plusieurs Années à la suite d'un grnd Capitaine lui avoit donné de la Capacité pour la Guerre; mais, dans une Paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une Cour florissante en Beautez, & abondante en Argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les Avantages que la Nuture lui avoit donnez pour le Jeu, & de mettre en usage de nouveaux Stratagêmes en Amour.

Il réüssit assez bien dans les deux prémiers de ces Projets; & comme il s'étoit dès lors établi pour Maximes de sa Conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de son Etablissement; de ne respecter la Faveur, que lors qu'elle seroit soutenue de Mérite; de se faire aimer des Courtisans, & craindre des Ministres; de tout ôser, pour rendre de bons Offices, & de ne rien entreprendre aux Dépens de l'Innocence; il se vit bientot des Plaisirs du Roi, sans que l'Envie des Courtisans en parut révoltée. Le Jeu lui fut favorable; mais, l'Amour ne le fut pas, ou, pour mieux dire, l'Inquiétude &

D 7 la

TAYLOR INST.

la Jalousie l'emportérent sur sa Prudence naturelle dans une Conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte Houdancourt étoit une des Filles de la Reine-Mere. Quoi que ce ne fut pas une Beauté éclatante, elle avoit ôté des Amans à la célébre *Méneville*. Il suffisoit alors que le Roi jettât les yeux sur une jeune Personne de la Cour, pour ouvrir son Cœur aux Espérances, & souvent à la Tendresse; mais, s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit: & ceux qui avoient eu des Prétentions ou de l'Amour, retiroient très humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des Respects; mais, le Chevalier *de Grammont* s'avisa de faire tout le contraire: peut-être, pour conserver un Caractere de Singularité, qui ne valoit rien dans cette Occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle; mais, dès qu'il la crut honorée de l'Attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne; &, s'étant mis sur les Rangs, il lui devint bientot fort incommode, sans lui persuader qu'il fut fort amoureux. Elle se lassa de ses Persécutions. Il ne se rebutta point pour ses mauvais Traitemens, ni pour ses Menaces. Ses prémieres Tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit; mais, s'étant témérairement obstiné dans ses Manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'Amour rend les Conditions égales, ce n'est pas entre Rivaux. Il fut banni de la Cour; &, ne trouvant aucun Lieu en France, qui put le consoler de ce qu'il

y

y regrettoit le plus, la Présence & la Vue de de son Maître; après avoir fait quelques légeres Réfléxions sur sa Disgrace, & quelques petites Imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la Résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

Son Arrivée à la Cour d'Angleterre. Caracteres des Personnes qui composoient cette Cour.

LA Curiosité de voir un Homme également fameux par ses Forfaits, & par son Elévation, avoit déjà fait passer une prémiere fois le Chevalier *de Grammont* en Angleterre. La Raison-d'Etat se donne de beaux Privileges. Ce qui lui paroit utile devient permis; & tout ce qui est nécessaire est honnête, en fait de Politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la Protection de l'Espagne dans les Païs-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puissances envoioient une célébre Ambassade à *Cromwel*.

Cet Homme, dont l'Ambition s'étoit ouvert le Chemin à la Puissance Souveraine par des grands Attentats, s'y maintenoit par des Qualitez, dont l'Eclat sembloit l'en rendre digne. La Nation la moins soumise qui soit en Europe subissoit patiemment un Joug, qui ne lui laissoit pas seulement l'Ombre d'une Liberté dont elle est si jalouse: & *Cromwel*, Maître de la République, sous le Titre de Protecteur; craint

craint dans le Roiaume ; plus redoutable encore au dehors ; étoit au plus haut point de Gloire, lors que le Chevalier *de Grammont* le vit : mais, il ne lui vit aucune Apparence de Cour. Une Partie de la Noblesse proscrite, l'autre éloignée des Affaires ; une Affectation de Pureté dans les Mœurs, au lieu du Luxe que la Pompe des Cours étale ; tout cela n'offroit que des Objets tristes & sérieux dans la plus belle Ville du Monde ; & le Chevalier *de Grammont* ne remporta de ce Voiage que l'Idée du Mérite d'un Scélérat, & l'Admiration de quelques Beautez cachées, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au Voiage dont nous allons parler. La Joie du Rétablissement de la Roiauté paroissoit encore par tout. La Nation, avide de Changement & de Nouveauté, goutoit le Plaisir d'un Gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue Oppression. Enfin, ce même Peuple, qui, par une Abjuration Solemnelle, avoit exclu jusques à la Postérité de son Prince légitime, s'épuisoit en Fêtes, & en Réjoüissances pour son Retour.

Il y avoit près de deux Ans qu'il étoit rétabli, lors que le Chevalier *de Grammont* arriva. La Réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bientot oublier l'autre ; & les Engagemens, qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le Regret d'avoir quité la France.

C'étoit une belle Retraite, pour un Exilé de son Caractere. Tout y flattoit son Goût ; & si les Avantures qu'il y eut ne furent pas les

moins

moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eües. Mais, avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une Idée de la Cour d'Angletterre, telle qu'elle étoit alors.

La Nécessité des Affaires avoit exposé *Charles II*, dès sa prémiere Jeunesse, aux Travaux & aux Périls d'une Guerre sanglante. L'Etoi-du Roi son Pere ne lui avoit laissé pour Héritage, que sa Mauvaise Fortune & ses Disgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais, ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre cette Ennemie, qu'il s'étoit soumis aux Décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Noblesse, ou pour la Fidélité, l'avoit suivi dans son Exil; & ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la Jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa Personne, composoit une Cour digne d'une meilleure Fortune.

L'Abbondance & les Prospéritez, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les Sentimens, ne trouva rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La Nécessité, au contraire, qui fait mille Biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'Education; & l'on ne voioit que de l'Emulation parmi eux sur la Gloire, sur la Politesse, & sur la Vertu.

Au milieu d'une petite Cour si florissanre en Mérite, le Roi d'Angleterte étoit repassé deux ans avant le tems dont on parle, pour monter sur un Trône, qu'il devoit, selon les Apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses Prédécesseurs. La Magnifience étalée

étalée dans cette occasion s'étoit renouvellé à son Couronnement. La Mort du Duc *de Glocester*, & celle de la Princesse Roiale, qui la suivit de près, avoient interrompu des Magnificences par un long Deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la Réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des Fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle Reine, dans tout l'Eclat d'une Cour brillante, que le Chevalier *de Grammont* vint contribuer à sa Magnificence, & à ses Plaisirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la Grandeur de celle de France, il fut surpris de la Politesse & de la Pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à personne, ni pour la Taille, ni pour la Mine. Il avoit l'Esprit agréable, l'Humeur douce & familiere. Son Ame, susceptible d'Impressions opposées, étoit compatissante pour les Malheureux, infléxible pour les Scélérats, & tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les Affaires pressantes ; & incapable de s'y appliquer, quand elles ne l'étoient pas. Son Cœur étoit souvent la Dupe, & plus souvent encore, l'Esclave de ses Engagemens.

Le Duc *d'Yorck* étoit d'un Caractere bien différent. On lui attribuoit un Courage à toute épreuve ; une Religion inviolable pour sa Parole ; de l'Economie dans les Affaires ; de la Fierté, placées chacune en leur Rang. Observateur scrupuleux des Regles du Devoir, & des Loix de la Justice, il passoit pour Ami fidele, & pour implacable Ennemi.

Sa

Sa Morale & sa Justice, quelque tems combatues par la Bien-séance, en avoient enfin triomphé, en reconnoissant Mademoiselld *Hyde*, Fille d'Honneur de Madame la Princesse Roiale, qu'il avoit sécrétement épousée en Hollande. Son Pere, dès lors Ministre d'Angleterre, appuié de cette nouvelle Protection, se vit bientot à la tête des Affaires, & pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de Capacité; mais, il avoit encore plus de Présomption.

Le Duc *d'Ormond* avoit la Confiance & l'Estime de son Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ses Services, l'Eclat de son Mérite & de sa Naissance, les Biens qu'il avoit abbandonnez pour suivre la Fortune de son Maître. Les Courtisans mêmes n'ôsérent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maison du Roi, Prémier Gentilhomme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit justement le Mréchal *de Grammont* par le Caractere de l'Esprit & la Noblesse des Manieres; &, comme le Maréchal *de Grammont*, c'étoit l'Honneur de la Cour de son Maître.

Le Duc *de Boukingham*, & le Comte *de St. Albans*, étoient en Angleterre ce qu'on les a vus en France: l'un plein d'Esprit & de Feu, dissipoit sans Eclat les Biens immenses où il étoit rentré; l'autre, d'une Génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une Fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au Jeu; & en tenant une grosse Table.

Le Chevalier *de Barklay*, depuis Comte *de Falmouth*, étoit Confident & Favori du Roi,

com-

commandoit la Compagnie des Gardes du Duc *d'Yorck*, & le gourvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'Extérieur. Son Esprit étoit à-peu-près de même; mais, ses Sentimens étoient dignes de la Fortune qui l'attendoit; lors que, sur le Point de son Elévation, il fut tué sur Mer. Jamais le Desintéressement n'a si bien marqué la Noblesse d'une Ame. Il n'avoit pour Objet que la Gloire de son Maître. Son Crédit n'étoit emploié qu'à lui faire récompenser les Services, ou répandre des Graces sur le Mérite. Si poli dans le Commerce, qu'il paroissoit humilié par la Faveur, & si vrai dans tous ses Procédez, qu'on ne l'eut pas pris pour un Homme de Cour.

Les Fils du Duc *d'Ormond*, & ses Neveux, avoient été à la Cour du Roi dans son Exil, & ne la des-honnoroient pas depuis son Retour. Le Comte *d'Aran* avoit une Adresse singuliere dans toutes sortes d'Exercices; grand Joüeur de Paume & de Guitarre, & galant avec assez de Succès. Le Comte *d'Offery*, son Frere ainé, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'Elévation & de Probité.

L'Ainé de *Hamiltons*, leur Cousin, étoit l'Homme de la Cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bienfait de sa Personne, & possédoit ces Talens heureux, qui menent à la Fortune, & qui font réüssir en Amour. C'étoit le Courtisan le plus assidu, l'Esprit le mieux tourné, les Manieres le plus polies, & l'Attention la plus réguliere pour son Maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, & personne n'étoit si coquet; Mérite, qu'on comptoit pour

quel-

quelque chose dans une Cour, qui ne respiroit que les Fêtes & la Galanterie. Il n'est pas étonnant, qu'avec ces Qualitez, il ait occupé dans la suite la place de Mylord *Falmouth*; mais, il est étonnant, que la même Destinée l'ait enlevé, comme si cette Guerre n'eut été déclarée que contre le Mérite, & que ce Genre de Combat n'eut été fatal qu'aux Espérances presque certaines d'nne Fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques Années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de Vivacité, pour soutenir le Fracas dont menaçoit sa Figure; mais, c'étoit le petit *Germain*, sur qui pleuvoient de tous côtez les Bonnes Fortunes. Le vieux *St. Albans*, son Oncle, l'avoit dès longtems adopté, quoique Cadet de tout ses Neveux. On sait quelle Table le bon Homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son Maître mouroit de Faim à Bruxelles, & que la Reine-Mere, sa Maitresse, ne faisoit pas grand-Chere en France.

Germain, soutenu de l'Opulence de son Oncle, n'avoit pas eu de peine à faire un Figure considérable à son Arrivé chez la Princesse *d'Orange*. Les pauvres Courtisans du Roi son Frere n'avoient rien à lui dispûter sur l'Equipage & la Magnificence; & ces deux Articles font autant de chemin en Amour, que le vrai Mérite. Il n'en faut point d'autre Exemple; car, quoiqu'il fut brave, & bien Gentilhomme, il n'avoit point d'Actions d'Eclat, ni Naissance distinguée, pour lui donner de Relief: &, pour sa Figure, il n'y avoit pas dequoi se récrier. Il

étoit

étoit petit; il avoit la Tête groſſe, & les Jambes menuës. Son Viſage n'étoit pas deſagréable; mais, il avoit de l'Affectation dans le Port & dans les Manieres. Il n'avoit pour tout Eſprit qu'une Routine d'Expreſſions, qu'il emploioit tantot pour la Raillerie, tantot pour les Déclarations, ſelon que l'Occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un Mérite ſi redoutable en Amour.

La Princeſſe Roiale y fut priſe toute la prémiere. Mademoiſelle *Hyde* avoit fait quelques Pas ſur ceux de ſa Maîtreſſe. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa Réputation s'étoit établie en Angleterre, avant ſon Arrivée. Il ne faut que de la Prêvention dans l'Eſprit des Femmes, pour tronver de l'Accès dans leurs Cours. *Germain* les trouva dans Diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une Réputation ſi légérement établie étoit encure plus foiblement ſoutenüe. L'Entêtement contina. La Comteſſe *de Caſtelmaine*, vive & connoiſſeuſe, ſuivit le faux Brillant qui l'avoit ſéduite; &, quoique détrompée ſur une Vogue qui promettoit tant, & qui tenoit ſi peu, ſon Entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoutint la Gageure, juſqu'au point de ſe broüiller avec le Roi; tant elle avoit bien placé la Conſtance pour la prémiere fois

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beautez, on ne pouvoit s'y tourner, ſans en voir. Celles de Reputation étoient cette mê-Comteſſe *de Caſtelmaine*, depuis Ducheſſe *de Cléveland*, Madame *de Cheſterfield*, Madame de

Sh[illegible]

Shrewsbury, Mesdames *Roberts*, Madame *Middleton*, Mesdemoiselles *Brouk*, & cent autres du même Eclat, qui brilloient à la Cour; mais, c'étoient Mademoiselle *d'Hamilton*, & Mademoiselle *Stwart*, qui en étoient le principal Ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta gueres d'Eclat, ni par sa Présence, ni par sa Suite. Cette Suite étoit alors composée de la Comtesse *de Panétra*, passée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de six Monstres, qui se disoient Filles d'Honneur, & d'une Duégna, autre Monstre, que se portoit pour Gouvernante de ces rares Beautez.

Pour les Hommes, c'étoient *Francisco de Melo*, Frere de la *Panétra*, un certain *Taurauvédez*, qui se faisoit appeller Dom *Pédro Francisco Corréo de Sylva*, fait à peindre; mais, plus fou lui seul, que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses Noms, que de sa bonne-Mine; mais, le Duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre Du Bois.* Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de Plaintes inutiles, & quelques Menaces sans effet, le pauvre *Corréo de Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Boukingham* héritoit d'une Nimphe Portugaise, qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses Noms, & qui étoit plus affreuse encore, que les Filles de la Reine. Il y avoit, outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un certain Officier, apparemment sans Fonction, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante.

Cathé-

Cathérine de Bragance n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réüssir assez dans la suite. Le Chevalier *de Grammont*, dès longtems conu de la Famille Roiale, & de la plupart de Hommes de la Cour, n'eût qu'à faire Connoissance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'Interprête pour cela. Elle parloient toutes assez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François assez bien, pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse; mais, elle y étoit plus choisie. Cette Princesse avoit l'Air grand, la Taille assez belle, peu de Beauté, beaucoup d'Esprit, & tant de Discernement pour le Mérite, que tout ce qui en avoit, dans l'un, ou l'autre Sexe, étoit distingué chez elle. Un Air de Grandeur dans toutes ses Manieres la faisoit considérer comme née dans un Rang qui la mettoit si près du Trône. La Reine-Mere étoit de retour après le Mariage de Madame; & c'étoit dans sa Cour, que les deux autres se rassembloient.

Le Chevalier *de Grammont* fut bientot du Gout de tout le Monde. Ceux, qui ne l'avoient pas encore vu, furent surpris qu'un François put être de son Caractere. Le Retour du Roi, qui avoit attiré toutes sortes de Nations dans sa Cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les Personnes de Distinction y eussent paru des prémiers, on n'avoit vu que de petits Etourdis, plus sots & plus emportez les uns que les autres; méprisant tout ce

qui

qui ne leur ressembloit pas; croiant introduire le bel Air, en traitant les Anglois d'Etrangers dans leur propre Païs.

Le Chevalier *de Grammont*, au contraire, familier avec tout le Monde, s'accommodoit à leur Coutumes, mangeoit de tout, loüoit tout, & s'accoutumoit facilement à des Manieres qu'il ne trouvoit, ni grossieres, ni sauvages; &, faisant voir une Complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente Délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un Esprit qui dédomageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du Ridicule des prémiers.

Il fit d'abord sa Cour au Roi, & fut de ses Plaisirs. Il joüoit gros Jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux Manieres & à la Conversation de ceux qu'il voioit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il eut changé de Païs. Tout ce qui peut occuper agréablement un Homme de son Humeur, s'offroit par tout aux divers Penchans qui l'entrainoient, comme si les Plaisirs de la Cour de France l'eussent quittée, pour l'accompagner dan son Exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelque Repas; & ceux, qui voulurent le régaler à leur tour, furent enfin obligés de prendre leurs Mesures, & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces Empressemens deviennent fatigans à la longue; mais, comme ces Devoirs semblent indispensables pour un Homme de son Caractere, & que c'étoient les plus honnêtes-Gens de la Cour, qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de

bonne grace: mais, il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses Repas, à la vérité, dépendoit du Jeu: c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine; mais, on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un Valet ou deux, qui s'entendoient en bonne-Chere, qui ne servoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

Le Compagnie n'étoit pas nombreuse, à ces petits Repas; mais, elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire; mais, l'Homme du Monde qui lui convenoit le plus pour ces Occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célebre *St. Evremont*, Historien éxact, mais trop libre, du Traité des Pyrenées: Exilé, comme lui; quoique pour des Raisons fort différentes.

La Fortune, heureusement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre, quelque tems avant le Chevalier *de Grammont*, après avoir eu le tems de se repentir en Hollande de la Beauté de cette fameuse Satyre.

Le Chevalier *de Grammont* étoit dès ce tems-là son Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'Expérience du grand-Monde, & le Commerce des honnêtes-Gens, peuvent ajouter aux Naturels heureux. *St. Evremont*, moins occupé des Entêtemens frivoles, faisoit de tems en tems de petites Leçons au Chevalier *de Grammont*; &, par des Réfléxions sur le Passé, tâchoit à la redresser sur le Présent, ou à l'instruire sur l'Avenir.

„ Vous voilà, lui disoit-il, dans le plus „ agréable Train de vie, qu'un Homme de

„ votre

„ votre Humeur puisse souhaiter. Vous faites „ les Délices d'une Cour toute jeune, toute „ vive, & toute galante. Pas une Partie de „ Plaisir, que le Roi ne vous y mette. Vous „ joüez du Matin jusqu'au Soir; ou, pour „ mieux dire, du Soir au Martin, sans savoir „ ce que c'est que de perdre. Loin de laisser „ ici l'Argent que vous y avez apporté, com- „ me vous avez fait ailleurs, vous l'avez dou- „ blé, triplé, multiplié, presque au delà de „ vos Souhaits, malgré cette Dépense exorbi- „ tante que vous faites impercéptiblement. „ Voilà, sans doute, la plus heureuse Situa- „ tion du monde. Tenez-vous-y, Chevalier, „ & n'allez pas gâter vos Affaires, par le Re- „ nouvellement de vos vieux Péchés. Fuiez „ l'Amour, en cherchant les autres Plaisirs. „ Il ne vous a pas été favorable jusqu'à pré- „ sent. Vous savez ce que la Galanterie vous „ coute. Tout le Monde ici n'en fait pas tant „ que vous. Joüez fort & ferme; & rejouis- „ sez la Cour par votre Agrément. Divertis- „ sez le Roi par votre Esprit, & vos Récits „ singuliers; mais, fuiez des Engagemens ca- „ pables de vous ôter ce Mérite, & de vous „ faire oublier que vous êtes Etranger, & ban- „ ni dans cet heureux Séjour.

„ La Fortune peut se lasser de vous y favo- „ riser. Que fussiez-vous devenu, si votre der- „ niere Disgrace vous eut accueilli dans ces „ Epuisemens d'Argent, où nous vous avons „ vu? Ménagez ce Dieu nécessaire, en renon- „ çant à l'autre. On s'enuiera plutot de ne „ vous plus voir à la Cour de France, que vous

„ ne vous ne lafferez de celle-ci; mais, quoi-
„ qu'il en soit, faites Provision d'Argent.
„ Quand on en a beaucoup, on se console de
„ son Exil. Je vous connois, mon cher Che-
„ valier. S'il vous vient en tête de séduire une
„ Femme, ou de supplanter un Homme, les
„ Gains du Jeu ne suffiront pas pour vos Pré-
„ sens, & pour vos Corruptions. Non, le
„ Jeu, tout favorable qu'il vous puisse être,
„ ne vous sauroit tant faire gagner, que l'A-
„ mour vous fera perdre, si vous y succom-
„ bez.

„ Vous êtes en possession de mille Qualitez
„ brillantes, qui vous distinguent ici: Libéral,
„ officieux, poli, délicat, &, pour l'Agré-
„ ment de l'Esprit, inimitable. Dans un Exa-
„ men rigoureux, peut-être tout cela ne se
„ trouveroit-il pas au pied de la Lettre. Mais,
„ ce sont de beaux Endroits; &, puis que l'on
„ vous les passe, ne vous montrez point ici par
„ d'autres. Car, en Amour, vous n'êtes rien
„ moins que ce que je viens de dire; si tant est
„ qu'on puisse donner le Nom d'Amour à vos
„ Façons-de-faire. „

Mon petit Faquin de Philosophe, dit le Chevalier *de Grammont*, tu fais ici le Caton de Normandie. . . . . „ Est-ce que je mens?
„ poursuivit *St. Evremont*. N'est-il pas vrai,
„ que dès qu'une Femme vous plait, votre pré-
„ mier soin est d'apprendre si elle est aimée
„ d'un autre; & le second, de la faire enra-
„ ger; car, de vous en faire aimer, n'est que
„ le dernier de vos Soins. Vous ne vous met-
„ tez d'ordinaire sur les rangs, que pour trou-

„ bler

„ bler le repos de quelqu'autre. Une Maitres-
„ se, qui n'auroit pas d'Amans, seroit sans
„ Appas pour vous, & sans Prix pour elle, si
„ elle en avoit. Tous les Lieux par où vous
„ avez passé n'en fournissent-ils pas mille Exem-
„ ples? Parlerai-je de votre Coup d'Essai à Tu-
„ rin; du Tour que vous fites à Fontainebleau
„ au Courrier de la Princesse Palatine, que vous
„ volâtes sur le grand Chemin? Et ce bel Ex-
„ ploit n'étoit que pour vous mettre en pos-
„ session de quelques Marques de sa Tendresse
„ pour un autre, & pouvoir lui donner de la
„ Confusion & des Inquiétudes, par des Repro-
„ ches & par des Menaces, que vous n'étiez
„ pas en droit de lui faire.

„ Qui jamais, avant vous, s'étoit avisé de
„ se mettre en Embuscade sur un Dégré, pour
„ troubler un Homme en bonne Fortune; pour
„ le retirer par le pied à moitié monté dans la
„ Chambre de sa Maitresse? Cependant, voilà
„ comme il vous plut d'en user pour votre Ami
„ le Duc *de Bouckingham*, comme il se glissoit
„ la Nuit chez . . . . . .; & cela, sans être
„ seulement son Rival. Que de Grisons en
„ Campagne pour la *d'Olonne!* Que de Strata-
„ gêmes, de Supercheries, & de Persécutions,
„ pour la Comtesse *de Fiesque*, elle, qui peut-
„ être vous eut été fidelle, si vous ne l'aviés
„ forcée vous-même à ne l'être pas. En der-
„ nier lieu, (car, le Détail de vos Iniquitez
„ seroit infini,) permettez-moi de vous de-
„ demander pourquoi vous êtes ici? N'en som-
„ mes-nous pas obligés à ce mauvais Génie,
„ qui vous a témérairement inspiré la Tracas-

„ ferie jusques dans les Amusemens galans de „ votre Maitre ? Soiés donc sage ici sur ce Chapitre. Toutes les Places sont prises auprès „ des Beautez de la Cour ; &, de quelque „ Docilité que soient les Anglois à l'égard de „ leurs Epouses, ils ne sont point Gens à s'accoutumer aux Inconstances d une Maitresse, „ ni à souffrir patiemment les Avantages d'un „ Rival. Laissez-les en Repos, & ne vous „ faites point inutilement haïr.

„ Vous ne réüssirez point auprès de celles „ qui ne sont pas mariées. On veut ici des „ Desseins sérieux, & du Fond de Terre. Vous „ avez aussi peu de l'un que de l'autre. Chaque Païs a ses Manieres. En Hollande, les „ Filles sont de facile Accès & de bonne Composition ; &, dès qu'elles sont mariées, ce „ sont autant de Lucreces. Chez vous, les „ Femmes sont fort coquettes avant le Mariage, & beaucoup plus après : mais, pour ici, „ c'est un Miracle, quand une Fille écoute sur „ un autre ton que celui du Sacrement ; &, „ je ne vous crois pas encore assez abbandonné „ du Seigneur, pour y songer. „

Tels étoient les Sermons de *St. Evremont* ; mais, il avoit beau prêcher. Le Chevalier *de Grammont* ne l'écoutoit que pour le plaisir ; &, quoiqu'il convint des Véritez, il faisoit peu de Cas des Conseils. En effet, se lassant des Faveurs de la Fortune, ce fut justement en ce tems-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'Amour.

La *Midleton* fut la prémiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles Femmes de la Ville ;

peu

peu connuë encore à la Cour; assez coquette, pour ne rebuter personne; assez magnifique, pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus; mais, trop mal avec la Fortune, pour pouvoir en soutenir la Dépense. Tout cela convenoit au Chevalier *de Grammont*. Ainsi, sans s'amuser aux Formalitez, il ne s'addressa qu'à son Portier pour être introduit, & choisit un de ses Amans, pour son Confident.

Cet Amant, qui avoit bien autant d'Esprit qu'un autre, est le Comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier *de Grammont* étoit le dessein de traverser un Rival des plus dangereux, & d'être relaié par un autre d'une Dépense qui commençoit à lui peser. Le Chevalier *de Grammont* pourvut à l'un & l'autre, comme il l'avoit souhaité.

Bientot Grisons furent en Campagne. Lettres & Présens trottérent. On l'écouta tant qu'il voulut; on se laissa lorgner; on répondit même: mais, ce fut tout. Il s'apperçût que la Belle prenoit volontiers; mais, qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit, que sans renoncer à ses Prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des Filles d'Honneur de la Reine, qui s'appelloit *Warmestré*. C'étoit une Beauté toute différente de l'autre. La *Midleton*, bien faite, blonde, & blanche, avoit dans les Manieres & les Discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente Langueur, dont elle se paroit, n'étoit pas du Gout de tout le Monde. On s'endormoit aux Sentimens de

Délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre; & elle ennuioit en voulant briller. A force de ſe tourmenter là-deſſus, elle tourmentoit tous les autres; & l'Ambition de paſſer pour Bel Eſprit ne lui a donné que la Réputation d'Ennuieuſe, qui ſubſiſtoit longtems après ſa Beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de Taille; encore moins d'Air, mais, avec des Couleurs très vives, c'étoient des Yeux pleins de Feu, des Regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La ſuite n'a que trop faire voir qu'elle conſentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraîre.

C'étoit entre ces deux Déïtez que flottoient les Veux du Chevalier *de Grammont*, & ſes Préſens étoient partagés. Les Gans parfumez, les Miroirs de Poche, les Etuis garnis, les Pâtes d'Abricots, les Eſſences, & autres mennës Denrées d'Amour, arrivoient de Paris chaque Semaine, avec quelque nouvel Habit pour lui; mais, à l'égard des Préſens plus ſolides, comme vous diriés Boucles d'Oreilles, Diamans, Brillans, & belles Guinées de Dieu, cela ſe trouvoit en eſpece dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme ſi cela fut venu de plus loin.

La Beauté de Mademoiſelle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comteſſe *de Caſtelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au lieu de s'en allarmer, elle favoriſa tant qu'elle put ce nouveau Goût, ſoit par une Imprudence ordinaire à celles qui ſe croient au

deſſus

deſſus des autres, ſoit qu'elle voulût par cet Amuſement détourner l'Attention du Roi du Commerce qu'elle avoit avec *Germain*. Elle ne ſe contentoit pas de paroitre ſans Inquiétude ſur une Diſtinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire ſa Favorite, la mit de tous les Soupers qu'elle donnoit au Roi; &, dans la Confiance de ſes propres Charmes, pouſſant la Témérité juſqu'au bout, elle la retenoit ſouvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guerres à venir chez la *Caſtelmaine* avant qu'elle ſe levât, ne manquoit gueres auſſi d'y trouver Mademoiſelle *Stwart* au Lit avec elle. Les Objets les plus indifférens ont des Attraits dans un nouvel Entêtement. Cependant, l'imprudente *Caſtelmaine* ne fut point jalouſe que cette Rivale parût auprès d'elle en cet Etat; ſure, quand bon lui ſembleroit, de triompher de tout ce que ces Occaſions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart*: mais, il en alla tout autrement.

Le Chevalier *de Grammont* voioit ce Manege, ſans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il étoit attentif aux Penchans du Roi, il ſe mit à lui faire ſa Cour, en éxagérant le Mérite de cette nouvelle Maitreſſe. C'étoit une Figure de plus d'Eclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit gueres avoir moins d'Eſprit, ni plus de Beauté. Tous ſes Traits étoient beaux & réguliers; mais, ſa Taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menuë, aſſez droite, & plus grande que le commun des Femmes. Elle avoit de la Grace; danſoit bien; parloit François, mieux que ſa Langue Natu-

relle; elle étoit polie, possédoit cet Air de Parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape guéres, à moins que de l'avoir pris en France, dès sa Jeunesse. Tandis que ses Charmes faisoient leur chemin dans le Cœur du Roi, ceux de la *Castelmaine* se donnoient du bon tems au gré de tous ses Caprices.

Madame *Hyde* tenoit un Rang assez considérable parmi les Beautez, qu'une Prévention aveugle avoit coëffées du Mérite de *Germain.* Elle venoit d'épouser un Homme qu'elle avoit aimé. Par ce Mariage, elle étoit Belle-Seür de Madame la Duchesse; brillante par son propre Eclat; pleine d'Agrément & d'Esprit. Cependant, elle crut, que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres Avantages ne seroient rien pour sa Gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'avisa de se jetter à sa tête.

Elle étoit d'une Taille médiocre; elle avoit la Peau d'une Blancheur éblouïssante; les Mains jolies, & le Pied surprenant, en Angleterre même. Une longue Habitude avoit tellement attendri ses Regards, que ses Yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoise; &, quand elle lorgnoit, on eut dit, qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord; mais, ne sachant bientot qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la *Castelmaine.* Le Sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa Gloire, d'avoir enlevé *Germain* à tant de Concurrentes; mais, ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux Danseur de Corde, étoit

en

en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa Disposition & sa Force charmoient en public: on voulut voir ce que c'étoit en particulier; car, on lui trouvoit dans son Habit d'Exercice, toute un autre Conformation, & bien d'autres Jambes, que celles du fortuné *Germain.* Le Voltigeur ne trompa point les Conjectures de la *Castelmaine*, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints Couplets de Chansons, beaucoup plus à l'Honneur du Danseur, que de la Comtesse; mais, elle se mit bien au dessus de tous ces petits Bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la Satire s'éxerçoit à ses Dépens, on se battoit tous les jours pour les Faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'etoit Madame *de Shrewsbury.*

Le Comte *d'Arran*, qui l'avoit servie des prémiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuse pour ses Conquêtes, que pour les Malheurs qu'elle a causez, mettoit son plus grand Mérite à être plus fémillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes Graces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eut point fait d'Avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa Gloire en fut piquée; mais, ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres Amans.

Thomas Howard, Frere du Comte *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'Homme

en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoi que son Air fut froid, & que ses Manieres parussent douces & pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant Tête baissée dans les prémieres Agaceries de l'Invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine: cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une Collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'ôsa plus s'en défendre. Un certain Jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la Scene de cette Fête.

Dès que la Partie fut liée, *Germain* en fut averti sous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes; & un des Soldats de cette Compagnie joüoit assez bien de la Musette. Cette Musette fut de la Fête; & *Germain* se trouva dans le Jardin comme par hazard. Enflé de ses prémieres Prospéritez, il s'étoit mis sur son Air vainqueur, pour achever cette derniere Conquête. Dès qu'il parut dans le Jardin, la *Shrewsbury* parut sur le Balcon.

Je ne sai comme elle trouva son Héros; mais, *Howard* ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au prémier Signe qu'elle lui fit; &, ne se contentant pas de faire le petit Tiran dans une Fête qui n'étoit pas à son Intention, après s'être emparé des Lorgneries de la Belle, il épuisa ses Lieux-Communs & toute sa petite Ironie, à railler le Repas, & à tourner la Musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand Railleur; mais, comme il étoit encore moins endurant, trois

fois

fois le Feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté; mais, trois fois il ſupprima ſon Impétuoſité naturelle, pour faire éclater ailleurs ſon Reſſentiment ſans Obſtacle.

Germain, ſans faire Attention à ſa mauvaiſe Humeur, pourſuivit ſa Pointe, parla toujours à Madame *de Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le Repas.

Il ſe coucha, fier de ce Triomphe, & fut réveillé le lendemain par un Cartel. Il prit pour ſecond *Gilles Rawling*, Homme de bonne Fortune, & Gros Joüeur. *Howard* ſe ſervit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-Homme, & par malheur intime Ami de *Rawling*.

Dans ce Combat, la Fortune ne fut point pour les Favoris de l'Amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide; & *Germain*, percé de trois grands Coups d'Epée, fut porté chez ſon Oncle, avec fort peu de Signes de Vie.

Pendant que le bruit de cet Evénement occupoit la Cour, ſelon les divers Intérêts que l'on y prenoit; le Chevalier *de Grammont* eut avis par *Jones*, ſon Ami, ſon Confident, & ſon Rival, qu'un autre s'empreſſoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour ſa Figure; mais, fort à craindre par ſon Aſſiduité, par l'Adreſſe de ſon Eſprit, & par d'autres Talens, qui ſont comptez pour quelque choſe, quand il eſt permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la Vivacité du Chevalier *de Grammont* ſur la Concurrence. Ses Inquiétudes réveillérent en lui ce que le Deſir

E 7 de

de Vengeance, le Malin Valoir, & l'Expérience, peuvent imaginer d'Expédiens, pour troubler le Repos d'un Rival, & pour desespérer une Maîtresse. Son prémier Mouvement fut de lui renvoier ses Lettres; & de lui redemander son Argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais, rejettant ce Projet, comme indigne de l'Injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la Désolation de la pauvre *Midleton*, lors qu'il vit par hazard Mademoiselle *d'Hamilton*. Dès ce moment, plus de Ressentiment contre la *Midleton*, plus d'Empressemens pour la *Warmestré*; plus d'Inconstance, plus de Veux flottans. Cet Objet les fixa tous; & de ses anciennes Habitudes, il ne lui resta que l'Inquiétude & la Jalousie.

Ses prémiers Soins furent de plaire; mais, il vit bien qu'il falloit, pour réüssir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

La Famille de Mademoiselle *d'Hamilton*, assez nombreuse, occupoit une Maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc *d'Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier *de Grammont* y fut reçu selon son Mérite, & sa Qualité. Il s'étonna d'avoir emploié tant de tems ailleurs; mais, après avoir fait cette Connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle *d'Hamilton* étoit digne de l'Attachement le plus sincere, & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa Naissance; & rien de plus charmant que sa Personne.

CHA-

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. *Diverses Avantures d'un Bal de la Reine. Voiage curieux de son Valet-de-Chambre à Paris.*

LE Chevalier *de Grammont*, peu content de de ses Galanteries, se voiant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux. La *Midleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit Bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, Mademoiselle *d'Hamilton* y étoit aussi. Le Hazard avoit fait, que de toutes les Belles Personnes de la Cour c'étoit celle qu'il avoit le moins vüe, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la prémiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; &, dès ce moment, plus de Ressentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux Age, où les Charmes du beau Sexe commencent à s'épanouïr. Elle avoit la plus belle Taille, la plus belle Gorge, & les plus beaux Bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusques dans le moindre de ses Mouvemens. C'étoit l'Original, que toutes les Femmes copioient pour le Gout des Habits, & l'Air de la Coeffure. Elle avoit le Front ouvert, blanc, & uni; les Cheveux bien plantez, & doci-

dociles pour cet Arrangement naturel, qui coute tant à trouver. Une certaine Fraicheur, que les Couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son Teint. Ses Yeux n'étoient pas grands; mais, ils étoient vifs, & ses Regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa Bouche étoit pleine d'Agrémens, & le Tour de son Visage parfait. Un petit Nés délicat & retroussé n'étoit pas le moindre Ornement d'un Visage tout aimable. Enfin, à son Air, à son Port, à toutes les Graces répandües sur sa Personne entiere le Chevalier *de Grammont* ne douta point qu'il n'y eut de quoi former des Préjugés avantageux sur tout le reste. Son Esprit étoit à-peu-près comme sa Figure. Ce n'étoit point par ces Vivacitez importunes, dont les Saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la Conversation. Elle évitoit encore plus cette Lenteur affectée dans le Discours, dont la Pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le Discernement imaginable, pour le Solide, & le faux Brillant; & sans se parer à tous propos des Lumieres de son Esprit, elle étoit réservée, mais très juste dans ses Décisions. Ses Sentimens étoient pleins de Noblesse; fiers à outrance, quand il en étoit Question. Cependant, elle étoit moins prévenüe sur son Mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite, comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais, loin de le chercher, elle étoit très difficile sur le Mérite de ceux pouvoient y prétendre.

Plus

Plus le Chevalier *de Grammont* étoit persuadé de ces Véritez, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son Esprit amusant, sa Conversation vive, légere, & toute nouvelle, le faisoient écouter; mais, il étoit embarassé de ce que ses Présens, qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne Méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit desormais se servir.

Il avoit un vieux Valet-de-Chambre, nommé *Termes*, hardi Voleur, & Menteur encore plus éfronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les Semaines, pour les Commissions, dont on a parlé; mais, depuis la Disgrace de la *Midleton*, & l'Avanture de la *Warmestré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus emploié que pour les Habits que son Maitre faisoit venir de Paris, & ne s'aquittoit pas toujours fidélement de cette Commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'Esprit, & mettoit tous ses Soins à plaire au Roi, par les Complaisances qui coutoient le moins à sa Tendresse. Elle étoit attentive aux Plaisirs & aux Amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur tout lors qu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une Mascarade galante, où ceux, qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres, & les Brodeurs, ne furent pas sans occupation. Les Beautez, qui devoient en être, n'étoient guerre plus tranquilles;

les; cependant, Mademoiselle *d'Hamilton* eut assez de loisir, pour faire deux ou trois petites Pieces, dans une Conjoncture si favorable pour le Ridicule qu'on pouvoit donner aux Impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par Excellence. L'une étoit Madame *de Monséry*, Femme de son Cousin germain, & l'autre étoit une Fille d'Honneur de la Duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La prémiere, que son Mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux Yeux, étoit faite comme la plupart des riches Héritieres, pour qui l'équitable Nature semble avare de ses Richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la Fortune. Elle avoit la Taille de toutes sans l'être; mais, elle boitoit avec plus de raison. Car, de deux Jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un Visage assortissant mettoit la derniere main au Desagrément de sa Figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre Espece de Ridicule. Sa Taille n'étoit ni bien ni mal. Son Visage étoit de la derniere Fadeur, & son Teint se fouroit partout, avec deux petits Yeux reculez, garnis de Paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ces Attraits, elle se mettoit en embuscade pour surprendre les Cœurs; mais, elle s'y seroit tenüe en vain, sans l'Arrivée du Marquis *de Brisacier*. Le Ciel sembloit les avoir fait l'un pour l'autre Il avoit tout ce qu'il faut dans l'Extérieur, & dans les Manieres, pour éblouïr une Créature de son Caractere. Il parloit éternellement, sans rien dire; & renchérissoit dans ses Habits sur les

Modes

Modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce Fracas s'addressoit à elle; & le Seigneur *Brisacier* crut que ces longues Paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joüe. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient; cependant, ils n'en étoient qu'aux muets Interprêtes, quand Mademoiselle *d'Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs Affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'Ordre, & commença par sa Cousine *de Monséry*, à cause de sa Qualité. Les deux Entêtemens de cette derniere étoient la Danse & la Parure. La Magnificence des Habits n'étoit pas soutenable avec sa Figure; mais, quoique la Danse fut encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un Bal de la Cour, & la Reine avoit assez de Complaisance pour le Public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais, il n'y eut pas moien de la mettre d'une Fête aussi sérieuse & aussi magnifique que cette Mascarade. La *Monséry* séchoit d'Impatience, pour les Ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette Inquiétude, dont Mademoiselle *d'Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le Dessein de se donner une petite Fête, aux Dépens de cette Folle. La Reine envoioit des Billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la maniere dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle *d'Hamilton* fit écrire un Billet tout semblable: *Pour Madame de Monséry, en Babiloniene.*

Elle assembla son Conseil, pour aviser aux moiens de le faire tenir. Ce Conseil étoit composé d'un de ses Freres & d'une Seur, qui se diver-

divertiſſoient volontiers aux Dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir conſulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce Billet en main propre. Mylord *Monſéry* ne faiſoit que de ſortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-Homme, aſſez ſérieux, fort ſévere, & mortel Ennemi du Ridicule. La Laideur de ſa Femme ne lui étoit pas tant à charge, que celui qu'elle ſe donnoit dans toutes les Occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſureté dans celle dont il étoit Queſtion; ne croiant pas que la Reine voulut gâter ſa Maſcarade en la nommant: cependant, comme il connoiſſoit la Fureur dont ſa Femme ſe donnoit en Spectacle par ſa Danſe & par ſa Parure, il venoit de l'exhorter bien ſérieuſement à ſe contenter d'être Spectatrice de cette Fête, quand même la Reine auroit la Cruauté de l'en mettre. Il prit en ſuite la liberté de lui faire voir le peu de Rapport qu'il y avoit entre ſa Figure & celle des Perſonnes auxquelles la Danſe & l'Eclat ſont permis. Son Sermon finit enfin par une Défenſe expreſſe de briguer dans cette Fête une Place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais, loin de prendre cet Avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la Reine de lui faire un Honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment; &, ſitot qu'il fut ſorti, ſon Deſſein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majeſté, pour en demander Juſtice. Ce fut juſtement dans ces Diſpoſitions, qu'elle reçut le Billet. Elle le baiſa trois fois; &, ſans égard aux Défenſes de ſon Mari, elle monta vitement en Caroſſe, pour s'informer

chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de Qualité s'habilloient à Babilone.

Le Panneau, qu'on tendoit à Mademoiselle *Blake*, étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une Confiance sur ses Appas, & d'une Crédulité sur leurs Effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier*, qu'elle en croioit duement atteint, avoit l'Esprit orné de Lieux-Communs & de Chansonnettes. Il chantoit faux avec Méthode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces Talens heureux. Le Duc de *Boukingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les Loüanges qu'il donnoit à sa Voix & à son Esprit.

La *Blake*, qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette Autorité, pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les Paroles qu'il lui chantoit, ne faisoient mention que de Blondes, & que prenant toujours la chose pour elle, ses Paupieres s'en humilioient par Reconnoissance & par Pudeur. Ce fut sur ces Observations, qu'on résolut de mettre en Jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits Projets se formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier *de Grammont*, lui demanda s'il vouloit être de la Mascarade, à la Charge de mener Mademoiselle *d'Hamilton*. Il ne se piquoit pas d'être assez Danseur, pour une Occasion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de refuser cette Proposition. *Sire*, dit-il, *de toutes les Bontez qu'il vous a plu me témoigner, depuis que je suis ici, cette derniere m'est la plus sensi-*

ſenſible; &, pour vous en témoigner ma Reconnoiſſance, je vous promets de vous rendre de bons Offices auprès de la petite Stwart. Il le diſoit, parce qu'on venoit de lui donner un Appartement ſéparé du reſte des Filles de la Reine, & que les Reſpects des Courtiſans commençoient à ſe tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la Plaiſanterie; &, l'aiant remercié d'un Offre ſi néceſſaire, *Monſieur le Chevalier*, lui dit-il, *de quelle maniere vous mettez-vous pour le Bal? Je vous laiſſe le choix des Nations. Si cela eſt*, reprit le Chevalier de Grammont, *je m'habillerai à la Françoiſe, pour me déguiſer; car, l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre Ville de Londres. J'aurois, ſans cela, quelque Envie de me mettre à la Romaine; mais, de peur de me faire des Affaires avec le Prince* Robert, *qui prend ſi chaudement les Intérêts* d'Aléxandre *contre Milord* Janet, *qui ſe déclare pour* Céſar, *je n'ôſe plus m'habiller en Héros. Du reſte, quoi que j'aie la Danſe Cavaliere, avec l'Oreille & de l'Éſprit, j'eſpere me tirer d'affaire: de plus, Mademoiſelle* d'Hamilton *mettra bien ordre, qu'on n'aura pas trop d'Attention pour moi. Quant à mon Habillement, je ferai partir* Termes *demain au Matin; &, ſi je ne vous fais voir à ſon retour l'Habit le plus galant que vous aiés encore vu, tenez moi pour la Nation la plus deshonnorée de vôtre Maſcarade.*

Termes partit avec des Inſtructions réïtérées ſur le ſujet de ſon Voiage, & ſon Maître redoublant d'Impatience dans une Conjoncture comme celle-là, le Courrier ne pouvoit pas

encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens, dans l'Attente de son Retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du Bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiselle *d'Hamilton*, & sa petite Société prirent pour l'Exécution de leur Dessein.

Les Gans de Martial étoient fort à la Mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques Paires, par hazard. Elle en envoia une à Mademoiselle *Blake*, accompagnée de quatre Aunes de Ruban du Jaune le plus pâle qui se put trouver. Elle y joignit ce Billet.

Vous étiés l'autre jour plus charmante que toutes les Blondes de l'Univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiés ce jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon Cœur? Mais, il y a long-tems qu'il est la proie de vos Yeux marcassins. Serez-vous demain de la Mascarade? Mais, peut-il y avoir des Charmes dans une Fête où vous ne seriés pas? N'importe; je vous reconnoitrai dans quelque Déguisement que vous soiés. Mais, je serai mieux éclairci de mon sort par le Présent que je vous envoie. Vous porterez des Nœuds de ce Ruban à vos Cheveux, & ces Gans baiseront les plus belles Mains du Monde.

Ce Billet, avec le Présent, furent rendües à la *Blake*, avec le même succès qu'on avoit fait tenir celui de Babiloniene à Madame *de Monséry*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiselle *d'Hamilton*, quand cette même *Monséry* lui vint rendre Visite. Elle paroissoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand sa Cousine la pria de passer dans son Cabinet. Dès qu'elles y furent, *Je vous deman-*

de le Sécret, dit la Monséry, *pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les Hommes sont faits? Ne vous y fiez pas trop, ma chere Cousine. Mylord* Monséry, *qui, devant notre Mariage, auroit passé les jours & les nuits à me voir danser, s'avise à présent de me le défendre, & dit que cela ne me convient pas. Ce n'est pas tout: il m'en a si souvent rebattu les Oreilles, au sujet de la Mascarade, que je suis obligé de lui cacher l'Honneur que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je suis étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit me mener. Mais, si vous saviés la peine qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de quoi se mettre en Babiloniene, vous auriés pitié de ce que j'ai souffert depuis le tems qu'on m'a nommée; outre que ce qu'il m'en coute passe toute Imagination.*

Ce fut en cet Endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle *d'Hamilton* l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un Eclat immodéré. La *Monséry* lui en sut bon-Gré, ne doutant point que ce ne fut de la Bizarrerie de son Epoux. Mademoiselle *d'Hamilton* lui dit que tous les Maris étoient à-peu-près de même; qu'il ne falloit pas s'embarasser de leur Fantaisies; qu'elle ne savoit pas qui devoit la mener dans la Mascarade; mais, que puis qu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fut pas encore déclaré, à moins qu'il n'eut aussi quelque Epouse Fantasque, qui lui eut interdit la Danse.

Cette

Cette Converſation finie, la *Monſéry* ſortit avec Empreſſement, pour tâcher de ſavoir quelques Nouvelles de ſon Danſeur. Ceux, qui trempoient dans le Complot, rioient à gorge déploiée de la Viſite avec Mademoiſelle *d'Hamilton*, quand Milord *Monſéry* leut en fit une à ſon Tour; &, tirant Mademoiſelle *d'Hamilton* à l'écart, *Ne ſauriés-vous point*, dit-il, *s'il y a quelque Bal dans la Ville demain? Non*, dit-elle. *Pourquoi? Parce*, dit-il, *que je viens d'apprendre que ma Femme fait de grands Préparatifs d'Habits. Je ſai bien qu'elle n'eſt pas de la Maſcarade; j'y ai mis bon Ordre: mais, comme elle a le Diable au Corps pour la Danſe; je meurs de peur qu'elle ne ſe donne quelque nouveau Ridicule, malgré toutes mes Précautions. Encore ſi c'étoit parmi la Bourgeoiſie, dans quelque Lieu retiré, je n'en ſerois pas en peine.*

On le raſſura le mieux qu'on put; &, l'aiant congédié, ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant, Mademoiſelle *d'Hamilton* ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lors qu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle *Price*, Fille d'Honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette Fille & la *Blake* ſe harpilloient au ſujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette derniere. La Haine ſubſiſtoit encore entre ces deux Divinitez.

Quoi que les Filles d'Honneur ne fuſſent point nommées pour la Maſcarade, elles y devoient aſſiſter; &, par conſéquent, ne rien négliger pour y briller. Mademoiſelle *d'Hamilton*

milton avoit encore une Paire de Gans pareille à celle qu'elle avoit envoiée à la *Blake*; elle en fit présent à sa Rivale, avec quelques Nœuds du même Ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille Remercimens, & lui promit de s'en faire honneur au Bal. *Vous me ferez Plaisir*, dit-elle; *mais, si vous dites qu'une Bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste*, lui dit-elle, *n'allez pas ôter le Marquis* de Brisacier *à cette pauvre* Blake, *comme vous avez fait* Dongan. *Je sai bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'Esprit; vous parlez François; &, pour peu qu'il vous eut entretenue, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre.* Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle *Price* étoit ridicule, & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du Bal venu, la Cour plus brillante que jamais, étala toute sa Magnificence dans cette Mascarade. Ceux, qui la devoient composer, étoient assemblez, à la réserve du Chevalier *de Grammont*. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette Occasion; lui, dont l'Empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles: mais, on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en Habit de Ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la Conjoncture, & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau Point, la Perruque la plus vaste, & la mieux poudrée qu'on put voir. Son Habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la Fête.

Le

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord, Chevalier *de Grammont*, lui dit-il, Termes *n'est donc point arrivé. Pardonnez moi, Sire*, dit-il, *Dieu merci. Comment! Dieu merci*; dit le Roi. *Lui seroit-il arrivé quelque chose par les Chemins? Sire*, dit le Chevalier *de Grammont*, *voici l'Histoire de mon Habit*, & *de Mr.* Termes, *mon Courrier.* A ces mots, le Bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisant un Cercle autour du Chevalier *de Grammont*, il poursuivit ainsi son Récit.

„ Il y a deux jours que ce Coquin devroit „ être ici, suivant mes Ordres, & ses Sermens. „ On peut juger de mon Impatience tout au„ jourd'hui, voiant qu'il n'arrivoit pas. En„ fin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'u„ ne heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tê„ te jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la Ceintu„ re, fait enfin comme un Excommunié. *Eh* „ *bien? Monsieur le Faquin*, lui dis-je, *voilà* „ *de vos Façons de faire; vous vous faites atten*„ *dre jusqu'à l'Extrémité: encore est-ce un Mira*„ *cle que vous soiés arrivé. Ouï, mor....*, „ dit-il, *c'est un Miracle: Vous êtes toujours à* „ *gronder. Je vous ai fait faire le plus bel Ha*„ *bit du monde, que Monsieur le Duc* de Guise „ *lui-même a pris la peine de commander. Don*„ *ne le donc; Bourreau*, lui dis-je. *Monsieur*, „ dit-il, *si je n'ai mis douze Brodeurs après, qui* „ *n'ont fait que travailler jour & nuit, tenez*„ *moi pour un Infâme. Je ne les ai pas quitté* „ *d'un moment. Et où est-il*, dis-je, *Traitre*, „ *qui ne fais que raisonner, dans le tems que je* „ *devrois être habillé? Je l'avois*, dit-il, *empa*-

„ *queté, ſerré, ploié, que toute la Pluie du monde n'en eut point approché. Me voilà*, pourſuivit-il, *à courrir jour & nuit, connoiſſant votre Impatience, & qu'il ne faut pas lanterner avec vous. . . . . . Mais, où eſt-il*, m'écriai-je, *cet Habit, ſi bien empaqueté? Péri, Monſieur*, me dit-il, en joignant les mains. *Comment péri!* lui dis-je, en ſurſaut. *Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je de plus? Quoi! le Paquébot a fait Naufrage?* lui dis-je. *Oh! vraiement, c'eſt bien pis, comme vous allez voir*, me répondit-il. *J'étois à une demi-lieue de Calais hier au matin, & je voulus prendre le long de la Mer, pour faire plus de diligence; ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'eſt rien tel que le grand Chemin: car, je donnai tout au travers d'un Sable mouvant, où j'enfonçai juſques au Menton. Un Sable mouvant, auprès de Calais!* lui dis-je. *Oui, Monſieur*, me dit-il, *& ſi bien Sable mouvant, que je me donne au Diable, ſi on me voioit autre choſe que le haut de la Tête, quand on m'en a tiré Pour mon Cheval, il a fallu plus de quinze Hommes, pour l'en ſortir; mais, pour mon Porte-Manteau, où malheureuſement j'avois mis votre Habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il ſoit pour le moins une Lieue ſous Terre.*

„ Voilà, Sire, pourſuivit le Chevalier *de Grammont*, l'Avanture & le Récit que m'en a fait cet honnête Homme. Je l'aurois infailliblement tué, ſi je n'avois eu peur de faire attendre Mademoiſelle *d'Hamilton*, & ſi je n'avois été preſſé de vous donner avis

„ du

„ du Sable mouvant, afin que vos Courriers „ prennent soin de l'éviter. „

Le Roi se tenoit les Côtez de rire, quand le Chevalier *de Grammont* reprenant la Parole, *A propos, Sire*, dit-il, *j'oubliois de vous dire, que pour augmenter ma mauvaise Humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortois de ma Chaise, par un Diable de Phantôme en Masque, qui me vouloit à toute force persuader que la Reine m'avoit ordonné de danser avec elle; &, comme je m'en suis défendu le moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoier prendre incessamment. Ainsi Votre Majesté ne feroit point mal de donner ses Ordres pour cela; car, elle s'est mise en Embuscade dans un Carosse, pour saisir tous les Passans à la Porte de Wit-hall. Au reste, je vous puis dire que c'est un chose à voir que son Habillement. Il faut qu'elle ait plus de soixante Aunes de Gaze & de Toille d'Argent autour d'elle; sans compter une espece de Piramide sur la Tête, garnie de cent mille Brimborions.*

Ce-dernier Récit étonna toute l'Assemblée, à la réserve de ceux qui avoient part à l'Avanture. La Reine assura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le Bal étoit présent: & le Roi, après quelques momens de Réfléxion, *Je parie*, dit-il, *que c'est la Duchesse* de Newcastel. *Et moi*, dit Milord *Monséry*, s'approchant de Mademoiselle *d'Hamilton*, *je parie que c'est une autre Folle; car, je me trompe fort si ce n'est ma Femme.*

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fit venir. Milord *Monséry*

 s'offrit

s'offrit à cette Commiſſion, par le Preſſentiment qu'on vient de dire; & ne fit pas mal. Mademoiſelle *d'Hamilton* ne fut pas fachée que ce fut lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa Conjecture. La Plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babilone eut paru dans ſes Atours.

Le Bal ne fut pas trop bien éxécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les Danſes ſérieuſes. Cependant, il y avoit d'auſſi bons Danſeurs, & d'auſſi belles Danſeuſes, dans cette Aſſemblée, qu'il y en eut au Monde; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les Danſes Françoiſes, pour ſe mettre aux Contre-Danſes. Quand ceux qui étoient de la Maſcarade en eurent danſé quelques-unes; le Roi trouva bon de mettre en jour les Troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les Filles de la Reine, & celles de la Ducheſſe, furent menées par ceux qui étoient de la Maſcarade.

Ce fut alors, qu'on eut le tems de prêter quelque Attention à la *Blake*, & l'on trouva que le Billet, qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon Effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un Coin. Ses Cheveux blonds étoient farcis de ce Ruban Couleur de Citron, qu'elle y avoit mis par Complaiſance: &, pour éclaircir *Briſacier* de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes Mains victorieuſes, garniers des Gans dont il étoit queſtion. Mais, ſi l'on fut ſurpris d'une Coëffure, qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement

ment surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le Présent de *Brisacier*. La Surprise se changea bientot en Jalousie; car, sa Rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de Conversation, sur ce qu'on lui avoit insinué la veille: & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner Tête baissée dans ces prémieres Agaceries, sans faire la moindre Attention à la blonde *Blake*, ni aux Signes qu'elle se tuoit de faire, pour l'instruire de son heureuse Destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte; &, par conséquent, ne dansoit point. Le Duc *de Boukingham*, qui mettoit le Marquis *de Brisacier* sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nimphe. *Brisacier* s'en défendit, sur le Mépris qu'il avoit pour les Contre-Danses. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on méprisoit; &, voiant qu'il s'étoit remis en Conversation avec sa mortelle Ennemie, se mit à danser, sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoi que son Indignation & sa Jalousie fussent assez marquées, pour en divertir la cour, il n'y eut que Mademoiselle *d'Hamilton*, & ses Complices, qui en eussent le Plaisir entier. Leur Satisfaction fut complette; car, bientot arriva Milord *Monséry*, encore tout interdit de la Vision dont le Chevalier *de Grammont* avoit fait le Portait. Il apprit à Mademoiselle *d'Hamilton* que c'étoit la *Monséry* en propre Personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une Sentinelle à la Por-

te de sa Chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces Incidens frivoles : peut-être aura-t-il raison ; passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier *de Grammont* dans la nouvelle Tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans Rivaux ; mais, ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans Inquiétudes. Il connoissoit leur Esprit & celui de Mademoiselle *d'Hamilton.*

De ses Amans, le plus considérable & le moins déclaré étoit Monsieur le Duc *d'York*; mais, il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ses Manieres, pour douter de son Gout pour elle. Il ne jugea pas à-propos de déclarer des Sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle *d'Hamilton* d'aprendre ; mais, il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande Assiduité. Comme la Chasse étoit son Plaisir favori, cet Exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais, la Présence de Mademoiselle *d'Hamilton* le réveilloit, quand elle se trouvoit chez la Reine, ou chez la Duchesse. C'étoit là, que n'ôsant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la Tête. Il lui contoit des Merveilles de la Prudence des Renards, de la Proüesse des Chevaux ; lui faisoit un Détail de Bras cassez, de Jambes démises, d'Epaules disloquées, & d'autres Avantures curieuses & divertissantes ; après quoi ses Yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le Sommeil interrompit leur Conversation : car, ces tendres Truchemens

mens ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur Lorgnerie.

La Duchesse ne fut point allarmée d'une Passion, que sa Rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, & dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le Respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du Gout & de l'Estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux *Roussels*, Oncle, & Neveu, étoient deux autres Rivaux du Chevalier *de Grammont*. L'Oncle avoit bien soixante Ans. Son Courage & sa Fidélité l'avoient distingué dans les Guerres Civiles. Sa passion & ses Desseins pour Mademoiselle *d'Hamilton* parurent à la fois; mais, sa Magnificence ne parut qu'à demi dans les Galanteries que la Tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quité le Ridicule des Chapeaux pointus, pour tomber dans l'autre Extrémité. Le vieux *Roussel*, effraié d'une Chute si terrible, voulut prendre un milieu, qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par sa Constance envers les Pourpoints tailladez, qu'il a soutenus long-tems après leur Suppression universelle; mais, ce qui suprenoit le plus étoit un certain Mélange d'Avarice & de Libéralité, sans cesse en Guerre l'une avec l'autre, dépuis qu'il y étoit avec l'Amour.

Son Neveu n'étoit alors que Cadet de la Famille; mais, la Succession de son Oncle le regardoit; &, quoiqu'il en eut le soin pour son Etablissement, & qu'il eut encore plus le soin de ménager l'Esprit de cet Oncle, pour s'en

assurer, il ne put éviter sa Destinée. La *Midleton* le traitoit avec assez de Préférence; mais, ses Faveurs ne purent le garentir des Charmes de Mademoiselle *d'Hamilton.* Sa Figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eut laissée dans son Naturel; mais, il étoit guindé dans toutes ses Allures; taciturne à donner Vapeurs; cependant, un peu plus ennuiant, quand il parloit.

Le Chevalier *de Grammont* en plein repos sur toutes ces Concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres Projets, ni concevoir d'autres Espérances, que celle de se rendre agréable. Quoique sa Passion fut hautement déclarée, personne à la Cour ne la regardoit que comme ces Habitudes de Galanterie, qui ne vont qu'à rendre Justice au Mérite.

Son Philosophe * en jugea tout autrement; &, voiant que sans compter un Redoublement infini de Magnificence & de Soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au Jeu; qu'il ne cherchoit plus ses longues & agréables Conversations, qu'ils avoient d'ordinaire ensemble; & que ce nouvel Empressement l'enlevoit partout à lui-même.

„ Monsieur le Chevalier, lui dit-il, il me
„ semble que vous laissez depuis quelque tems
„ les Beautez de la Ville & leurs Amans bien
„ en reqos? La *Midleton* fait impunément de
„ nouvelles Conquêtes, & de vos Présens vous
„ souffrez qu'elle vous creve les yeux sans la
„ moindre Avanie. Le pauvre *Warmestré* vient
„ d'accoucher tranquillement au milieu de la
„ Cour,

* *St. Evremont.*

„ Cour, ſans que vous en aiés ſoufflé. Je l'a-
„ vois bien prévu, Monſieur le Chevalier,
„ vous avez fait Connoiſſance avec Mademoi-
„ ſelle *d'Hamilton*; &, choſe qui ne vous étoit
„ jamais arrivée, vous voilà véritablement
„ amoureux: mais, voions un peu ce qui
„ vous en peut arriver. Je ne penſe pas, en
„ prémier lieu, que vous eſpériés de la mettre
„ à mal. Elle eſt telle, & par ſa Naiſſance,
„ & par ſon Mérite, que ſi vous étiés en poſ-
„ ſeſion des Titres & des Biens de votre Mai-
„ ſon, vous ſériés excuſable de vous préſenter
„ ſur un pied ſérieux, quelque Ridicule qu'il
„ y ait dans le Mariage en général. Car, ſi
„ vous ne voulez que de l'Eſprit, de la Sageſ-
„ ſe, & les Tréſors de la beauté, vous ne ſau-
„ riés mieux vous adreſſer; mais, pour vous,
„ qui n'avez que médiciocrement de ceux de
„ la Fortune, vous ne ſauriés vous adreſſer
„ plus mal.

„ Car, votre Frere *de Toulongeon*, de l'Hu-
„ meux dont je le connois, n'aura pas la Com-
„ plaiſance de ſe laiſſer mourir, pour favoriſer
„ vos Prétentions. Mais, poſons le Cas que
„ vous aiés tout le Bien qu'il faudroit, pour
„ l'une & pour l'autre, & c'eſt beaucoup dire,
„ connoiſſez-vous la Délicateſſe, pour ne pas
„ dire la Bizarrerie de cette Princeſſe ſur un pa-
„ reil Engagement? Sçavez-vous qu'il n'a tenu
„ qu'à elle d'avoir les meilleurs Partis d'Angle-
„ terre? Le Duc *de Richemont* l'a recherchée
„ des prémiers; mais, quoiqu'il fut amoureux,
„ il étoit intéreſſé. Cependant, le Roi, voiant
„ qu'il ne tenoit qu'au Bien, prit ſur lui cet

„ Article, en confidératiou du Duc *d'Ormond*, „ du Mérite & de la Naiſſance de Mademoi-„ ſelle *d'Hamilton*, & des Services de Monſieur „ ſon Pere ; mais, choquée qu'un Homme, „ qui faiſoit l'Amoureux, eut marchandé ; fai-„ ſant d'ailleurs Réfléxion ſur ſon Caractere dans „ le monde, elle n'a pas jugée qu'il fut aſſez im-„ portant d'être Ducheſſe *de Richemont*, au ha-„ zard de ce qu'il y auroit à craindre d'un Hom-„ me brutal & débauché.

„ Votre petit Germain, malgré tout le Bien „ de ſon Oncle, & l'Eclat de ſa propre Répu-„ tation, n'y a-t-il pas échoüé ? A-t-elle ja-„ mais voulu ſeulement regarder *Henry Howard*, „ qui eſt à la veille d'être le Prémier Duc d'An-„ gleterre, & qui poſſede actuellement tout le „ Bien de la Maiſon de *Norfolk* ? Je tombe „ d'accord que c'eſt un Bœuf ; mais, quelle „ autre dans toute l'Angleterre ne paſſeroit pas „ par deſſus la Peſanteur de ſon Eſprit, & le „ peu d'Agrément de ſa Figure, pour être, „ avec trois cents mille Livres de Rente, la „ prémiere Ducheſſe du Roiaume ?

„ Pour achever en peu de mots, Milord „ *Falmoth* m'a dit lui-même, qu'il l'avoit tou-„ jours regatdée comme la ſeule choſe qui „ manquoit à ſon Bonheur ; mais, qu'au mi-„ lieu de tout l'Eclat de ſa Fortune, il n'avoit „ ôſé lui déclarer ſes Sentimens ; qu'il ſe ſen-„ toit aſſez de Foibleſſe, ou trop de Fierté, „ pour ſe contenter de l'obtenir du ſeul Con-„ ſentement de ſes Parens ; &, quoique les „ prémiers Refus des Belle ne fuſſent comtes „ pour rien, il ſavoit de quel Air elle recevoit

„ ceux dont la Perſonne ne lui étoit point agré-
„ able. Après cela, Monſiéur le Chevalier,
„ voiez de quelle maniere vous prétendez vous
„ y prendre; car, vous êtes amoureux; vous
„ l'allez être de plus en plus; & plus vous le
„ ſerez, moins ſerez-vous capable des Réfléxions
„ que vous pourriés faire à préſent. „

Mon pauvre Philoſophe, répondit le Chevalier *de Grammont, tu ſais bien le Latin; tu fais des Vers; tu ſais la Marche, & tu connois la Nature des Etoiles du Ciel: mais, pour les Aſtres de la Terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'a rien appris de Mademoiſelle* d'Hamilton, *que le Roi ne m'ait dit, il n'y a pas trois jours. Tant mieux, qu'elle ait refuſée les Oſtrogots dont tu viens de parler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoique je l'aime à la Folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je me ſuis mis dans la tête de l'épouſer; & je veux que mon Pédagogue* St. Evremont *lui même ſoit le prémier à m'en ſavoir gré. Quant à l'Etabliſſement, je ferai ma paix avec le Roi; je lui demanderai qu'elle ſoit Dame du Palais. Il me l'accordera.* Toulongeon *crévera, ſans que je l'aide, ou que je l'en empêche; & Mademoiſelle* d'Hamilton *aura Séméat avec le Chevalier* de Grammont, *pour la dédommager des* Norfolks *& des* Richemonts. *Eh bien, as-tu quelque choſe à dire contre ce Projet? car, je parie cent Louïs qu'il en ira comme je dis.*

C'étoit dans ce tems-là que la Faveur de Mademoiſelle *Stwart* étoit ſi déclarée, qu'on voioit bien qu'il ne lui manquoit que de l'Art dans ſa Conduite, pour être auſſi Maitreſſe de l'Eſprit du Roi, qu'elle l'étoit de ſon Cœur.

L'Occasion étoit belle, pour ceux qui avoient de l'Expérience & de l'Ambition. Le Duc *de Boukingham* se mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'Esprit du Roi. Dieu sait quel Gouverneur & quelle Tête, pour en conduire une autre! Cependant, c'étoit l'Homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un Esprit comme celui de Mademoiselle *Stwart*: elle avoit un Caractere d'Enfance dans l'Humeur, qui la faisoit rire de tout; & son Gout pour les Amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'Age de douze ou treize Ans. Tout en étoit, hors les Poupées. Le Colin-Maillard étoit de ses Passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des Chateaux de Cartes, quand on jouoit le plus gros Jeu chez elle; & l'on n'y voioit que des Courtisans empressez autour d'elle, qui en fournissoient les Matériaux; ou de nouveaux Architectes, qui tachoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la Musique, & d'avoir quelque Gout pour le Chant. Le Duc *de Boukingham*, qui faisoit les plus beaux Batimens de Cartes qu'on put voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la Médisance; il en étoit le Pere & la Mere: il faisoit des Vaudevilles; inventoit des Contes de Vieilles, dont elle étoit folle; mais, son Talent particulier étoit d'attraper le Ridicule, & les Discours des Gens, & de les contrefaire en leur Présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il savoit faire toutes sortes de Personnages, avec tant de Grace & d'Agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vou-

loit

loit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux Amusemens de la *Stwart*, qu'elle le faisoit chercher partout, lors qu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croioit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eut beaucoup d'Esprit, sa Vanité lui fit prendre sur son Compte des Gracieusetez, qui n'étoient que pour ses Bouffonneries & son Badinage. Séduit enfin par la bonne Opinion de son Mérite, il oublia son prémier Projet, & sa Maitresse Portugaise, pour se prévaloir d'un Gout auquel il s'étoit mépris; mais, dès qu'il voulut prendre un Personnage sérieux auprès de Mademoiselle *Stwart*, il fut renvoié si loin, qu'il abbandonna tout à coup l'un & l'autre de ses Desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la Familliarité, qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette Faveur où il s'étoit élevé dans la suite.

Milord *Arlington* entreprit le Projet que le Duc *de Boukingham* venoit d'abbandonner; & voulut s'emparer de l'Esprit de la Maitresse, pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant dequoi contenter un Homme de plus de Mérite & de plus de Naïssance que lui, dans la Fortune qu'il avoit déjà faite. Ses prémieres Négotiations avoient été pendant le Traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eut pas réüssi pour les Intérêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems; car, il avoit parfaitement attrapé par son Extérieur le Sérieux & la Gravité des Espagnols: &, dans les Affaires, il imitoit assez bien leur Lenteur. Il

avoit

avoit une Cicatrice au travers du Nez, que couvroit une longue Mouche, ou, pour mieux dire, une petite Emplâtre en Lozange.

Les Blessures du Visage y donnent d'ordinaire certain Air violent & guerrier, qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard; & cette Emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'Air mistérieux du sien, qu'elle sembloit y ajouter quelque chose d'important, & de capable.

Arlington, à l'arbri de cette Contenance composée d'une grande Avidité pour le Travail, & d'une impénétrable Stupidité pour le Sécret, s'étoit donné pour grand Politique; &, n'aiant pas le Loisir de l'examiner, on l'avoit cru sur sa Parole, & on l'avoit fait Sécretaire & Ministre d'Etat sur sa Mine.

Son Ambition ne pouvant se borner à ces Etablissemens, après s'être pourvu de plusieurs belles Maximes, & de quelques Exemples Historiques, il avoit obtenu de Mademoiselle *Stwart* une Audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très humbles Services & de ses Avis les mieux raisonnez, pour se conduire dans le Poste où il avoit plu au Ciel & à sa Vertu de l'élever. Mais, il n'en étoit qu'à l'Exorde de son Discours, quand elle se souvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Bouckingham* avoit coutume de contrefaire; &, comme sa Présence & ses Discours renouvelloient exactement le Ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un Eclat de rire au Nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combatu pour l'étouffer.

Le

Le Miniſtre en fut indigné: ſon Orgueil étoit digne du Poſte qu'il occupoit, & ſa Délicateſſe ſur la Gloire méritoit tous les Ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement, avec tous les beaux Conſeils, qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la *Caſtelmaine*, & de s'unir à ſes Intérêts, ou bien de quitter le Parti de la Cour, pour déclamer en plein Parlement contre les Griefs de l'Etat, & faire paſſer un Acte pour la Suppreſſion des Maitreſſes; mais, ſa Prudence l'emporta ſur ſes Reſſentimens; &, ne ſongeant plus qu'à jouïr délicieuſement des Biens de la Fortune, il envoia chercher une Femme en Hollande, pour mettre le comble à ſa Félicité.

Hamilton étoit l'Homme de la Cour le plus capable de réüſſir dans le Deſſein où le Duc *de Boukingham*, & Milord *Arlington*, venoient d'échoüer. Il ſe l'étoit mis en tête; mais, ſa Coqueterie naturelle vint à la traverſe, & lui fit négliger le Projet du monde le plus utile, pour courrir inutilement après les Avances & les Agaceries que la Comteſſe *de Cheſterfield* s'aviſa de lui faire. C'étoit une des plus agréables Femmes qu'on put voir. Elle avoit la plus jolie Taille du monde, quoiqu'elle ne fut pas fort grande. Elle étoit blonde; &, elle en avoit l'Eclat & la Blancheur, avec tout ce que les Brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands Yeux bleus, & des Regards extrémement ſéduiſans. Ses Manieres étoient engageantes, ſon Eſprit amuſant & vif; mais, ſon Cœur toujours ouvert aux tendres Engagemens, n'étoit point ſcrupuleux ſur la Conſtance, ni délicat

délicat sur la Sincérité. Elle étoit Fille du Duc *d'Ormond*. *Hamilton* étoit son Cousin germain. Ils se voioient tant qu'ils vouloient, sans conséquence; mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses Yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa Légéreté, ni des Obstacles qui s'opposoient à ses Desseins. Celui de s'établir dans la Confiance de Mademoiselle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais, elle se trouva bientot en état de se passer des Instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa Conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la Passion du Roi, sans intéresser sa Vertu par les dernieres Complaisances: mais, les Empressemens d'un Amant passionné, qui trouve toutes les Occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; & la Sagesse de Mademoiselle *Stwart* n'en pouvoit plus, lors que la Reine fut attaquée d'une Fievre violente, qui la mit bientot à l'Extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une Résistance, qui ne lui avoit pas peu couté. Mille Espérances de Grandeur & de Gloire s'emparérent de son Esprit, & les nouveaux Respects, qu'on lui rendit partout, contribuérent à les augmenter. La Reine fut abbandonnée des Médecins. Le petit Nombre de Portugaises, qu'on n'avoit point renvoiées, remplissoit la Cour de Cris lugubres: & le bon Naturel du Roi s'attendrit par l'Etat où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas, à la vérité; mais, qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement,

&

& croïant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, *que la Sensibilité, qu'il témoignoit pour sa Mort, auroit dequoi lui faire regretter la Vie; mais, qui n'aïant pas assez de Charmes pour mériter sa Tendresse, elle avoit du moins la Consolation en mourant de faire place à quelque Epouse, qui en fut plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une Bénédiction, qu'il lui avoit refusée.* A ces mots, elle lui arrosa la Main de quelques Larmes, qu'il crut les dernieres. Il y joignit les siennes; &, sans s'imaginer qu'elle dut le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'Amour de lui. Jamais elle ne lui avoit desobéï; &, quelques dangereux que soient les Mouvemens soudains, quand on est entre la Mort & la Vie, ce Transport de Joie, qui lui devoit être fatal, la sauva, & cet Attendrissement merveilleux du Roi fit un Effet, dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que *Germain* étoit remis de ses Blessures; cependant, la *Castelmaine* trouvant sa Santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le Cœur du Roi; car, malgré la Tendresse de ses Pleurs & la Violence de ses Emportemens, Mademoiselle *Stwart* le retint pour elle. Tantot c'étoient des Promenades, où les Beautez de la Cour à Cheval faisoient Assaut de Graces & d'Attraits: quelquefois bien, quelquefois mal; mais, toujours de leur mieux. D'autres fois, on voioit sur la Riviere un Spectacle que la seule Ville de Londres peut offrir.

La

La Tamise lave les Bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande Bretagne. C'étoit des Dégrés de ce Palais que la Cour descendoit pour s'embarquer sur le Fleuve, à la fin de ces jours d'Eté, dont la Chaleur & la Poussiere ne permettent pas la Promenade du Parc. Un Nombre infini de Batteaux découverts, qui portoient tous les Charmes de la Cour & de la Ville, faisoient Cortege aux Berges, où étoit la Famille Roiale. Les Collations, la Musique, & les Feux d'Artifice, en étoient. Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours aussi; & c'étoit un grand hazard, quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agreablement par quelque Trait de Magnificence & de Galanterie. Tantot, c'étoient des Concerts entiers de Voix & d'Instrumens, qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, & qui se déclaroient inopinément au milieu des ces Navigations. Souvent, c'étoient des Ambigus, qui partoient aussi de France, pour renchérir au milieu de Londres sur les Collations du Roi. La chose étoit quelquefois au delà de ses Espérances: quelquefois elle y répondoit moins; mais, il est constant qu'elle lui coutoit toujours infiniment.

Milord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'Estime & de Considération pour lui. Cette Profusion le mit en peine; &, comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva *St. Evremont* seul, & un Repas pour six Personnes, qu'on auroit priées dans les Formes, *Il ne faut point,*

dit-

dit-il, s'adressant au *Chevalier* de Grammont, *me savoir gré de cette Visite. Je viens du Coucher, où le Discours n'a roulé que sur vous, & je vous assure que la maniere, dont le Roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde, ne vous auroit pas fait le Plaisir que j'en ai ressenti. Vous sçavez bien qu'il y a long-tems qu'il vous offre ses bons Offices auprès du Roi de France; &, pour moi, poursuivit-il, en riant, vous savez bien que je l'en solliciterois, si je ne craignois de vous perdre, dès que votre Paix seroit faite: mais, grace à Mademoiselle* d'Hamilton, *vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant, j'ai ordre du Roi mon Maître, de vous dire, qu'en attendant que le votre vous rende ses bonnes Graces, il vous donne une Pension de quinze cens Jacobus. C'est peu, pour la Figure que fait le Chevalier* de Grammont *parmi nous; mais, ce sera*, dit-il, *en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper.*

Le Chevalier *de Grammont* reçut comme il devoit l'Offre d'une Grace, qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. *Je reconnois*, dit-il, *les Bontez du Roi dans cette Proposition; mais, j'y reconnois encore mieux le Caractere de Milord* Falmouth, *& je le supplie d'assurer Sa Majesté que j'en ai toute la Reconnoissance du monde. Le Roi mon Maître ne me laissera pas manquer, lors qu'il voudra bien me rappeller. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelque Soupers à Messieurs les Anglois.*

Il fit apporter, en disant cela, son Coffre fort, & lui montra sept à huit mille Guinées, du plus bel Or du monde. Milord *Falmouth*, vou-

voulant mettre au profit du Chevalier *de Grammont* le Refus d'une Offre si avantageuse, en fit le Récit à Monsieur *de Comminge*, alors Ambassadeur en Angleterre; & Monsieur *de Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le Mérite de ce Refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la Mode dans la belle Saison, que cette Promenade. C'étoit le Rendez-vous de la Magnificence & des Appas. Tout ce qui avoit beaux Yeux, ou de beaux Equipages, s'empressoit à ce Rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tèms que les Carrosses à Glaces étoient en usage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le Plaisir d'être vües presque toutes entiéres, aux Commoditez des Carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon Air. Le Chevalier *de Grammont* s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tint de l'Ancienne Mode, & qui renchérit sur la Nouvelle, fit sécretement partir *Termes*, avec toutes les Instructions nécessaires. Le Duc *de Guise* fut encore chargé de cette Commission; & le Courrier, au bout d'un Mois, s'étant par la Grace de Dieu sauvé cette fois des Sables mouvans, fit passer heureusement en Angleterre la Calêche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vüe.

Le Chevalier *de Grammont* avoit ordonné qu'on y mit quinze cens Louis, & le Duc *de Guise*, qui étoit de ses Amis, y en fit mettre jusqu'à

jusqu'à deux mille, pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'Admiration de la Magnificence de ce Présent; & le Roi, charmé de l'Attention du Chevalier *de Grammont*, pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier; mais, il ne voulut recevoir un Présent de cette Conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante Machine pourroit lui porter Bonheur, voulut s'y faire voir la prémiere, avec Madame la Duchesse *d'Yorck*. Madame *de Castelmaine*, qui les y avoit vües, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce Carrosse, que dans aucun autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce Char merveilleux, pour y représenter le prémier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même Envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moièn de mettre ensemble deux Divinitez, dont la prémiere Union, s'étoit changée en Haine mortelle, le Roi fut fort embarassé; car, chacune y vouloit être la prémiere.

La *Castelmaine* étoit grosse, & menaçoit d'accoucher avant Terme, si sa Rivale avoit la Préférence. Mademoiselle *Stwart* protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette Menace l'emporta sur l'autre; & les Fureurs de la *Castelmaine* furent telles, qu'elle en pensa tenir sa Parole: & l'on tient que ce Triomphe couta quelque peu d'Innocence à sa Rivale.

La Reine-Mere, qui, sans faire de Tracasseries,

ſeries, ne laiſſoit pas de les aimer, eut la Bonté de ſe divertir de cet Evénement, ſelon ſa Coutume. Elle prit occaſion de faire la Guerre au Chevalier *de Grammont*, ſur ce qu'il avoit jetté cette Pomme de Diſcorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner, en préſence de toute la Cour, les Louanges que méritoit un Préſent ſi magnifique; *Mais, d'où vient*, lui dit-elle, *que vous êtes ici ſans Equipage, vous qui faites une ſi groſſe Dépenſe: car, on dit que vous n'avez pas ſeulement un Laquais, & que c'eſt un Galopin de la Rue, qui vous éclaire, avec une de ces Torches de Poix, dont ils empuantiſſent toute la Ville? Madame*, lui dit-il, *le Chevalier* de Grammont *n'aime point le Faſte. Mon Lynck, dont vous parlez, eſt affectionné pour mon Service; outre que c'eſt un des braves Hommes du Monde. Votre Majeſté ne connoit pas la Nation des Lynks. Elle eſt trop charmante. On ne ſauroit faire un Pas la Nuit, qu'on n'en voie accourir une douzaine. La prémiere fois que je fis Connoiſſance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs Services; ſi bien, qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma Chaiſe. Le Spectacle étoit nouveau; car, ceux qui m'avoient vu paſſer avec cette Illumination, avoient demandé quel Enterrement c'étoit. Ces Meſſieurs ne laiſſérent pas d'entrer en différent, ſur quelques douzaines de Schelins que je leur avois jettées; & celui dont Votre Majeſté fait mention en aiant battu trois ou quatre lui ſeul, je le retins pour ſa Valeur. Non, Madame, je compte pour rien la Parade des Carroſſes & des Laquais. Je me ſuis*

un

vu cinq ou six Valets-de-Chambre à la fois, sans avoir jamais eu de Domestique en Livrée, excepté mon Aumonier Poussatin. *Commet!* dit la *Reine, en éclatant de rire, un Aumonier portant vos Couleurs? Ce n'étoit pas apparament un Prêtre? Pardonnez-moi, Madame,* dit-il, *& le prémier Prêtre du Monde, pour la Danse Basque. Chevalier,* dit le *Roi, je veux que vous nous contiés tout à l'heure l'Histoire de l'Aumonier* Poussatin.

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumonier Poussatin. *Relation du Siege de Lérida. Mariage du Duc* d'Yorck, *& autres Particularitez de la Cour d'Angleterre.*

„ SIre, *dit-il*, Monsieur le Prince assiégeoit „ *Lérida.* La Place n'étoit rien; mais, „ Dom *Grégorio Brice* étoit quelque chose. C'é- „ toit un de ces Espagnols de la Vieille Roche, „ vaillant comme le Cid, fier comme tous les „ *Gusmans* ensemble, & plus galant que tous „ les *Abencerrages* de Grenade. Il nous laissa „ faire les prémieres Approches de sa Place, „ sans donner le moindre Signe de Vie. Le „ Maréchal *de Grammont*, dont la Maxime „ étoit, *qu'un Gouverneur qui fait grand Tintamarre d'abord, & qui brule ses Fauxbourgs, pour faire une belle Défense, la fait d'ordinaire mauvaise*; n'augura pas bien pour nous „ de la Politesse de *Grégoire de Brice*; Mais,

„ Monsieur le Prince, couvert de Gloire, & „ fier des Campagnes de Rocroy, de Norlin- „ gue, & de Fribourg, pour insulter la Place „ & le Gouverneur, fit monter la prémiere „ Tranchée en plein jour par son Régiment, „ à la tête duquel marchoient vingt-quatre Vio- „ lons, comme si c'eut été pour une Nôce.

„ La nuit venüe, nous voilà tous à gogue- „ narder, nos Violons à jouer des Airs ten- „ dres, & grande Chere par tout. Dieu sait „ les Brocards qu'on jettoit au pauvre Gouver- „ neur & à sa Fraise, que nous nous promet- „ tions de prendre l'un & l'autre dans vingt- „ quatre heures. Cela se passoit à la Tran- „ chée, d'où nous entendîmes un Cri de mau- „ vais Augure, qui partoit du Rempart, & qui „ répéta deux ou trois fois, Alerte à la Mu- „ raille. Ce Cri fut suivi d'une Salve de Ca- „ non & de Mousquetterie, & cette Salve d'u- „ ne vigoureuse Sortie, qui, après avoir cul- „ buté la Tranchée, nous mena battant jusqu'à „ notre grande-Garde.

„ Le lendemain, *Grégorio Brice* envoia par „ un Trompette, des Présens de Glace & de „ Fruits à Monsieur le Prince, priant bien „ humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'a- „ voit point de Violons, pour répondre à la „ Sérénade qu'il avoit eu la Bonté de lui don- „ ner; mais, que s'il avoit pour agréable la „ Musique de la Nuit précédente, il tacheroit „ de la faire durer tant qu'il lui feroit l'hon- „ neur de rester devant sa Place. Le Bourreau „ nous tint parole; &, dès que nous enten- „ dions *Alerte à la Muraille*, nous n'avions

„ qu'à

„ qu'à compter sur une Sortie, qui nettoioit
„ la Tranchée, combloit nos Travaux, & qui
„ tuoit ce que nous avions de meilleur en Sol-
„ dats & en Officiers. Monsieur le Prince en
„ fut si piqué, qu'il s'opiniatra, malgré le Sen-
„ timent des Officiers généraux, à continuer
„ un Siege, qui pensa ruiner son Armée, &
„ qu'il fut encore obligé de lever assez brusque-
„ ment.

„ Comme nos Troupes se retiroient, Dom
„ *Grégorio*, bien loin de se donner de ces Airs
„ que prennent les Gouverneurs en pareille Oc-
„ casion, ne fit de Sortie, que pour envoier
„ faire un Compliment plein de Respect à Mon-
„ sieur le Prince. Le Seigneur *Brice* partit quel-
„ que tems après, pour rendre compte à Ma-
„ drid de sa Conduite, & pour en recevoir la
„ Récompense. Votre Majesté sera peut-être
„ bien aise de savoir le Traitement qu'on fit
„ au petit *Brice*, après la plus brillante Action
„ que les Espagnols eussent faite de toute la
„ Guerre. On le mit à l'Inquisition. „

Quoi! dit la Reine Mere, à l'Inquisition, pour ses Services? Non pas tout à fait pour ses Services, dit-il. Mais, sans égard à ses Services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit Trait de Galanterie, que je conterai tantot au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de cette
„ maniere, nous revenions médiocrement cou-
„ verts de Lauriers. Mais, comme Monsieur
„ le Prince en avoit fait provision en d'autres
„ Rencontres, & qu'il avoit de grands Desseins
„ en tête, il eut bientot oublié cette petite Dis-

„ grace. Nous ne faisions que goguenarder pendant le Voiage. Monsieur le Prince étoit le prémier à nous mettre en train sur son Siege. Nous fimes quelques Couplets de ces Lérida, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fit pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien; nous eumes beau nous traiter cavaliérement dans nos Chansons, on en fit à Paris où on nous traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin à Perpignan, un jour de Fête. Une Troupe de Catalans, qui dansoient au milieu de la rüe, vinrent danser sous les Fenêtres de Monsieur le Prince, pour lui faire Honneur. Mr. *Poussatin*, couvert d'un petit Casaquin noir, dansoit au milieu de cette Troupe, comme un vrai Possédé. Je reconnus d'abord la Danse de nôtre Païs aux Sauts & aux Bonds qu'il faisoit. Monsieur le Prince fut charmé de sa Disposition, & de sa Légéreté. Je le fis venir après la Danse, & lui aiant demandé ce qu'il étoit, *Prêtre indigne, à vôtre Service, Monseigneur*, me dit-il. *Je m'appelle* Poussatin, *&* *suis de Béarn. J'allois en Catalogne, pour servir d'Aumonier dans l'Infanterie; car, Dieu merci, je vais bien du pied: mais, puisque la Guerre est heureusement finie, s'il plaisoit à Votre Grandeur de me prendre à son Service, je la suivrois partout, & la servirois fidélement.* Mr. Poussatin, lui dis-je, *ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'Aumonier; mais puisque vous êtes de si bonne Volonté, je veux bien vous prendre à mon Service.*

„ Monsieur le Prince, présent à toute cette

„ Con-

„ Converſation, fut ravi de me voir un Au-
„ monier. Comme le pauvre *Pouſſatin* étoit
„ fort délabré, je n'eus pas le tems de le met-
„ tre en Equipage à Perpignan; mais, lui aiant
„ fait donner le Juſtaucorps d'un des Laquais
„ du Maréchal *de Grammont*, qui reſtoit avec
„ l'Equipage, je le fis monter derriere le Ca-
„ roſſe de Monſieur le Prince, qui mouroit de
„ rire toutes les fois qu'il voioit la Mine peu
„ orthodoxe que le petit *Pouſſatin* avoit en Li-
„ vrée jaune.

„ Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le
„ Conte à la Reine, qui d'abord en fut un peu
„ ſurpriſe. Cela n'empêcha pas qu'elle ne vou-
„ lut voir danſer mon Aumonier. Car, en Eſ-
„ pagne, il n'eſt pas tout à fait ſi rare de voir
„ danſer les Eccléſiaſtiques, que de les voir en
„ Livrée.

„ *Pouſſatin* fit des Merveilles devant la Rei-
„ ne; mais, comme ſa Danſe étoit un peu vi-
„ ve, elle ne put ſupporter l'Odeur, que ſon
„ Agitation violente répandit dans ſon Cabinet.
„ Les Dames lui demandérent Quartier. Il y
„ avoit dequoi vaincre tous les Parfums, &
„ toutes les Eſſences, dont elles étoient mu-
„ nies. *Pouſſatin* ne laiſſa pas d'en remporter
„ beaucoup de Louanges, & quelques Louïs.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit
„ Bénéfice de Campagne pour mon Aumo-
„ nier, & j'ai ſu depuis que *Pouſſatin* préchoit
„ avec la même Légéreté dan ſon Village, qu'il
„ danſoit aux Nôces de ſes Paroiſſiennes. „

Le Conte de *Pouſſatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus ſi mauvais qu'on l'eut

 mis

mis en Livrée. Le Traitment de *Grégoire Brice* la scandalisa bien davantage; &, voulant justifier la Cour d'Espagne sur un Procédé qui paroissoit si dur, Chevalier *de Grammont*, dit-elle, *quelle Hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel Attentat contre la Religion étoit-il accusé, pour qu'on le mît à l'Inquisition? Madame*, dit-il, *l'Histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'étoit une petite Gentillesse d'Amour, à la vérité, mal placée. Le pauvre* Brice *n'avoit aucune mauvaise Intention. Son Crime n'auroit pas mérité le Foüet dans le plus sérieux College de France; puisque ce n'étoit que pour donner une Preuve de Tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les Yeux sur lui dans une Occasion solemnelle.*

Le Roi voulut un Détail précis de l'Avanture; & le Chevalier *de Grammont* satisfit sa Curiosité, dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque Récit; mais, il ne faisoit pas bon se trouver en son Chemin, par la Concurrence, ou par le Ridicule. Il est vrai qu'il n'y avoit que peu de Gens à la Cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son Indignation. Le seul *Roussel* étoit de tems en tems l'Objet de ses Railleries; encore, le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit de coutume de faire à l'égard d'un Rival.

Ce *Roussel* étoit un des fiers Danseurs d'Angleterre; je veux dire, pour les Contre-Danses. Il en avoit un Recueil de deux ou trois cens,

cens, en Tablature, qu'il dansoit toutes à Livre-ouvert; &, pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa Danse ressembloit assez à ses Habits; il y avoit vint Ans que la Mode en étoit passée.

Le Chevalier *de Grammont* voioit bien qu'il étoit fort amoureux; &, quoi qu'il vit bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'allarmer du Dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle *d'Hamilton*; mais, il fut bientot délivré de cette Inquiétude.

Roussel, sur le point de faire un Voiage, crut qu'il étoit dans l'Ordre d'informer sa Maitresse de ses Desseins, ayant son Départ. Le Chevalier *de Grammont* étoit un grand Obstacle aux Audiences qu'on souhaitoit d'elle; mais, un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame *de Castelmaine*, *Roussel* prit son tems, & s'adressoit à Mademoiselle *d'Hamilton*, d'un Air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces Occasions, il lui fit sa Déclaration de cette maniere: *Je suis Frere du Comte* de Bedefort. *Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de Rente, & quinze mille en Argent comptant. Je viens, Mademoiselle, vous les offrir, avec ma Personne. L'un des Présens ne vaut pas grande chose sans l'autre; j'en conviens. C'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux Eaux, pour un petit Asme, qui vraisemblablement ne durera pas long-tems; car, il y a plus de vint ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du Bonheur d'être à vous, je ferai la Proposition à Monsieur votre Pere, à qui*

je n'ai pas cru devoir m'addresser, avant que de savoir vos Sentimens. Mon Neveu Guillaume *ne sait encore rien de mon Dessein; mais, je crois qu'il n'en sera pas fâché, quoi qu'il se voie par là frustré d'un Bien assez considérable; car, il a beaucoup d'égard pour moi: outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa Cour par ses Assiduitez ici; car, il ne faisoit que dépenser son Argent auprès de cette Coquine de* Midleton, *au lieu qu'il ne lui en coute rien à présent dans la meilleure Compagnie d'Angleterre.*

Mademoiselle *d'Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette Harangue. Cependant, elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses Intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses Parens. *Il sera*, lui dit-elle, *assez tems d'en parler à votre Retour des Eaux; car, je ne vois pas beaucoup d'Apparence qu'ils disposent de moi, que vous ne soiés revenu. En tout cas, si l'on me pressoit beaucoup, votre Neveu* Guillaume *aura soin de vous en avertir. Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira; mais, gardez vous bien de négliger vôtre Santé, pour précipiter votre Retour.*

Le Chevalier *de Grammont* apprit le Détail de cette Conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put; car, il y avoit de certaines Circonstances dans la Déclaration, qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le Ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son Départ. Il en

en reprit un Ton plaiſant, & fut conter au Roi la Grace que Dieu lui faiſoit de lui ôter un Rival ſi dangereux. *Il eſt donc parti, Chevalier?* lui dit le *Roi.* *Sûrement*, dit-il. *J'ai eu l'Honneur de le voir embarquer dans un Cochemen, avec ſon Aſme, & ſon Equipage de Campagne. La Perruque à Calotte proprement renoüée avec un Ruban feuille morte, & le Chapeau ambigu, couvert d'un Etui de Toile cirée, qui lui ſied à merveille. Ainſi, je n'aurai plus à faire qu'à* Guillaume Rouſſel, *qu'il laiſſe Réſident auprès de Mademoiſelle* d'Hamilton; *& pour lui, je ne le crains, ni ſur ſon Compte, ni ſur celui de ſon Oncle. Il eſt trop amoureux lui-même, pour appuier les Intérêts d'un autre; &, comme il n'a qu'une Méthode de faire valoir les ſiens, ſçavoir de ſacrifier le Portrait ou quelques Lettres de la* Midleton, *j'ai ma foi de quoi faire paroly de ces ſortes de Faveur. J'avouë qu'il m'en coute un peu.*

Puis que vos Affaires vont ſi bien du côté des Rouſſels, lui dit le *Roi*, *je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre Rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon Frere eſt nouvellement amoureux de Madame* de Cheſterfield. *Que de Bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier* de Grammont; *je lui ſais ſi bon gré de cette Inconſtance, que je le ſervirois de bon Cœur auprès de ſa nouvelle Maitreſſe, s'il n'avoit* Hamilton *pour Rival.* Votre Majeſté *ne ſçauroit trouver mauvais que je ſerve le Frere de ma Maitreſſe contre la vôtre.* Hamilton *n'a pourtant pas ſi beſoin de ſecours dans une Affaire comme celle-ci, que le Duc* d'Yorck, lui dit le *Roi*: *mais, de l'Humeur*

dont je connois Mylord Chesterfield, *il ne souffrira pas si patiemment que le bon* Shrewsbury, *qu'on se batte pour sa Femme. Il mérite pourtant assez la même Destinée.* Voici ce que c'étoit que ce Mylord *Chesterfield*.

Il avoit le Visage fort agréable, la Tête assez belle, peu de Taille, & moins d'Air. Il ne manquoit pas d'Esprit. Un long Séjour en Italie lui avoit communiqué la Cérémonie dans le Commerce des Hommes, & la Défiance dans celui des Femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le Bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes Graces, avant qu'elle fut mariée; &, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croioit assez volontiers.

Il avoit recherché la Fille ainée du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'Esprit encore rempli de sa prémiere Passion. Celle du Roi pour la *Castelmaine*, & l'Etablissement qu'il espéroit par cette Alliance, firent qu'il pressa ce Mariage avec autant d'ardeur, que s'il eut été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de *Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une Froideur a ne lui pas permettre de douter de son Indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le Mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, & dans le tems que son Epoux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'avisa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son Epoux, à tout ce qui lui restoit de Ten-

Tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas difficile. Le Commerce de l'une étoit desagréable par l'Impolitesse de ses Manieres, ses Hauteurs à contre-tems, & ses Imaginations & Inégalitez perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses Attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'Esprit d'une Femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des Avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc *d'Ormond*, à White-Hall, *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les Entrées libres à toutes heures. Son extrême Froideur, ou plutot le Dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux Empressemens de son Mari, réveillérent le Penchant naturel qu'il avoit aux Soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'Inquiétude à l'Indifférence pour lui, sans quelque Objet caché d'un nouvel Entêtement; &, selon la Maxime de tous les Jaloux, il mit finement en Campagne son Expérience & son Industrie, pour la Découverte d'une chose qui devoit troubler son Repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes; &, plus ses Affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres Soupçons. Il lui faisoit les Confidences les plus belles & les moins sincéres du monde sur sa Passion pour la *Castelmaine*; se plaignoit de ses Emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses Conseils, pour réussir auprès d'une Personne dont lui seul avoit véritablement possédé les Affections.

Chesterfield, que ces Discours flattoient, lui promit sa Protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandé. *Hamilton* n'étoit donc plus embarassé que de la Conduite de Madame *de Chesterfield*, de qui les Gracieusetez se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais, tandis qu'il étoit discrétement occupé à régler le Penchant qu'elle marquoit en sa faveur, & la conjurer de tenir ses Regards en bride, elle donnoit Audience à ceux du Duc *d'Yorck*; &, qui plus est, leur faisoit des Réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde: mais, il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moien de croire ses yeux, sur ce que ceux de la *Chesterfield* sembloient dire à ce nouveau Rival. Il ne trouvoit pas de Vraisemblance à se figurer qu'un Esprit comme le sien put avoir du Gout pour des Manieres, dont ils avoient mille fois ri tête à tête: mais, ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulut commencer une autre Avanture, sans avoir mis la derniere main à celles où ses Avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près; &, toutes les Découvertes, qu'il fit par ses Observations, lui firent voir que si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais, elle le prit si haut, & le traita tellement de Visionaire, qu'il parut confus, sans être convaincu. Toute la Satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fiérement, qu'il méritoit, que des Reproches si déraisonnables fussent mieux fondez.

My-

Mylord *Chesterfield* avoit pris mêmes Allarmes; &, ne doutant plus, par les Observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eut trouvé l'heureux Amant, qui s'étoit emparé du Cœur de sa Femme, il se le tint pour dit: &, sans la fatiguer d'inutiles Reproches, il ne chercha plus que dequoi la confondre, avant que de prendre son Parti.

Comment, après tout, rendre raison du Procédé de Madame *de Chesterfield*, si on ne l'attribue à cette Maladie de la plupart des Coquetes, qui, charmées de l'Eclat, mettent tout en usage, pour enlever la Conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir?

Mais, avant que de passer au détail de cette Avanture, jettons la vuë sur les Fortunes galantes de Son Altesse, avant la Déclaration de son Mariage: parlons même de ce qui précéda cette Déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son Récit, lors que les Faits véritables & peu connus répandent sur la Digression une Variété qui la rend excusable. Voions ce qui en arrivera.

Le Mariage du Duc *d'Yorck*, avec la Fille du Chancelier, n'avoit manqué d'aucune des Circonstances, qui rendent les Unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'Intention de part & d'autre, la Cérémonie dans les formes, les Témoins, & le Point essentiel du Sacrement, en avoient été.

Quoique l'Epouse ne fut pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le Duc, dans les prémieres Douceurs de ce Mariage, loin de s'en repentir,

sembloit ne souhaiter le Rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec Eclat ; mais, dès qu'il se vit Possesseur d'un Rang qui touchoit de si près au Trône, que la Possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de Charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en Beautez, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son Frere ; & qu'il se voioit l'unique Exemple d'un Prince, qui d'une Elévation suprême fut descendu si bas, il se mit à faire des Réfléxions. D'un côté, son Mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un Commerce avec Mademmoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir, par certains petits Exemples, la Facilité d'y réüssir. Il envisageoit son Mariage comme un Attentat contre le Respect & l'Obéïssance qu'il devoit au Roi. L'Indignation, qu'en auroit la Cour, & tout le Roiaume, s'offrit à ses yeux, avec l'Impossibilité d'obtenir le Consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille Raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les Larmes & le Desespoir de la pauvre *Hyde* ; mais, plus que cela, les Remords d'une Conscience, dont la Délicatesse commençoit dès lors à lui vouloir du Mal.

Au milieu de ces différentes Agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth*, & le consulta sur le Parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'addresser pour ses Intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non seulement qu'il n'étoit pas marié ; mais,

mais, qu'il étoit impossible qu'il y eut jamais songé; qu'un Mariage étoit nul pour lui, sans le Consentement du Roi, quand même le Parti se fut trouvé d'ailleurs sortable. Mais, que c'étoit une Mocquerie, de mettre en jeu la Fille d'un petit Avocat, que la Faveur du Roi venoit de faire Pair du Roiaume sans Noblesse, & Chancelier sans Capacité: qu'à l'égard de ses Scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des Gens, qui l'instruiroient à fond de la Conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenuë, avant qu'il la connut; & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la chose fut déjà faite, il auroit bientot dequoi se déterminer.

Le Duc *d'Yorck* consentit, & Mylord *Falmouth* aiant assemblé son Conseil, & ses Témoins, les mena dans le Cabinet de son Altesse, après les avoir instruit de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte *d'Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*: tous Gens d'Honneur; mais, qui préféroient infiniment celui du Duc *d'Yorck* à celui de Mademoiselle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltez, avec toute la Cour, contre l'insolente Autorité du prémier Ministre.

Le Duc leur aiant dit, après une espéce de Préambule, que quoi qu'ils n'ignorassent pas sa Tendresse pour Mademoiselle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels Engagemens cette Tendresse l'avoit porté; qu'il se croioit obligé de tenir toutes les Paroles qu'il avoit pu lui donner; mais, que comme l'Innocence des Personnes de son Age étoit exposée d'ordinaire aux Médisances d'une Cour; & que de certains

Bruits,

Bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa Conduite; il les prioit comme Amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincérement ce qu'ils en sçavoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs Témoignages les Desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'ôser prononcer sur une Matiere si sérieuse & si délicate; mais, le Duc *d'Yorck* aiant rëitéré ses Instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les Circonstances qu'il falloit, pour appuier le Témoignage; par éxemple, le Comte *d'Arran*, qui parla le prémierr, déposa, que dans la Gallerie de Hons-laerdyk, où la Comtesse *d'Offery*, sa Belle-Seur, & *Germain*, joüoient un jour aux Quilles, Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une Chambre, au bout de la Gallerie; que lui Déposant l'avoit suivie, & que lui aiant coupé son Lacet, pour donner plus de vraisemblance aux Vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la desennuier. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un Rendez-vous dans le Cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conseil, à telles Enseignes, que n'aiant pas tant d'Attention aux choses qui étoient sur la Table, qu'à celles qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'Encre d'une Bouteille, sur une Dépêche de quatre pages; & que le Singe du Roi, qu'on accusoit de ce Desordre, en avoit été long-tems en disgrace.

Ger-

Germain indiqua plusieurs Endroits, où il en avoit eu des Audiences longues & favorables. Cependant, tous ces Chefs d'Accusations ne rouloient que sur quelques tendres Privautez, ou, tout au plus, sur ce qu'on apelle les Menus Plaisirs d'un Commerce; mais, *Killegrew*, voulant renchérir sur ces foibles Dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'Honneur de ses Bonnes-Graces. Il avoit l'Esprit vif & badin, & savoit donner un Tour agréable à ses Récits, par des Figures gracieuses & sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'Heure du Berger, dans un certain Cabinet construit au dessus de l'Eau, à toute autre fin que d'être favorable aux Empressemens amoureux; qu'il avoit eu pour Témoins de son Bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été Témoins du Bonheur de bien d'autres dans ce même Cabinet, vu qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc *d'Yorck* trouva cette derniere Accusation outrée; persuadé qu'il avoit par devers lui des Preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs les Témoins à bonne Fortune de leur Franchise; leur imposa Silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer; & passa dans l'Appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son Cabinet, Mylord *Falmouth*, qui l'avoit suivi, conta ce qui se venoit de passer au Comte *d'Ossery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils se doutérent bien de ce qui faisoit la Conversation des deux Freres; car, elle fut longue. Le Duc *d'Yorck*, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutérent point que

que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de sa Disgrace, & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit éuë, lors que le Duc *d'Yorck* lui dit de se trouver, avec le Comte *d'Offery*, chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris, qu'il eut la Dureté d'annoncer lui même cette accablante Nouvelle. Ils trouvérent, à l'heure marquée, Son Altesse dans la Chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses Yeux paroissoient mouillés de quelques Larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuié contre la Muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutérent point que ce ne fut de Rage & de Desespoir. Le Duc *d'York* leur dit de cet Air content & serain, dont on annonce les bonnes Nouvelles, *Comme vous êtes les deux Hommes de la Cour que j'estime le plus, je veux que vous aiés les prémiers l'Honneur de saluer la Duchesse* d'Yorck: *la voilà*.

La Surprise ne servoit de rien, & l'Etonnement n'étoit pas de saison, dans cette Conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour la cacher, ils se jettérent vitement à genoux, pour lui baiser la Main, qu'elle leur tendit avec autant de Grandeur & de Majesté, que si de la Vie elle n'eut fait autre chose.

Le lendemain, la Nouvelle en fut puqlique; & toute la Cour s'empressa par Devoir à lui témoigner des Respects, qui devinrent très sincéres dans la suite.

Les petits-Maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils

voioient,

voioient, se trouvérent fort déconcertez. Les Femmes ne sont pas trop d'Humeur à pardonner de certaines Injures; &, quand elles se promettent le plaisir de la Vengeance, elles n'y vont pas de main morte: cependant, ils n'en eurent que la Peur.

La Duchesse *d'Yorck*, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le Cabinet sur son Chapitre, loin d'en témoigner du Ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de Gracieusetez & de bons Offices ceux qui l'avoient attaquée par les Endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla, que pour loüer leur Zéle, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le Dévoüement d'un honnête-Homme, que de prendre un peu sur sa Probité, pour donner aux Intérêts d'un Maître, ou d'un Ami. Rare Exemple de Prudence & de Modération, non seulement pour le Sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc *d'Yorck*, aiant mis sa Conscience en repos, par la Déclaration de son Mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son Inconstance, en vertu de ce généreux Effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sa main. Ce fut Madame *de Carneguy*, qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, & sa Bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque tems. Mylord *Carneguy*, son Epoux, étoit encore en Ecosse: mais, son Pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement, avec le Nom de *Southask*, que sa Femme haïssoit; mais,

mais, qu'elle prit encore plus patiement que son Retour. Il avoit eu quelque vent de l'Honneur qu'on lui faisoit, pendant son Absence. Il ne voulut point faire le Jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la Vérité du Fait; il tenoit l'œil sur ceux de sa Femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle, & le Duc *d'Yorck*, à ne plus s'amuser à la Bagatelle; cependant, comme ce Retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes; c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un, pour y donner un Air de Visite.

En ce tems-là, *Talbot* revint de Portugal. Ce Commerce s'étoit établi pendant son Absence; &, sans sçavoir ce que c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut memé, pour figurer, à quelques jours de là. Le Duc le présenta. Quelques Complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la Liberté de faire de sien, & se retira dans l'Antichambre. Cette Antichambre donnoit sur la Ruë. *Talbot* se mit à la Fenêtre, pour y regarder les Passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'Occasions; mais, il étoit si sujet aux Distractions, & aux Inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la Lettre de Compliment, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal; & ne s'en étoit apperçu, que dans le tems qu'on le menoit à son Audience.

Il étoit donc en Sentinelle ; comme nous avons dit, fort attentif à ses Instructions, lors qu'il vit arrêter un Carrosse à la Porte, sans s'en mettre en peine, & moins encore d'un Homme, qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bientot monter.

Le Diable, qui ne devroit pas être malin dans ces Rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en Personne. On avoit eu soin de renvoier l'Equipage de Son Altesse ; parce que la *Southask* avoit assuré que son Epoux étoit allé faire un tour aux Dogues, aux Ours, & aux Taureaux : Spectacles, qui l'amusoient agréablement ; & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eut si bonne Compagnie au Logis, n'y voiant aucun Caraosse ; mais, s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot*, tranquillement assis dans l'Antichambre de sa Femme, son Etonnement ne dura gueres. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; &, sans s'imaginer qu'il eut changé de Nom, *Eh, bon jour,* Carnegny ; *bon jour, mon gros Cochon*, lui dit-il, en lui tendant la main : *d'où Diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point aussi à la* Southask ? *Si cela est, mon pauvre Ami, tu n'as qu'à tirer Païs ; car, je t'aprens que le Duc* d'Yorck *en est amoureux, & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je te parle, il est là-dedans, qui lui en dit deux Mots.*

Southask interdit, comme on peut si l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles Questions. *Talbot* le mit dehors comme son

Ami; &, comme son Serviteur, lui conseilla de chercher Fortune ailleurs. *Southbask*, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son Carrosse; & *Talbot*, charmé de l'Avanture, mouroit d'envie que le Duc sortit, pour lui en faire le Récit : mais, il fut bien surpris de trouver que le Conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui en étoient de quelque chose; sur tout, il trouva fort mauvais, que cet Animal de *Carneguy* n'eut changé de Nom, que pour s'attirer la Confidence, qu'il venoit de lui faire.

Cet Incident rompit un Commerce, auquel le Duc d'*Tork* n'eut pas grand Regret; & bien lui prit de son Indifférence; car, le Traitre de *Southbask* se mit à préparer une Vengeance, par laquelle, sans emploier le Fer, ni le Poison, il eut tiré quelque Satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur Intrigue eût encore duré.

Il chercha, dans les Lieux les plus infâmes, le Mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, & le trouva: mais, sans être vangé qu'à demi. Car, après avoir passé par les Remedes extrêmes, pour s'en défaire; Madame sa Femme ne fit que lui rendre son Présent, n'aiant plus de Commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa Beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'Eclat des plus belles Couleurs, avec tout celui de la Jeunesse, avec tout ce qui rend une Femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'*Yorck* n'auroit pas laissé d'y trouver son

compte,

compte, si des Difficultez presque invincibles n'eussent fait échoüer ses bonnes Intentions pour elle. Mylord *Roberts*, Mari de la Belle, étoit un vieux Sacripante, incommode & revêche au possible, amoureux à la desespérer; &, pour surcroit de Malédiction, résident perpétuel auprés de sa Personne.

Elle s'apperçut de l'Attention que Son Altesse avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la Reconnoissance. Cela redoubla les Empressemens, & toutes les Marques de Tendresse, qu'il put lui donner de loin; mais, l'Eternel *Roberts* redoublant de Vigilance & d'Assiduité, à mesure que ces Approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'Avarice & l'Ambition. Des Personnes, qui avoient part à sa Confiance, lui dirent qu'il ne tiendroit que Madame *Roberts*, si digne d'être à la Cour, n'y fut reçüe dans un Poste considérable, auprès de la Reine, ou de la Duchesse. On le sonda sur un Gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'Administration du Bien, que le Duc *d'York* avoit en Irlande, dont on lui laissoit la Disposition absolüe moiennant qu'il partit en diligence, pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces Propositions: il en comprit tout l'Avantage; mais, l'Ambition & l'Avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit Vieillard ne voulut être Cocu. Ce n'est pas toujours l'Aversion, ni la Peur qu'on

en

en a, qui garantissent de la Destinée. Le Vilain le savoit à merveille; c'est pourquoi, sous prétexte d'un Prélerinage à Sainte *Winyfrede*, Vierge & Martyre, qui communiquoit la Fécondité aux Femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eut mis les plus hautes Montagnes du Païs de Galles, entre la sienne & le Dessein qu'on avoit eu de faire ce Miracle à Londres, après son Départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la Chasse; ou, du moins, ce ne fut que par des Amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'Amour: mais, ces Gouts s'étant passez avec le souvenir de Madame *Roberts*, ses Regards & ses Veux se tournérent vers Mademoiselle *Brouk*, & ce fut au fort de cette Poursuite, que Madame *de Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous alons dire, en reprenant la suite de son Histoire.

Le Comte *de Bristol*, ambitieux, & toujours inquiet, avoit essaié toutes sortes de moiens, pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Digbi*, dont *Bussi* fait mention dans ses Annales, il suffire de dire, qu'il n'avoit pas changé de Caractere; il savoit que l'Amour & les Plaisirs gouvernoient un Maître, qu'il gouvernoit à l'éxclusion du Chancelier; ainsi, c'étoit Fêtes sur Fêtes chez lui: le Luxe & la Délicatesse régnoient dans cet Repas nocturnes, qui font l'enchainement des autres Voluptez. De tous ces Repas étoient Mesdemoiselles *Brouk*, ses Parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'Amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit

au Roi; *Briſtol* voioit les choſes en train de lui donner bonne Opinion de ſon Projet; mais, la *Caſtelmaine*, nouvellement en poſſeſſion de toute la Tendreſſe du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis, en mépriſant Mademoiſelle *Stwart*. Dès qu'elle eut le Vent de ces Menées, ſous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte *de Briſtol* n'eut qu'à renguainer ſes Deſſeins, & Mademoiſelle *Brouk*, ſes Avances. Le Roi n'ôſoit plus y ſonger; mais, Monſieur ſon Frere voulut bien ſe charger de ſon Refus, & Mademoiſelle *Brouk* accepta l'Offre de ſon Cœur, en attendant qu'il plut au Ciel de diſpoſer autrement d'elle : ce qui arriva bientot de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de Richeſſes, auſſi bien que d'Années, avoit paſſé ſa Jeuneſſe au milieu de tous les Plaiſirs, que ſans Scrupule on ſe permet à cet Age. C'étoit un des plus beaux Génies que l'Angleterre ait produit pour les Ouvrages d'Eſprit, Satirique & Goguenard dans ſes Poëſies. Il n'y pardonnoit, ni aux froids Ecrivains, ni aux Maris jaloux, ni à l'Epouſe. Tout y reſpiroit les Bons-Mots & les Contes agréables; mais, ſa Raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire ſur les Avantures du Mariage: &, comme s'il eut voulu ſoutenir la Vérité de ce qu'il en avoit écrit dans ſa Jeuneſſe, il prit pour Femme, à l'Age de ſoixante & dix-neuf Ans, cette Mademoiſelle *Brouk*, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc *d'Yorck* l'avoit un peu négligée, quelque tems auparavant; mais, les Circonſtances d'un Mariage ſi mal aſſorti réveillérent ſes Empreſſemens. Elle, de ſon côté, lui laiſſa concevoir des Eſpérances prochaines d'un Bonheur, auquel mille égards s'étoient oppoſez avant ſon Mariage. Elle vouloit être de la Cour; &, pour la Promeſſe qu'elle éxigeoit d'être Dame du Palais de la Duceſſe, elle étoit ſur le Point de lui en faire une autre, ou de paier comptant lorſque la *Cheſterfield*, au milieu de ce Traité, fur tentée par ſon mauvais Deſtin de lui ôter ſon Amant, pour inquiéter tant de Monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux Aſſemblées publiques, il falloit de néceſſité qu'elle y fit de grands Frais en Avances, pour le ſéduire; &, comme c'étoit le Lorgneur le moins circonſpect de ſon tems, toute la Cour fut inſtruite d'un Commerce à peine ébauché.

Ceux, qui parurent les plus attentifs à leur Conduite, n'étoient pas les moins intéreſſés. *Hamilton*, & Mylord *Cheſterfield*, les obſervoient de près; mais, la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit courru ſur ſon Marché, prit la Liberté de ſe déchaîner de toute ſa force contre ſa Rivale. *Hamilton* s'étoit flatté juſques-là, que la Vanité ſeule intéreſſeroit le Cœur de Madame *de Cheſterfield* dans cette Avanture; mais, il fut bientot détrompé; de quelque Indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette Intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on ſe permet des Agaceries, qu'on croit ſans

Con-

Conſéquence. Le Cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement ; il n'eſt pas ſur qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déja dit, les Jeux, les Plaiſirs, & tout ce que les Penchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de Magnificence & de Politeſſe. Les Beautez vouloient charmer, & les Hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun, enfin, faiſoit valoir ſes Talens, le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la Danſe ; d'autres par l'Air, & la Magnificence ; quelques-uns par l'Eſprit ; beaucoup par la Tendreſſe ; & peu par la Conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guitarre. Il avoit du Génie pour la Muſique ; & c'eſt le ſeul, qui ait pu faire quelque choſe de la Guitarre. Mais, ſa Compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'Harmonie au plus ingrat de tous les Inſtrumens. La Vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de joüer à ſa maniere. Le Gout du Roi pour ſes Compoſitions avoit tellement mis cet Inſtrument à la Mode, que tout le monde en joüoit bien ou mal ; &, ſur la Toilette des Belles, on étoit auſſi ſur de voir une Guitarre, que d'y trouver du Rouge & des Mouches. Le Duc *d'Yorck* en joüoit paſſablement, & le Comte *d'Arran*, comme *Francisco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une Sarrabande, qui charmoit, ou deſoloit tout le Monde. Car, toute la Guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & Dieu ſait la Raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc *d'Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria My-

lord d'*Arran* de la jouër devant lui. Madame *de Chesterfield* avoit la meilleure Guitarre d'Angleterre. Le Comte *d'Aran*, qui vouloit joüer de son mieux, mena Son Altesse à l'Appartement de Madame sa Seur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc *d'Ormond* son Pere; & cette merveilleusé Guitarre y logeoit avec elle. Je ne sai si la chose avoit été concertée; mais, il est certain qu'ils trouvérent la Dame & la Guitarre au Logis. Ils y trouvérent aussi Mylord *Chesterfield*, tellement effraié de cette Visite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de songer à se lever, pour la recevoir avec le Respect qu'il devoit.

La Jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une Vapeur maligne. Mille Soupçons, plus noirs que l'Encre, s'emparérent de son Imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car, tandis que le Frere joüoit de la Guitarre, la Seur joüoit de la Prunelle, comme s'il n'y eut point eu d'Ennemi en Campagne. Cette Sarrabande fut répétée plus de vint fois. Le Duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouër. La *Chesterfield* se récria sur la Piece; mais, son Epoux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la joüoit, la trouva détestable. Cependant, quoi qu'Il souffrit Mort & Passion, de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette Visite aboutiroit; mais, il n'en fut pas le Maître. Comme il avoit l'Honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son prémier Mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le second, de croi-

re

re que la Reine, qui l'envoioit chercher si mal a propos, étoit du Complot. Enfin, après toutes les extravagantes Idées d'un Homme soupçonneux, & toutes les Irrésolutions d'un Jaloux rétif dans le Péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie Humeur du monde, en arrivant chez la Reine. Les Allarmes sont pour les Jaloux ce que les Desastres sont pour les Malheureux. Ils arrivent rarement seuls, & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à sept ou huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commencoit-il à maudire les Moscovites, que son Beau-Frere parut, & s'atttira toutes les Imprécations qu'il donnoit à l'Ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fut d'Intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble; &, dans son Cœur, il lui en sut le gré que méritoit ce bon Office. Il eut bien de la peine à s'empécher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle Conduite. Il ne crut pas qu'il fut besoin d'autre Preuve du Commerce de sa Femme, que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son Absence, & de l'Honnêteté de son officieux Beau-Frere. Il passa tranquillement cette nuit; &, comme il falloit, ou créver, ou communiquer ses Chagrins & ses Conjectures, il ne fit que réver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour; il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le Sujet du Trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le Monde; mais, à la fin,

Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; & l'aiant prié qu'ils pussent faire un Tour de Promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son Carrosse, & ils arrivérent au Cours en grand Silence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout réveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le Monde voioit depuis long-tems. *Chesterfield*, après un petit Préambule, qui ne signifioit pas grand'-chose, lui demanda comme ses Affaires alloient auprès de Madame *de Castelmaine*. *Hamilton*, qui vit bien que cette Question n'alloit pas au Fait, ne laissa pas de l'en remercier; &, comme il méditoit quelque Réponse, *Madame votre Cousine*, lui dit *Chesterfield*, *est extrémement coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrémement sage.* *Hamilton* trouva ce dernier Article un peu fort; &, s'étant mis à le réfuter, *Mon Dieu*, lui dit *Mylord Chesterfield*, *vous voiez, aussi bien que toute la Cour les Airs qu'elle se donne. Les Maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais, ils ne sont pas toujours les derniers à s'en appercevoir. Je ne suis pas surpris, que m'ayant fait d'autres Confidences, vous m'alés caché celle-là; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre Estime, je serois fâché que vous crussiés que je suis assez sot, pour ne rien voir, quoi que je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin que je prenne un Parti. Dieu me préserve de faire le Jaloux; le Personnage est odieux: mais aussi, je*

je ne prétends pas qu'une Patience ridicule me rende la Fable de la Ville. Soiés donc Juge par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'Indolence, ou si je dois prendre des Mesures pour m'en garentir.

Son Altesse me fit hier l'Honneur de venir voir ma Femme. *Hamilton* tressaillit à ce Début. *Oüi*, poursuivit l'autre, *il se donna cette peine, & Mr.* d'Arran *prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un Homme de sa Naissance fasse un tel Personnage? Quelle Fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes Services? Mais, il y a long-tems que nous le connoissons pour la plus pauvre espece d'Angleterre, avec sa Guitarre & ses autres Nigauderies. Chesterfield*, après cette légere Ebauche du Mérite de son Beau-Frere, se mit à conter les Observations qu'il avoit faites pendant la Visite, & lui demanda ce qu'il croioit de son Cousin d'*Arran*, qui les avoit si bonnement laissés ensemble. *Cela vous surprend donc*, poursuivit-il? *Or, écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle Visite se soit passée dans la derniere Innocence. Madame* de Chesterfield *est aimable; il en faut convenir: mais, il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le Pied vilain; mais, vous ne savez pas qu'elle a la Jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi*, disoit *Hamilton*, en lui-même; & l'autre, continuant sa Description, *elle l'a grosse & courte*, poursuivit-il; *&, pour diminuer ces Défauts, autant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des Bas verds.*

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi Diable tout cela visoit; & *Chesterfield*, devinant sa Pensée, *Donnez-vous un peu de Patience*, lui dit-il; *je me trouvai hier chez Mademoiselle* Stwart, *après l'Audience de ces damnez Moscovites. Le Roi venoit d'y arriver; &, comme si le Duc eut juré de me poursuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La Conversation roula sur la Figure extraordinaire des Ambassadeurs. Je ne sai où ce Fou de* Crafs *avoit pris que les Moscovites avoient tous de Belles Femmes, & que leurs Femmes avoient toutes la Jambe belle. Le Roi soutint qu'il n'y en avoit point de si belles que celles de Mademoiselle* Stwart. *Elle, pour soutenir la Gageure, se mit à la montrer jusqu'au dessus du Genou. On étoit prêt de se prosterner pour en adorer la Beauté; car, effectivement, il n'y en a point de plus belle. Mais, le Duc tout seul se mit à la critiquer. Il soutint qu'elle étoit trop menüe, & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une Jambe plus grosse & moins longue; & conclud enfin, qu'il n'y avoit point de Salut pour une Jambe sans Bas verds. C'étoit, selon moi, déclarer qu'il en venoit de voir, & qu'il en avoit encore la Mémoire toute fraiche.*

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir, pendant un Récit qui lui donnoit à peu près les mêmes Conjectures. Il haussa ses Epaules, en disant foiblement que les Apparences étoient trompeuses; que Madame *de Chesterfield* avoit la Foiblesse de toutes les Belles, qui croient que leur Mérite s'établit sur le Nombre des Adorateurs; & que, quelques Airs qu'elle se fut imprudemment donnez, pour ne pas rebuter

Son

Son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulut consentir à de plus grandes Complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des Consolations, qu'il ne sentoit pas; *Chesterfield* vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais, il lui sut bon gré de la part qu'il lui voioit prendre à ses Intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui, pour écrire pis que pendre à Madame sa Cousine. Le Stile de ce Billet ne ressembloit en rien à celui des prémiers qu'il avoit écrits. Les Reproches, l'Aigreur, la Tendresse, les Menaces, & tout l'Attirail d'un Amant, qui croit gronder avec raison, composoient cette Epitre. Il fut la rendre en main propre, de peur d'Accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses Yeux ne lui témoignérent tant de bonne Volonté. Son Cœur en fut attendri; mais, il ne voulut pas perdre les jolies Choses qu'il avoit mises dans sa Lettre. Elle lui serra la main, en la recevant. Cette Action acheva de le desarmer. Il eut donné toutes choses, pour ravoir cette Lettre. Il lui sembloit, dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un Mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son Mari lui parut un Visionaire, un Imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais, ces Remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son Billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'Impatience & tant d'Empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier, & le con-

fondre. Elle ſe défit tellement quellement d'une Viſite ſérieuſe qui l'affiégeoit, pour paſſer dans ſon Cabinet. Il ſe crut trop coupable, pour ôſer attendre ſon Retour. Il ſortit avec la Compagnie; mais, il n'ôſa jamais ſe préſenter devant elle le lendemain, pour avoir une Réponſe à ſa Lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la prémiere fois, depuis leur Commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'ôſoit lever les Yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un Embarras à faire rire, ou à faire pitié, lors que s'étant approchée de lui, *N'eſt-il pas vrai*, dit-elle, *que vous voilà dans la Situation du monde la plus ſotte, pour un Homme d'Eſprit? Vous voudriés n'avoir point écrit; vous voudriés une Réponſe; vous n'en eſpérez pas: cependant, vous la ſouhaitez & la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une.* Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais, ce fut d'un Air & d'un Regard à lui faire croire, que c'étoit *Venus*, avec toutes ſes Graces, qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle, quand le Jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir quand, ou par où ſortiroit cette Réponſe, lors qu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ſes Gans & ſon Evantail. Il les reçut, avec le Billet dont il étoit queſtion. Il n'avoit rien trouvé de ſévere ni d'ennemi dans le Diſcours qu'elle lui avoit tenu; c'eſt pourquoi, ſe hâtant d'ouvrir ſon Billet, voici ce qu'il y trouva.

Vos Emportemens ſont ſi ridicules, que c'eſt vous faire grace, que de les attribuer à un excès

de

de Tendresse, qui vous tourne la Tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel Amant, pour donner de l'Inquiétude à un Homme d'Esprit, & quel Esprit, pour s'être emparé du mien! N'avez-vous point de Honte, de donner dans les Visions d'un Jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La Fable de Bas verds, qui s'est trouvée l'Objet de ses Caprices, vous a pu séduire par des Circonstances si pitoiables. Que ne s'est-il vanté, dans les Confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre Guitarre? Cet Exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le reste. Rentrez en vous même; &, si vous m'aimez, loüez la Fortune, de ce qu'une Jalousie si mal fondée détourne l'Attention qu'on devroit avoir sur mes Sentimens pour l'Homme le plus aimable & le plus dangereux de la Cour.

Hamilton pensa pleurer de Tendresse, à ces Marques d'une Bonté, dont il se croioit indigne. Il ne se contenta pas de porter la Bouche avec transport sur toutes les Parties de ce Billet; il baisa trois ou quatre fois ses Gans & son Evantail. Le Jeu fini, la *Chesterfield* les reçut de ses Mains, & lut dans ses Yeux toute la joie que son Billet avoit répandu dans son Ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que ses Regards avoient pu lui marquer: il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette Lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car, on n'a pas tant d'Esprit, quand on demande Pardon, que quand on offense: & il s'en faut bien que

le Stile des Douceurs ne soit aussi touchant dans une Lettre, que celui des Invectives.

Quoi qu'il en soit, sa Paix fut faite, leur Intelligence devint plus vive, après cette Querelle, & la *Chesterfield*, pour le rendre aussi tranquille, qu'il avoit été défiant, se paroit à tous momens d'un feint Mépris pour son Rival, & d'une Aversion sincère pour son Mari.

La Confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques Apparences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur Commerce Secret. Ainsi, rien ne troubloit le Repos de son Cœur, que l'Impatience de trouver une Occasion favorable, pour mettre le comble à ses Veux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les Obstacles, dont elle faisoit le Dénombrement; & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son Industrie & tous ses Empressemens.

Cela lui fermoit la Bouche; &, tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'Admiration comment deux Personnes, qui se vouloient tant de Bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux Souhaits, la Fortune fit éclater une Avanture imprévüe, qui ne lui permit plus de douter, ni du Bonheur de son Rival, ni des Perfidies de sa Maitresse.

Les Revers de la Fortune épargnent souvent, lors qu'on craint le plus; & souvent ils accablent, lors qu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la Lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eut jamais écrit à Madame *de Chesterfield*, lors

que

que son Mari vint lui annnocer les Particularitez de cette derniere Découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet Ouvrage galant parmi d'autres Papiers, tant on étoit venu dans sa Chambre avec précipitation. Il avoit encore le Cœur & l Esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame *de Chesterfield*, que son Mari fut d'abord mal reçu dans ses Accusations; outre qu'il arrivoit mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le prémier moment d'attention lui fit bien changer de Sentimens. Il ouvroit de grands Yeux, à mesure qu'on lui contoit des Circonstances d'une Indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroiables, malgré les Particularitez du Fait. *Vous avez raison d'en être surpris*, lui dit Chesterfield, *en finissant; mais, pour peu que vous doutiés de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des Témoins, pour le confirmer: car, la Scene de ces tendres Familiaritez n'a pas été moins publique, que l'est la Chambre où l'on joue chez la Reine, & cette Chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de monde. La* Denam *s'est apperçüe la prémiere de ce qu'ils croioient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la* Denam *a tenu le Cas secret. La Vérité est qu'elle s'est addressée à moi tout le prémier, comme j'entrois, pour m'avertir d'avertir ma Femme, que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.*

Madame votre Cousine joüoit, comme je vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès d'elle. Je ne sai ce que sa Main étoit devenüe; mais, je sai bien

bien qu'il s'en falloit jusqu'au Coude, qu'on ne lui vit le Bras tout entier. J'étois derriere eux, dans la Place que la Denam *venoit de quitter. Il me vit, en se retournant, & fut si troublé de ma Présence, qu'il pensa deshabiller Madame* de Chesterfield, *en retirant sa Main. Je ne sai s'ils se sont apperçus qu'on les ait découverts; mais, je sai bien que Madame* Denam *mettra bon ordre que Personne ne l'ignore. Je vous avoüe que je suis dans un Embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon Parti, si les Ressentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois bien m'en faire raison, si, toute indigne qu'elle est d'aucun Ménagement, je n'avois des égards pour une Famille illustre, qu'un Eclat digne d'une telle Injure mettroit au Desespoir. Vous y avez par là quelque intérêt; vous êtes de mes Amis, & je vous ouvre mon Cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voions donc ensemble ce que je dois faire dans une Occasion si desagréable.*

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des Conseils. Il n'écoutoit que la Jalousie, & ne respiroit que la Vengeance. Mais, ces Mouvemens s'étant un peu calmez, sur l'espoir qu'il y avoit de la Calomnie, ou du moins de l'Exagération, dans ce que l'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son Mari de suspendre ses Résolutions, jusqu'à ce qu'il fut plus amplement informé du Fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les Yeux à tous autres Intérêts que les siens.

Il se séparérent là-dessus ; &, dès les prémieres Enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le Monde instruit d'une Avanture, à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le Dépit & le Ressentiment s'allumoient dans son Cœur, à mesure que toute sa Tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les Reproches qu'on est pressé de faire dans ces Occasions. Mais, il étoit trop en colere, pour en donner des Marques, qui eussent attrié quelque Eclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fut véritablement outragé dans cette Avanture, ne comptant pour rien l'Injure d'un Epoux, en comparaison de celle d'un Amant.

Il courut chez Milord *Chesterfield*, dans le Transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un Conseil, qu'il suivroit lui-même en Cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une Femme si sottement prévenüe, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son Innocence, en perdant toute sa Raison; qu'il falloit incessamment la mener à la Campagne; & que, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutot seroit le mieux.

Milord *Chesterfield* n'eut pas de peine à suivre un Conseil, qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui put donner en Amis. Mais, sa Femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eut fait cette nouvelle Découverte sur sa Conduite, crut qu'il se moquoit, lors qu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la Campagne

gne, dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au Cœur d'un Hiver extrémement rude; mais, elle s'apperçut bientot que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'Air & aux Manieres de son Mari, qu'il croioit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette Hauteur; & voiant tous ses Parens froids & sérieux sur les Plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet Abandonnement universel, qu'en la Tendresse *d'Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un Malheur, dont elle ignoroit la Cause, & que sa Passion trouveroit enfin un moien de rompre un Voiage, dont elle se flatoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle; mais, c'étoit s'attendre à la Pitié d'un Crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son Départ; que tous les Préparatifs d'un long Voiage étoient faits; qu'elle recevoi des Visites d'Adieu dans les formes; & que cependant elle n'avoit aucune Nouvelle *d'Hamilton*; sa Patience & son Espoir furent à bout dans cet Etat funeste. Quelques Larmes l'auroient soulagée; mais, elle aima mieux se contraindre sur ce Soulagement, que d'en donner le plaisir à son Epoux. Le Procédé *d'Hamilton* lui paroissoit inconcevable; &, ne le voiant point paroitre, elle trouva moien de lui faire tenir ce Billet.

Seriés-vous du nombre de ceux, qui, sans daigner m'apprendre pour quel Crime on me traite en Esclave, consentent à mon Enlévement; Que veulent dire votre Silence & votre Inaction, dans une Conjoncture où votre Tendresse devroit être la plus

plus vive? Je touche au moment de mon Départ, & j'ai Honte de sentir que vous me le faites envisager avec Horreur; puis que j'ai raison de croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir où l'on m'entraine; ce qu'on veut faire de moi dans les Deserts, & pourquoi vous parroissez, avec toute la Terre, changé pour une Personne que toute la Terre n'obligeroit pas à changer, si votre Foiblesse ou votre Ingratitude ne vous rendoient indigne de sa Tendresse.

Ce Billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa Vengeance. Il avaloit à longs traits le Plaisir de la voir au Desespoir; parce qu'il ne doutoit pas que sa Douleur & le Regret de son Départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son Affliction, & se savoit bon gré du Conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un Rival sur le point d'être heureux. Ainsi, fortifié qu'il étoit contre sa propre Tendresse, par tout ce que les Ressentimens jaloux ont de plus impitoiable, il la vit partir d'une Indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce Traitement imprévu, se joignant à tant de Disgraces réünies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au Desespoir.

La Cour fut remplie du Bruit de cet Evénement. Personne n'ignoroit le Motif de ce prompt Départ; mais, peu de Gens approuvérent le Procédé de Milord *Chesterfield*. On regardoit avec Etonnement en Angleterre un Homme, qui avoit la Malhonnêteté d'être jaloux

loux de sa Femme; mais, dans la Ville, ce fut un Prodige inconnu jusqu'alors, de voir un Mari recourrir à ces Moiens violens, pour prévenir ce que craint & ce que mérite la Jalousie. On éxcusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, autant qu'on l'ôsoit, sans s'attirer la Haine publique, en accusant la mauvaise Educa-tion qu'il avoit euë. Toutes les Meres promirent bien à Dieu, que leurs Enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leurs Vies, pour en rapporter cette vilaine Habitude de contraindre leurs Femmes.

Comme ce fut long-tems l'Entretien de la Cour, le Chevalier *de Grammont*, qui ne sávoit pas l'Histoire à fond, parut plus déchainé contre cette Tirannie, que tous les Bourgeois de Londres ensemble; & ce fut à ce sujet qu'il produisit des Paroles nouvelles sur cette fatale Sarrabande; qui malheureusement avoit eu tant de part à l'Avanture. Elles passoient pour être de lui; mais, si *St. Evremont* y avoit travaillé, ce n'est pas assurément le plus beau de ses Ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Diverses Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre.

TOut Homme, qui croit que son Honneur dépend de celui de sa Femme, est un Fou, qui se tourmente, & qui la desespere; mais, celui,

celui, qui, naturellement jaloux, a, par dessus ce Malheur, celui d'aimer sa Femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un Forcené, que les Tourmens de l'Enfer ont accueillis dès ce Monde, sans que personne en ait pitié. Tous les Raisonnemens, que l'on fait sur ces Malheureux Etats du Mariage, vont à conclure que les Précautions sont inutiles avant le Mal, & la Vengeance odieuse après. Les Espagnols, Tirans de leurs Femmes, plutot par Tradition, que par Jalousie, se contentent de pourvoir à la Délicatesse de leur Honneur, par les Duégnes, les Grilles, & les Verroux. Les Italiens, dont les Soupçons sont circonspects, & les Ressentimens vindicatifs, ont différentes Méthodes de Conduite entre eux. Les uns se mettent l'Esprit en repos, tenant leur Femmes sous des Serrures, qu'ils croient impénétrables. D'autres renchérissent, par diverses Précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la Captivité du beau Sexe. Mais, la plupart tiennent que dans un Péril inévitable, ou dans une Transgression manifeste, le plus sur est d'assassiner.

O vous, Nations benignes, qui loin de recevoir ces Habitudes féroces, & ces Coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses Moitiés, vous passez sans Chagrin & sans Allarmes vos paisibles Jours, dans toutes les Douceurs d'une Indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients Compatriotes, pour faire épulcher, par un ridicule Eclat, les Particu-

laritez

laritez d'une Avanture qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée partout au bout d'un Mois: mais, dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa Prisonniere, & l'Attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu sait comme on donna sur son Arriere-garde. Les *Rochesters*, les *Midlesex*, les *Syldleys*, les *Ethereges*, & toute la Troupe des beaux Esprits, mirent au jour force Vaudevilles, qui divertissoient le Public à ses Dépens.

Le Chevalier *de Grammont* les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit; &, dans tous les Lieux ou ce sujet étoit traité, voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait, *C'est une chose singuliere*, disoit-il, *que la Campagne, qu'on peut appeller la Potence ou les Galeres d'une jeune Personne, ne soit faite en ce Païs-ci pour les Malheureuses; & non pas pour les Coupables! La pauvre petite* Chesterfield, *pour quelques Lorgnades d'Imprudence, se voit d'abord troussée par un Mari fâcheux, qui vous la mene passer les Fêtes de Noël dans un Chateau de Plaisance, à cinquante lieuës d'ici; tandis qu'il y en a mille, qu'on laisse dans la Liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, & dont la Conduite enfin mériteroit tous les jours vint coups de Bâton. Je ne nomme personne. Dieu m'en garde; mais, la* Midleton, *la* Denam, *les Filles de la Reine, celles de la Duchesse, & cent autres, répandent leurs Faveurs à droit & à gauche, sans qu'on en souffle. Pour Madame* de Shrewsbury, *c'est une Bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit tous les jours tuer son Homme, qu'elle n'en*

s'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des Indulgences plénieres pour ſa Conduite. Ils ſont trois ou quatre, qui portent chacun une Aune ſes Cheveux en Bracelets, ſans qu'on y trouve à redire. Cependant, il ſera permis qu'un Bourru, comme Cheſterfield, *éxerce une Tirannie pareille, & toute nouvelle en ce Païs-ci, ſur la plus jolie Femme d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en croit être bon Marchand, je ſuis ſon Valet. Les Précautions n'y ſont, ma foi, rien; & ſouvent une Femme, qui ne ſongeroit point à mal, ſi on la laiſſoit en repos, s'y voit portée par Vengeance, ou réduite par Néceſſité; c'eſt l'Evangile. Ecoutez ce qu'en dit la Sarrabande de Franciſco.*

Que ſert tout votre Effort jaloux?
L'Amour eſt trop fort,
Et quelque Peine,
Que l'on prenne,
Elle eſt vaine,
Quand deux Cœurs une fois ſont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on ſait de plus doux.
On contraint ſes plus chers Deſirs;
On prend cent Plaiſirs.
Mais, pour les Soins
De cent Témoins,
En ſécret on n'aime pas moins.

Telles étoient les Paroles, dont le Chevalier *de Grammont* paſſoit pour Auteur. La Juſteſſe,

ni le Tour, n'y brilloient point excessivement; mais, comme elles contenoient quelques Véritez, qui flattoient le Génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les Intérêts du beau Sexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs Enfans.

Pendant tout ceci, le Duc *d'Yorck*, qui ne voioit plus Madame *de Chesterfield*, ne se fit pas de grands Efforts pour l'oublier. Son Absence avoit pourtant des Circonstances bien sensibles, pour un Homme qui causoit son Eloignement: mais, il y a des Températmens heureux, qui se consolent de tout; parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son Cœur ne pouvoit demeurer dans l'Inutilité, dès qu'il eut oublié la *Chesterfield*, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiselle *d'Hamilton* ne lui causat une Rechute de Tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les Portraits. Il s'appelloit *Lély*. La grande quantité de Peintures du fameux *Van-Dyk*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les Modernes, c'est celui, qui dans le Gout de tous ses Ouvrages a le mieux imité sa Maniere, & qui en a le plus approché. La Duchesse *d'Yorck* voulut avoir les Portraits des plus belles Personnes de la Cour. *Lély* les peignit. Il emploia tout son Art dans l'Exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux Sujets. Chaque Portrait parut être un Chef-d'Oeuvre, & celui de Mademoiselle *d'Hamilton* parut le plus achevé. *Lély* avoüa qu'il y avoit pris Plaisir. Le Duc

d'Yorck

d'Yorck en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses Espérances; &, dans le même tems que sa Tendresse, inutilement reveillée pour elle, allarmoit celle du Chevalier *de Grammont*, la *Denam* s'avisa de remettre sur pied le Traité, qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bientot on en vit la Conclusion. Quand les deux Parties sont de bonne-foi dans les Négociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant, je ne sai quelle Fatalité mit Obstacle aux Prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la *Denam* en possession de cette Charge, qui faisoit l'Objet de son Ambition: mais, comme elle n'étoit pas Caution des Articles secrets du Traité; quoi qu'elle eut paru jusqu'alors commode pour les Inconstances, & soumise aux Volontez du Duc, il lui parut dur & des-honorant, de recueillir chez elle une Rivale, qui l'exposeroit à faire un assez triste Personnage au milieu de sa Cour. Cependant, elle se vit sur le point d'y être forcée par Autorité, lors qu'un Obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'Espérance de cette Charge fatale, qu'elle briguoit avec Empressement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & sentoit qu'il avoit raison. Sa Femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoutant. Quelle raison de se flatter que le Ciel voulut la dispenser du Sort des Maris de son Age & de sa Figure? Il se le disoit continuellement; mais, aux Complimens, qu'on

lui

lui fit de tous côtez, sur la Charge que Madame sa Femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eut la Fermeté. Le Traitre aima mieux éprouver son Courage contre une autre. Il lui falloit des Exemples, pour éxercer ses Ressentimens dans un Païs privilégié. Celui de Milord *Chesterfield* ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit; outre qu'il n'avoit pas de Maison de Campagne où mener l'infortunée *Denam*. Ainsi, le vieux Scélérat lui fit faire un Voiage bien plus long, sans sortir de Londres. La Mort impitoiable l'enleva du milieu de ses plus cheres Espérances, & de ses plus beaux Jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eut empoisonnée, la Populace de son Quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit; mais, il se tint renfermé, pour pleurer la Mort de sa Femme, jusqu'à ce que leur Fureur fut appaisée par un Enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au Peuple quatre fois plus de Vin brulé, qu'on n'en avoit bu dans aucun Enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand Desastre, pour l'Expiation de ces funestes Effets de la Jalousie, *Hamilton* n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être, après le Départ de Madame *de Chesterfield*. Il n'avoit consulté que les Mouvemens du Dépit, dans ce qu'il avoit fait. Sa Vengeance étoit satisfaite; mais, son Amour ne l'étoit pas; &, depuis l'Absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses Ressentimens, aiant eu le Loisir de faire quelques Réfléxions, qu'une Injure récente

ne

ne permet jamais d'écouter, *A quoi bon,* disoit-il, *m'être si fort pressé de rendre malheureuse une Personne, qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon Bonheur? Maudite Jalousie!* poursuivoit-il, *plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent, que pour ceux qui sont tourmentez! Que m'importe d'avoir arraché la* Chesterfield *aux Espérances & aux Desirs d'un Rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire, sans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus sensible aux Penchans de mon Cœur!*

Quantité d'autres Raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un Engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre, que de ne rien avoir, il se remplissoit l'Esprit de vains Repentirs, & d'inutiles Remords, lors qu'il reçut une Lettre de celle qui les causoit; mais, une Lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand Scélérat de l'Univers, après l'avoir luë. La voici.

Vous serez aussi surpris de cette Lettre, que je la fus de l'Air impitoiable, dont vous vites mon Départ. Je veux croire que vous vous étiés imaginé des Raisons, qui justifioient dans votre Esprit un Procédé si peu concevable. Si vous êtes encore dans la Dureté de ces Sentimens, ce sera vous faire Plaisir, que de vous apprendre ce que je souffre dans la plus affreuse des Prisons. Tout ce qu'une Campagne a de plus triste, dans cette Saison, s'offre partout à ma Vue. Assiégée par d'impénétrables Boües, d'une Fenêtre je vois des Rochers, de l'autre des Précipices; mais, de quelque côté

que je tourne mes Regards dans la Maison, j'y rencontre ceux d'un Jaloux, moins supportables encore que les tristes Objets qui m'environnent. J'ajouterois aux Malheurs de ma Vie celui de paroitre criminelle aux Yeux d'un Homme, qui devroit m'avoir justifiée contre les Apparences convaincantes; si, par une Innocence avérée j'étois en droit de me plaindre, ou de faire des Reproches. Mais, comment, se justifier de si loin; & comment se flatter que la Description d'un Séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter? Mais, êtes-vous digne que je le souhaite? Ciel! que je vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur. Venez donc me voir une seule fois, pour entendre ma Justification; & je suis persuadée, que si vous me trouvez coupable, après cette Visite, ce ne sera pas envers vous. Notre Argus part demain, pour un Procès, qui le retiendra huit jours à Chester. Je ne sçai s'il la gagnera; mais, je sçai bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au Cœur, que celui qu'il va solliciter.

Il y avoit dans cette Lettre dequoi faire donner tête baissée dans une Avanture plus téméraire, que celle qu'on lui proposoit; quoiqu'elle fut assez gaillarde. Il ne voioit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier; mais, elle l'assuroit qu'il seroit content du Voiage: & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une Parente auprès de Madame *de Chesterfield*. Cette Parente, qui l'avoit bien voulu suivre dans son Exil, étoit entrée quelque peu dans leur Confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette Lettre, avec toutes les Instruc-

tructions nécessaires sur son Départ, & sur son Arrivée. Dans ces sortes d'Expéditions, le Secret est nécessaire; du moins avant que d'avoir mis l'Avanture à fin. Il prit la Poste, & partit de nuit, animé d'Espérances si tendres & si flateuses, qu'en moins de rien, en comparaison du Tems & des Chemins, il eut fait cinquante mortelles Lieües. A la derniere Poste, il renvoia discrétement son Postillon. Il n'étoit pas encore jour; &, de peur des Rochers, & des Précipices, dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de Prudence, pour un Homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais Pas; &, suivant ses Instructions, il mit pied à terre à certaine petite Cabane, qui joignoit les Murs du Parc. Le Lieu n'étoit pas magnifique; mais, comme il avoit besoin de Repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, & se soucioit encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette Retraite obscure, il y dormit d'un profond Sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande Faim à son Réveil, il mangea fort & ferme; &, comme c'étoit l'Homme de la Cour le plus propre, & que la Femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la Journée à se décrasser, & à se faire toutes les Préparations que le Tems & le Lieu permettoient; sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre Question à ses Hotes. Enfin, les Ordres qu'il attendoit avec impatience arrivérent à l'Entrée de la Nuit, par

une espece de Grison, qui lui servant de Guide, après erré pendant une demie heure dans les Boües d'un Parc de vaste Etendue, le fit enfin entrer dans un Jardin, où donnoit la Porte d'une Salle basse. Il fut posté vis à vis de cette Porte, par laquelle on devoit bientot l'introduire dans des Lieux plus agréables. Son Guide lui donna le bon Soir. La Nuit se ferma; mais, la Porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'Hiver: cependant, il sembloit qu'on ne fut qu'au commencement du Froid. Il étoit crotté jusques aux Genoux, & sentoit, que pour peu qu'il prit encore l'Air dans ce Jardin, la Gelée mettroit toute cette Crotte à sec. Ce commencement d'une Nuit fort âpre & fort obscure eut été rude pour un autre; mais, ce n'étoit rien pour un Homme, qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de Précautions dans l'Absence du Mari. Son Imagination, que mille tendres Idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les Cruautez de l'Impatience, & contre les Rigueurs du Froid; mais, il la sentit petit à petit refroidir; & deux Heures, qui lui parurent deux Siecles, s'étant passées sans qu'on lui donna le moindre signe de Vie, ni de la Porte, ni des Fenêtres, il se mit à faire quelques Raisonnemens en lui-même sur l'Etat présent de ses Affaires, & sur le Parti qu'il y avoit à prendre dans cette Conjoncture. *Si nous frappions à cette maudite Porte*, disoit-il; *car, encore est-il plus honnorable, si le Malheur m'en veut, de périr dans la Maison, que de mourir de Froid dans le Jardin. Il*

est

est vrai, reprenoit-il, *que ce Parti peut exposer une Personne, que quelque Accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il est, encore plus au Desespoir que moi.* Cette Pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de Patience & de Fermeté contre les Ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands Pas, résolu d'attendre le plus long-tems qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une Avanture, qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile; &, quelque Mouvement qu'il se donnât, envelopé d'un gros Manteau, l'Engourdissement commençoit à le saisir de tous côtez, & le Froid dominoit en dépit de tout ce que les Empressemens de l'Amour ont de plus vif. Le Jour n'étoit pas loin; &, dans l'Etat où la Nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit desormais inutilement que cette Porte enforcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'Endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse Expédition.

Il fallut tous les Fagots de la petite Maison, pour le dégeler. Plus il songeoit à son Avanture, plus les Circonstances lui en paroissoient bizarres & incompréhensibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante *Chesterfield*, il avoit mille différentes Inquiétudes pour elle. Tantot il s'imaginoit que son Mari pouvoit être inopinément revenu; tantot que quelque Mal subit l'avoit saisie; enfin, que quelque Obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse, pour s'opposer à son Bonheur, justement au fort des bonnes Intentions qu'on avoit pour lui. *Mais*, disoit-il, *pourquoi m'avoir oublié dans ce*

maudit Jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment, pour me faire au moins quelque Signe: puis qu'on ne pouvoit, ni me parler, ni me recevoir? Il ne favoit à laquelle de ces Conjectures s'en tenir, ni que répondre aux Queftions qu'il s'étoit faites; mais, comme il fe flatta que tout iroit mieux la Nuit fuivante, après avoir fait Veu de ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux Jardin, il ordonna qu'on l'avertit, d'abord qu'on demanderoit à lui parler, fe coucha dans le plus méchant Lit du monde, & ne laiffa pas de s'endormir, comme il eut fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque Lettre, ou quelque Meffage, de Madame *de Chefterfield*; mais, il n'avoit pas dormi deux Heures, qu'il le fut par un grand Bruit de Cors & de Chiens. La Chaumiere, qui lui fervoit de Retraite, touchoit, comme nous avons dit, les Murailles du Parc. Il appella fon Hôte, pour favoir un peu que Diable c'étoit que cette Chambre, tant le Bruit augmentoit en approchant. On lui dit que *c'étoit Monfeigneur, qui couroit le Lievre dan fon Parc. Quel Monfeigneur*, dit-il, tout étonné. *Monfeigneur le Comte* de Chefterfield, répondit le Païfan. Il fut fi frappé de cette Nouvelle, que dans fa prémiere Surprife, il mit la tête fous les Couvertures, croiant déjà le voir entrer, avec tous fes Chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de fon Etonnement, il fe mit à maudire les Caprices de la Fortune; ne doutant pas que le Retour inopiné d'un Jaloux Importun, n'eut caufé toutes les Tribulations de la Nuit précédente.

Il n'y eut plus moien de se rendormir, après une telle Allarme. Il se leva, pour repasser dans son Esprit tous les Stratagêmes qu'on a Coutume d'emploier, pour tromper, ou pour éloigner un vilain Mari, qui s'avisoit de négliger son Procès, pour obséder sa Femme. Il achevoit de s'habiller, & commençoit à questionner son Hôte, lors que le même Grison, qui l'avoit conduit au Jardin, lui rendit une Lettre, & disparut sans attendre la Réponse. Cette Lettre étoit de sa Parente; & voici ce qu'elle contenoit.

Je suis au Desespoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un Lieu, où l'on ne vous fait venir que pour se mocquer de vous. Je m'étois opposée au Projet de ce Voiage, quoique je fusse persuadée que sa Tendresse seule y eut part: mais, elle vient de m'en desabuser. Elle triomphe dans le Tour qu'elle vous a joüé. Non seulement son Mari n'a bougé d'ici; mais, il y reste par Complaisance. Il la traite le mieux du monde; & c'est dans leur Raccommodement qu'elle a sçu que vous lui aviés conseillé de la mener à la Campagne. Elle en a conçu tant de Dépit & d'Aversion pour vous, que de la maniere dont elle m'en vient de parler, ses Ressentimens ne sont pas encore satisfaits. Consolez-vous de la Haine d'une Créature, dont le Cœur ne méritoit pas votre Tendresse. Partez. Un plus long Séjour ici ne seroit que vous attirer quelque nouvelle Disgrace. Je n'y resterai pas long-tems. Je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la Compassion que j'en ai d'abord euë; mais, je suis dégoutée

tée d'un Commerce, qui ne convient guere à mon Humeur.

L'Etonnement, la Honte, le Dépit, & la Fureur, s'emparérent de son Cœur, après cette Lecture. Les Menaces ensuite, les Invectives, & les Desirs de Vengeance, excitérent tour à tour son Aigreur & ses Ressentimens; mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit Cheval de Poste, pour remporter à Londres un bon Rhume, par dessus les Desirs & les tendres Empressemens qu'il en avoit apporté. Il s'éloigna de ces perfides Lieux, avec un peu plus de Vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoi qu'il n'eut pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables Pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer Mylord *Chesterfield*, & sa Chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le Plaisir de voir la Prison où cette méchante Bête étoit renfermée; mais, il fut bien surpris de voir une très belle Maison, située sur le Bord d'une Riviere, au milieu d'une Campagne la plus agréable & la plus riante qu'on put voir. Au Diable le Précipice, ou le Rocher, qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la Lettre de la Perfide. Nouveau sujet de Ressentiment & de Confusion, pour un Homme qui s'étoit cru savant dans les Ruses, aussi bien que dans les Foiblesses du beau Sexe, & qui se voioit la Dupe d'une Coquette, qui se raccommodoit avec un Epoux, pour se vanger d'un Amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soutenir contre

contre tous, *qu'il faut être de bon Naturel, pour se fier à la Tendresse d'une Femme qui nous a déjà trompez; mais, qu'il faut être Fou, pour courrir après.*

Comme cette Avanture n'avoit pas beaucoup de beaux Endroits pour lui, le Voiage & ses Circonstances furent supprimez, autant qu'il lui fut possible; mais, comme on peut croire que la *Chesterfield* n'en garda pas le Secret, le Roi l'apprit; & lui aiant fait son Compliment, il voulut un ample Détail de cette Expédition. Le Chevalier *de Grammont* étoit présent à ce Récit; & n'aiant que fort peu déclamé contre la Trahison qu'on lui avoit faite, *Si elle a eu tort*, dit-il, *de pousser la Chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos Pas, comme un Etourdi. Je m'en vais parier cent Pistoles, qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un Ressentiment que vous méritiés assez, pour le Tour que vous lui aviés joüé. Les Femmes aiment la Vengeance; mais, elles ne tiennent pas toujours leur Colere; &, si vous eussiés resté dans le Voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les Bras cassez, si on ne vous eut fait Amende honorable pour l'Affront de la prémiere Nuit.* *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier *de Grammont* voulut soutenir sa Thése par un Exemple; &, s'addressant au Roi, *Sire*, dit-il, *Votre Majesté peut avoir connu* Marion de l'Orme. *La Créature de France, qui avoit le plus de Charmes, étoit celle-là. Quoi qu'elle eut de l'Esprit comme les Anges, elle étoit capricieuse comme un Diable. Cette Princesse m'aiant donné un Rendez-vous, s'étoit avisé de me l'ôter, pour le don-*

ner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli Billet du monde, tout rempli du Desespoir, où elle étoit d'un Mal de Tête, qui l'obligeoit à garder le Lit, & qui la priveroit du Plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce Mal de Tête, soudainement arrivé, me parut suspect; &, ne doutant point que ce ne fut une Défaite: O! parbleu, Madame la Coquette, *dis-je en moi-même*, si vous ne joüissez pas du Plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne joüirez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes Grisons en Campagne, dont les uns battoient l'Estrade autour de sa Maison, tandis que les autres assiégeoient sa Porte. Un de ces derniers me vint dire que Personne n'étoit entré chez elle de toute l'Après-dinée; mais, qu'un petit Laquais en étoit sorti sur la brune; qu'il l'avoit suivi jusques dans la Ruë St. Antoine, où ce Laquais en avoit rencontré une autre, auquel il avoit dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas d'avantage, pour me confirmer dans mes Soupçons, & pour former le Dessein d'être de la Partie, ou bien de la rompre.

Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je logeois, jusques au fond du Marais, dès que la Nuit fut venuë, je montai à Cheval, sans vouloir qu'on me suivit. Dès que j'eus gagné la Place Roiale, le Grison en Sentinelle m'assura qu'il n'étoit encore entré personne chez Mademoiselle de l'Orme. *Je poussai vers la Ruë St. Antoine; &, justement, comme je sortois de la Place Roiale, je vis entrer un Homme à pied, qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais, il eu beau faire, je le reconnus. C'étoit le Duc* de Brissac. *Je ne doutai*

tai point que ce ne fut le Rival de ce.te Nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompois point; &, mettant pied à terre, d'un Air fort empressé, Brissac, mon Ami, *lui dis-je*, il faut que tu me fasses un Plaisir de la derniere Importance. J'ai un Rendez-vous, pour la prémiere fois, chez une Personne à quatre Pas dici. Comme ce n'est que pour prendre des Mesures, je n'y serai pas longtems. Prête moi ton Manteau, si tu m'aimes, & promene un peu mon Cheval, en attendant mon Retour. Sur tout, ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais, c'est, comme tu sçais, à la charge d'autant. *Je pris son Manteau, sans attendre sa Réponse. Il prit la Bride de mon Cheval; & me conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien; car, après avoir fait semblant d'entrer dans une Porte vis à vis de lui, je me coulai par dessous les Arcades jusqu'à la Porte de la Nymphe* de l'Orme. *On l'ouvrit, d'abord que j'eus frapé. J'étois si bien enveloppé du Manteau de* Brissac, *qu'on me prit pour lui. La Porte se referma, sans qu'on m'eut fait la moindre Question; &, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la Chambre de la Demoiselle. Je la trouvai sur un Lit de Repos dans le Deshabillé le plus galant, & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise; &, la voiant toute interdite,* Qu'est-ce, ma Belle? *lui dis-je.* Il me paroit que voilà une petite Migraine bien parée. Le Mal de Tête est apparemment passé. Point du tout, *dit-elle*, je n'en puis plus: & vous me ferez Plaisir de vous en aller, & de

me laisser mettre au Lit. Pour vous laisser mettre au Lit; Oüi, *lui dis-je:* mais, pour m'en aller; non, ma petite Infante. Le Chevalier *de Grammont* n'est pas un Sot; on ne se pare pas avec tant de soin, pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, *me dit-elle;* car, assurement, il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi! *dis-je*, après m'avoir promis un Rendez-vous. . . . Eh bien, *me dit-elle brusquement*, quand je vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si je veux; & à vous de vous en passer, si je ne le veux pas. Cela seroit bon, *lui dis-je*, si ce n'étoit point pour le donner à un autre. *Elle, aussi fiere que celles qui ont le plus d'Innocence, & aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un Soupçon, qui lui donnoit plus de Chagrin que de Confusion; &, voiant qu'elle montoit sur ses grands Chevaux*, Mademoiselle, *lui dis-je*, ne le prenons pas, s'il vous plait, sur ce Ton. Je sai ce qui vous inquiete. Vous avez peur que *Brissac* ne me trouve avec vous; mais, aiés sur cela l'Esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous; &, Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas sitot Visite. *Je lui dis cela d'un Air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, &, me regardant avec surprise*, Que voulez vous donc dire du Duc *de Brissac? me dit elle.* Je veux dire, *repondis-je*, qu'il est au bout de la Rüe, qui promene mon Cheval; &, si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoier un de vos Gens, ou à voir son Manteau, que je viens de laisser dans votre Antichambre. *Voilà l'E-*

clat

elat de rire qni la prend, au fort de son Etonnement; & *, me jeteant les bras au Col,* Mon Chevalier, *me dit-elle*, je n'y saurois plus tenir; tu es trop aimable, & trop extraordinaire, pour ne te pas tout pardonner. *Je lui racontai comme la chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de rire;* & *nous étant separez fort bons Amis, elle m'assura que mon Rival n'avoit qu'à promener des Chevaux tant qu'il lui plairoit;* & *qu'il ne mettroit de la Nuit le pied chez elle.*

Je le trouvai fidélement dans l'Endroit où je l'avois laissé. Je lui fis mille Excuses de l'avoir fait attendre si long-tems, & *mille Remercimens de sa Complaisance. Il me dit que je me mocquois; que ces Complimens ne se faisoient point entre Amis;* & *, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit Service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon Cheval, tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bon Soir, en lui rendant son Manteau,* & *je me rendis chez mon Baigneur, également content de la Maitresse* & *du Rival. Voilà*, poursuivit-il, *comme il ne faut qu'un peu de Patience* & *d'Addresse, pour desarmer la Colere des Belles,* & *pour mettre jusques à leurs Supercheries à profit.*

Il avoit beau divertir par ses Récits, instruire par ses Exemples, & ne paroitre à la Cour que pour y répandre la Joie universelle, Il y avoit trop long-tems qu'il étoit le seul Etranger à la Mode. La Fortune, jalouse de la Justice qu'on rend au Mérite, & qui veut que les Félicitez dépendent de ses Caprices, lui suscita deux Compétiteurs, dans la Possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; & ces

Compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le Bruit de leurs différens Mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les Suffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs Personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la Robbe & dans l'Epée. L'un étoit le Marquis *de Flamarin*, triste Objet des tristes Elégies de la Comtesse *de la Suze*. L'autre étoit le Président *Tambonneau* très humble & très obéïssant Serviteur & Berger de la belle *Luine*. Comme ils arrivérent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs Talens étoient aussi différens que leurs Figures. *Tambonneau*, passablement laid, fondoit ses Espérances sur beaucoup d'Esprit, qu'on ne lui trouva pas; & *Flamarin*, par son Air, & par sa Taille, briguoit une Admiration, qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du Secours, pour réüssir. C'est pourquoi, dans leurs prémieres Visites, l'un représentoit, & l'autre portoit la Parole. Mais, il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du Gout de celles qui rendoient leurs Noms fameux en France. La Rétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du Beau Sexe; & la bonne Mine de l'autre ne le distingua que pour le Menuet, dont il fut l'Introducteur en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de Succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'Esprit de *St. Evremont*, & aux Agrémens Naturels & Singuliers de son Héros, pour être séduit par les Apparences. Cependant, comme les Anglois en général

ral ont une eſpece de Penchant pour ce qui ſent le Gladiateur, on fit grace à *Flamarin*, en faveur d'un Duël, qui, le chaſſant de ſon Païs, lui ſervoit de Recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'*Hamilton* eut d'abord l'Honneur d'être diſtinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'Eſprit qu'il falloit, pour démêler la Délicateſſe du ſien: &, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa Converſation, ni pour le Tour, ni pour l'Expreſſion, ni pour la Fineſſe des Penſées, il lui faiſoit ſouvent la Grace de cauſer avec elle; & peut-être ne ſe fut-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, ſi, s'en tenant à cet Etalage d'Eloquence, il ne ſe fut mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop, pour la complaiſance de Mademoiſelle *d'Hamilton*, qui croioit n'en avoir déjà que trop eüe pour les Figures de ſon Diſcours. On le pria de faire ailleurs l'Eſſai de ſes Fleurettes ſéduiſantes, & de ne pas perdre le Mérite de ſa prémiere Conſtance, par une Infidélité, qui ſeroit très inutile.

Il ſuivit ce conſeil, en Homme ſage & docile; &, quelque tems après, retournant aux Pieds de ſes prémieres Habitudes en France, il ſe mit à faire proviſion de Politique, pour ces Négociations importantes, auxquelles il s'eſt vu depuis emploié.

Ce ne fut qu'après ſon Départ, que le Chevalier *de Grammont* fut informé de la Déclaration galante, qu'il avoit faite. La confidence n'en valloit pas la peine. Cependant, cela ne laiſſa pas de lui ſauver quelque peu de Ridicule, avant ſon Départ. Son Collegue *Flamarin*,

marin, dénué de ce Support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les Progrès qu'il avoit espéré de l'Amour & de la Fortune. Mais, Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la Gloire de son Maitre pour le Secours des Illustres Affligés, pourvut à sa Subsistance, & Madame *de Southask* à ses Plaisirs. Il eut une Pension du Roi; & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eut plus de Présens à lui faire, que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention; & qu'on a vu depuis Duc *de Tirconel*, devint amoureux de Mademoiselle *d'Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'Homme de meilleur Air. Il n'étoit que Cadet d'une Maison, à la vérité, fort ancienne; mais, considérable par l'Eclat, ou les Biens. Cependant, quelque distrait qu'il fut d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa Fortune; qu'il étoit bien avant dans la Faveur du Duc *d'Yorck*; qu'il avoit mis cette Faveur à profit; & que la Fortune lui avoit été favorable au Jeu; il avoit si bien fait, qu'il se voioit en Possession de quarante mille Livres de Rente en Fonds de Terre. Il s'offrit à Mademoiselle *d'Hamilton*, avec cet Etablissement, & des Espérances presque certaines d'être Pair du Roiaume, par le crédit de son Maitre; &, par dessus tout cela, tant de Sacrifices qu'il lui plairoit des Lettres, des Portraits, & des Cheveux de la *Shrewsbury*: Curiositez, qui véritablement ne sont comptées pour rien en Ménage; mais, qui faisoient Foi de son Mérite en Amour.

Cette Concurrence n'étoit pas à mépriser; &

& le Chevalier *de Grammont* la jugea d'autant plus dangereuse pour les Intérêts de son cœur, qu'il voioit *Talbot* passionnément amoureux; qu'il n'étoit pas Homme à se rébuter pour un Réfus; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du Mépris ou des Froideurs pour ses Empressemens; & , qu'outre cela, ses Freres commençoient à fréquenter la Maison. De ses Freres, l'un étoit Aumonier de la Reine, Jésuite intriguant, & grand Faiseur de Mariages: l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de son Ordre que le Libertinage & la Réputation qu'on leur attribue; du reste, libre par tout, divertissaut par rencontre, mais en possession de dire des Véritez offensantes, & de rendre de bons Offices.

Dans les Réfléxions du Chevalier *de Grammont* sur toutes ces choses, il y avoit dequoi donner de l'Inquiétude. Le peu de Disposition que témoignoit Mademoiselle *d'Hamilton* pour les Prétentions de ce Rival n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses Intentions, & dépendoit absolument de celle de ses Parens. Mais, la Fortune, qui sembloit l'avoir pris sous sa Protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles Inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour Patron des Irlandois opprimez. Ce Zêle pour la Nation étoit fort loüable; mais, il n'étoit pas tout-à-fait desintéressé. De tous ceux, que son crédit avoit fait rétablir dans une Partie de leurs Biens, il avoit excroqué quelque petite chose; mais, comme chacun y trouvoit son comp-

compte, Perſonne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il eſt difficile de ſe contenir, quand la Fortune, ou la Faveur, ſe mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques Airs d'Indépendance dans ſon Procédé, qui choquérent l'Autorité du Duc *d'Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoitre, avec aſſez de Hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit aſſurément quelque Différence entre le Crédit & le Rang de l'un & de l'autre. Le Parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la Soumiſſion & les Déférences; mais, comme ce Parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car, s'étant emporté mal à quelque Diſcours, qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc *d'Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voiant bien qu'il ne ſortiroit pas, qu'il n'eut fait toutes les Soumiſſions qu'il falloit au Duc *d'Ormond*, il y emploia ſes Amis, & fit beaucoup plus, pour ſortir de ce Pas, qu'il n'eut fallu ponr s'en garentir. Il perdit, par ce Démélé, tout Eſpoir d'entrer dans une Famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune Propoſition de ſa part.

Il falut un peu prendre ſur lui, pour ſe défaire d'une Paſſion, qui avoit fait dans ſon cœur beaucoup plus de progrès, que cette Broüillerie n'avoit fait de Bien à ſes Affaires. Il crut qu'elles avoient beſoin de ſa Préſence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiſelle *d'Hamilton*, pour oublier une Tendreſſe, qui troubloit encore ſon Repos. Son Départ ſuivit de près cette Réſolution.

Il

Il étoit gros Joüeur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier *de Grammont* lui avoit gagné trois ou quatre cens Guinées, la veille de son Emprisonnement. Cette Avanture lui avoit ôté de la tête l'Exactitude de paier dès le lendemain, selon sa coutume; &, cela lui étoit tellement sorti de l'Esprit, qu'il ne s'en souvint pas, après qu'il fut en Liberté. Le Chevalier *de Grammont*, qui le voioit partir, sans lui donner le moinpre Signe de Vie sur sa Dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon Voiage; &, l'aiant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé; Talbot, lui dit-il, *si vous avez besoin de mes Services ici, pendant votre Absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le Vieux* Roussel *a laissé son Neveu, pour solliciter ses Intérêts auprès de Mademoiselle* d'Hamilton. *Si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu; bon Voiage. N'allez pas tomber malade par les Chemins; mais, si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre Testament. Talbot*, que ce Compliment fit d'abord souvenir de la Dette, en fit un grand Eclat de rire, & lui dit, en l'embrassant, *Mon cher Chevalier, je vous sai si bon gré de l'Offre, que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maitresse, & vais vous envoier votre Argent.*

Le Chevalier *de Grammont* étoit tout plein de ces Façons honnêtes de rafraichir la Mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le Paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après, au sujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épousé la Fille de *Fax*, Trésorier de la Maison du Roi, l'Homme d'Angleterre,

gleterre le plus riche, & le plus réglé. Son Beau-Fils, au contraire, étoit un petit Hanneton, grand Dissipateur, qui joüoit volontiers; qui perdoit tant qu'on vouloit; mais, qui ne paioit pas de même. Son Beau-Pere, qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de paier, en la redressant. Le Chevalier *de Grammont* lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées, qui n'arrivoient point, quoi qu'il fut sur son Départ, & qu'il eut pris congé de *Conwalis* préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un Billet, que l'on trouvera Laconique. Le voici.

Mylord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont; *& n'oubliez pas le Chevalier* Fax.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché, que ne le paroit un Homme, qui fait Présent de sa Maitresse. Son Séjour en Irlande, ni le Soin de ses Affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait; &, s'il se trouva dégagé des Fers de Mademoiselle *d'Hamilton* à son Retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mademoiselle *Stwart* & de Mademoiselle *de Warmestré*. Les autres étoient Mademoiselle *Balantin*, Mademoiselle *de la Garde*, & Mademoiselle *Bardou*, toutes Filles d'Honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de Beauté. C'étoit une bonne Créature, à qui l'Embonpoint

&.

& quelque Fraicheur tenoient lieu de Mérite, & qui, n'aiant pas l'Esprit d'être Coquette dans les Formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le Monde par sa complaisance. Mademoiselle *de la Garde* & Mademoiselle *Bardou*, toutes deux Françoises, avoient été placées par la Reine-Mere. La prémiere étoit une petite Mauricaude, qui s'entremettoit des Affaires de ses Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admise au Rang des Filles d'Honneur, quoi qu'elle ne fut que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les Titres & les Fonctions.

On ne pouvoit gueres être plus laide, avec une aussi jolie Taille; mais, en récompense sa Laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'Eclat. On se servoit d'elle, pour danser avec *Flamarin*; & quelquefois, sur la fin d'un Bal, armée de Castagnettes & d'Effronterie, elle se mettoit à danser quelque Sarrabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle *Stwart* ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilérent presque en même tems, par différentes Avantures. Voici celle de Mademoiselle *Warmestré*, dont on a dit quelque chose, au sujet du Chevalier *de Grammont*.

Mylord *Taffe*, fils ainé du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmestré*, non seulement s'imagina qu'il étoit vrai; mais, elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la prémiere

occafion : &, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de fon mieux. Il avoit fait confidence de fes Affaires au Duc *de Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup; mais, ils aimoient encore plus le Vin. Le Duc *de Richemont*, malgré fa Naiffance, ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le confidéroit encore moins, que ne faifoient les Courtifans. Ce fut apparemment, pour fe mettre mieux dans fon Efprit, qu'il s'avifa de devenir amoureux de Mademoifelle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui, fur leurs Engagemens. Voici les Mefures qu'ils prirent, pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargé de dire à Mademoifelle *Stwart*, que le Duc *de Richemont* mouroit d'Amour pour elle; &, que toutes les fois qu'il la lorgnoit en Public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'époufer, dès qu'elle en auroit le Loifir.

Taffe n'eut point de Commiffion à donner pour Mademoifelle *Warmeftré* à la petite Ambaffadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais, elle fut chargée de ménager certaines Facilitez, qui manquoient encore à la Liberté de leur Commerce; comme, par éxemple, de la voir à toute heure du Jour, & de la Nuit, chez elle. Cela paroiffoit difficile; mais, on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui, pour toutes chofes au monde, n'auroit voulu faire la Commode, qu'en tout Bien & tout Honneur, confentit qu'on fouperoit, tant qu'on voudroit, chez Mademoifelle *Warmeftré*, pourvu que ce fut à bonne Intention, & qu'elle fut de la Partie.

tie. La bonne Dame aimoit les Huitres vertes, & ne haïſſoit pas le Vin d'Eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſûr dans chacun de ces Repas deux Barils d'Huitres: l'un, pour manger avec la Compagnie; & l'autre, pour emporter: &, dès qu'elle avoit pris ſa Doze de Vin, elle prenoit congé de l'Aſſemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monſieur le Chèvalier *de Grammont* avoit jetté les yeux ſur elle, qu'on menoit ce petit Train de Vie dans ſa Chambre. Dieu ſait les Patez de Jambon, les Bouteilles de Vin, & les autres Proviſions de ſa Libéralité, qui s'y conſommoient.

Au milieu de ces Bombances nocturnes, & de cet innocent Commerce, un Parent de *Killegrew* vint ſolliciter un Procès à Londres. Il le gagna; mais, il y penſa perdre l'Eſprit.

C'étoit un Gentilhomme de Campagne, Veuf depuis ſix mois, & Poſſeſſeur de quinze à ſeize mille Livres de Rente. Le pauvre Homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir ſon Couſin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de ſa Viſite. Il y vit Mademoiſelle *Warmeſtré*; &, dès cette prémiere Vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien, que n'aiant plus de Repos, ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux Remédes extrémes; c'eſt-à-dire, qu'un beau matin, il fut trouver ſon Couſin *Killegrew*, lui conta ſa Chance, & le pria bien inſtamment de demander Mademoiſelle *Warmeſtré* en Mariage de ſa part.

Killegrew penſa tomber de ſon haut, en apprenant ſon Deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admirer

mirer quelle Créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fouré dans la tête, pour en faire sa Femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le Dénombrement des Dangers & des Inconvéniens qu'il y avoit dans une Entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une Fille élevée à la Cour étoit un terrible Meuble pour la Campagne; que ce seroit en troubler le Repos par tous les Vacarmes de l'Enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eut; que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en Equipage, en Table, en Habit, & en Frais de Jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices, qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille Livres de Rente..

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais, trouvant sa Raison moins pressante que son Amour, il demeura ferme dans sa Résolution: & *Killegrew*, cédant à ses Importunitez, fut offrir son Cousin pieds & poings liés à la victorieuse *Warmestré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une Complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le Mépris, avec lequel elle reçut sa Proposition. La Hauteur, avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son Fait avec Mylord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pu trouver deux Hommes d'Humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce Refus, avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la Nouvelle la plus salu-

ſalutaire qu'il put apprendre à ſon Couſin ; mais, ſon Couſin ne ſe le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguiſoit la Vérité, par les Raiſons qu'il lui avoit déjà expoſées ; &, n'ôſant plus lui en parler, il prit la Réſolution de la voir lui-même. Il réveilla tout ſon courage pour cette Entrepriſe, & médita ſon Compliment ; mais, dès qu'il eut ouvert la Bouche, pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans ſa chambre, pour lui parler d'une ſotte Affaire, dont elle avoit donné la Réponſe à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de ſa Vie, d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la Dureté, dont on accompagne les Refus qu'on fait aux Importuns.

Il en fut plus affligé, qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reſte. Il en partit, ſans voir ſon Couſin ; regagna ſa Maiſon de Campagne ; &, croïant qu'il lui ſeroit impoſſible de vivre ſans l'inhumaine, il réſolut de faire ſon poſſible pour mourir.

Mais, tandis que, pour vaquer à ſa Douleur, il s'étoit ſouſtrait au commerce des Chiens & des Chevaux, c'eſt-à-dire qu'il renonçoit aux plus cheres Délices d'un Gentilhomme de Campagne, la dédaigneuſe *Warmeſtré*, ſurpriſe apparemment, pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une Avanture ſi publique fit l'Eclat qu'on peut s'imaginer. Toute la Pruderie de la Cour en fut déchainée ; celles principalement, qui n'étoient plus d'Age, ou de Figure, à donner

de ces Scandales, en demandoient Justice. Mais, la Gouvernante des Filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit dequoi fermer la Bouche aux Médisans. Elle eut une Audience de la Reine pour en développer le Mistere; & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son Aveu, c'est-à-dire, en tout Bien & en tout Honneur.

La Reine envoia demander à Mylord *Taffe*, s'il reconnoissoit Mademoiselle *Warmestré* pour sa Femme. Il assura très respectueusement qu'il ne reconnoissoit, ni Mademoiselle *Warmestré*, ni son Enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutot lui en faire Honneur qu'à un autre. La malheureuse *Warmestré*, plus indignée de cette Réponse, qu'affligée de la Perte d'un tel Amant, quitta la Cour, dès qu'elle le put, résoluë de quitter le Monde à la prémiere Occasion.

Killegrew, sur le point de faire un Voiage, quand cette Avanture arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la Maison de son déplorable Cousin, pour lui en faire part; &, dès qu'il le vit, sans ménager la Délicatesse de son Amour, ou de ses Sentimens, il lui en fit durement le Récit. Toutes les Couleurs, qui peuvent donner de l'Indignation, y furent emploiées, pour le faire créver de Honte & de Ressentiment.

Nous lisons que l'officieux *Tiridate* se laissa doucement mourir, au Récit de la Mort de *Marianne*; mais, le tendre Cousin de *Killegrew*, s'étant

s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraison.

Loüé soit le Seigneur d'une petite Disgrace, qui sera peut-être le Bonheur de ma Vie! Que sait-on, si la belle Warmestré *ne voudra point de moi à présent; &, si je n'aurai pas le Bonheur de passer mes jours avec une Femme que j'adore; & dont je puis espérer des Héritiers? Oüi da*, dit *Killegrew*, plus confondu que l'autre n'auroit du l'être, *vous pouvez compter sur l'un & l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle sera relevée; & ce seroit une grande Malice à elle, qui en fait faire, de vous laisser manquer d'Enfans. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.*

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la Raillerie. Cet Amant fidéle la recherchа, comme il eut pu faire la chaste *Lucrece*, ou la belle *Helene*. Sa Passion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épousée: & la généreuse *Warmestré*, touchée d'abord de Réconnoissance, la fut enfin d'Inclination; ne lui donna pas un Enfant, dont il ne fut le Pere; &, depuis qu'il y a des Ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après, Mademoiselle *Balantin*, que cet Exemple n'avoit point effraiée, eut la Prudence de quitter la Cour, avant que d'en être chassée. La desagréable *Bardou* la suivit de près; mais, ce fut pour d'autres Raisons. On s'ennuia de sa Sarrabande, comme de son Visage. Le Roi, pour ne plus les revoir, ni l'une, ni l'autre, leur fit donner

 une

une petite Pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mademoiselle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit, ni assez de Vices, ni de Vertus, pour être chassée de la Cour, ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle seroit devenue; si le Seigneur *Silvius*, Personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le Nom Romain, qu'il avoit pris, n'eut pris aussi pour Femme l'Infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs Déréglemens, ou pour leur Laideur; cependant, celles, qui les remplacérent, trouvérent le moien de les faire regretter, si l'on en excepte Mademoiselle *Wels*.

C'étoit une grande Fille, faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une Déesse; & dont le Visage, fait comme ceux qui plaisent le plus étoit un de ceux qui plaisent le moins. Le Ciel y avoit répandu certain certain Air d'Incertitude, qui lui donnoit la Phisionomie d'un Mouton qui reve. Cela donnoit mauvaise Opinion de son Esprit; &, par malheur, son Esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croioit. Cependant, comme elle étoit fraiche, & qu'elle paroissoit neuve, le Roi, que la belle *Stwart* ne gatoit pas sur la Finesse des Pensées, voulut voir si les Sens ne trouveroient pas mieux leur compte aves Mademoiselle *Wels*, que les Sentimens avec son Esprit. Cette Epreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une Famille Roiale; &, comme son Pere avoit fidélement servi *Charles I*, elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre *Charles II*. Ce Commerce n'eut pas des Suites fort avantageuses

geuſes pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de Défenſes qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendüe à diſcrétion, ſans être vivement preſſée: & d'autres diſoient, que Sa Majeſté ſe plaignoit de quelques autres Facilitez encore moins engageantes. Le Duc *de Boukingham* fit un Couplet de Chanſon ſur ce ſujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, Confident de ſes menus Plaiſirs. L'Alluſion de *Wels*, qui veut dire *Puits*, fait toute la Penſée du Couplet. En voici le Sens.

Quand le Roi de ce Puits ſentit l'Horreur profonde,
Progers, *s'écria-t-il, que ſuis-je devenu!*
Ah! depuis que j'y ſonde,
Si je n'avois cherché que le Centre du Monde,
J'y ſerois parvenu.

Mademoiſelle *Wels*, avec cette eſpéce d'Anagramme ſur ſon Nom, & ces Remarques ſur ſa Perſonne, ne laiſſoit pas de briller entre toutes ſes nouvelles Compagnes. C'étoient Meſdemoiſelles *Leviſton*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en faſſe mention dans ces Mémoires; & nous les laiſſerons dans l'Obſcurité, juſqu'à ce qu'il plaiſe à la Fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la Nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Ducheſſe *d'Yorck* fut preſque renouvellée dans le même tems; mais, quant au Choix qu'elle en fit, cette Princeſſe montra bien, par une Recrüe brillan-

te, que l'Angleterre avoit de grandes Ressources en Beautez. Avant que d'en parler, voions un peu ce que c'étoient que les prémieres Filles d'Honneur, & par quel Hazard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mademoiselle *Blake*, & Mademoiselle *Price*, dont on a déja parlé, la Chambre avoit été composée de Mademoiselle *Bagott* & de Mademoiselle *Hubert*, Doienne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillé avec le Marquis *de Brisacier*, s'en étoit pris à cette Lettre fatale, qu'elle avoit reçüe de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la *Price* devoit porter des Gans & du Ruban jaune, comme elle, il ne lui parloit que de sa Blonderie & de ses Yeux marcassins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puis qu'on y comparoit ses Regards; & voulant, à quelque tems de là, sçavoir toute la Vertu de l'Expression, elle demanda ce que vouloit dire Marcassin. Il n'y a point de Sangliers en Angleterre; & ceux, à qui elle s'addressa, luî dirent que c'étoit un Cochon de Lait. Cette Injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit souçonné de sa Perfidie. *Brisacier*, plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendüe Noirceur, la regarda comme une Créature encore plus capricieuse qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais, le Chevalier *Yarbouroughs*, aussi blond qu'elle, s'offrit, au fort de son Dépit, en fut écouté favorablement: & le Sort fit ce Mariage, pour voir ce que produiroit une Union si blaffarde.

Made-

Mademoiselle *Price* avoit de l'Esprit ; &, comme elle n'étoit pas d'une Figure à s'attirer beaucoup de Veux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la Renchérie, quand l'Occasion s'en présentoit, elle ne marchandoit seulement pas. Elle avoit de l'Emportement dans sa Colere, aussi bien que dans sa Tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques Inconvéniens. Elle avoit très mal-à propos pris Querelle avec une jeune Créature, que Mylord *Rochester* aimoit. Ce Commerce avoit été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'Imprudence de faire tout de son mieux, pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux Ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais Homme n'a écrit avec plus d'Agrément, de Délicatesse, & de Facilité; mais, la plus implacable des Plumes ; en fait de Satire, étoit la sienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une Figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont son Nom étoit le Refrain, & sa Condúite le Sujet. Quel moien d'y tenir, dans une Cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de Mylord *Rochester*. Il ne lui fallut plus que la Perte d'un Amant, & la Découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux Persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un Garçon de Mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte *de Traversham*, succéda dans la Charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Altesse. Mademoiselle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa Mort la mit au Desespoir; mais, son

Inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine Caſſette, cachetée de tous cotez, en étoit. Elle étoit addreſſée de la main du Défunt à Mademoiſelle *Price*; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de ſa Prudence de la recevoir, au Refus de la *Price*, & de ſon Devoir de la remettre entre les mains de la Ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit farcie de Choſes curieuſes & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit Profit. Quoique la Ducheſſe ne crut pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une Caſſette ſi merveilleuſe, & ſi ſoigneuſement cachetée, la prit; & l'Ouverture s'en fit en préſence de quelques Dames, qui ſe trouvérent alors dans ſon Cabinet.

Tous les Brimborions d'Amour, que l'on peut imaginer, y étoient, & toutes ces Faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comme une ſeule Perſonne y avoit pu fournir; car, ſans compter les Portraits, il y avoit des Cheveux de toutes ſortes, & mis en Bracelet de tant de manieres, que c'étoit une Merveille. Après cela, venoient trois ou quatre Pacquets de Lettres, d'une Tendreſſe ſi vive, qu'on n'ôſa jamais lire que les deux prémieres, tant les Tranſports & les Langueurs y étoient naturellement repréſentez.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoir fait ouvrir cette Caſſette en ſi bonne Compagnie: car, avec de pareils Témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'Apparence que l'Avanture fut ſupprimée. Mais, comme il n'y en avoit pas

auſſi,

aussi, de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mademoiselle *Price* ce qui lui appartenoit, avec Ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la Perte de son Amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle *Hubert* étoit d'un caractere aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa Figure paroissoit singuliere dans un Païs, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, est un Reproche. Elle avoit de la Taille, quelque chose de fort délibéré dans l'Air. Elle avoit beaucoup d'Esprit, & son Esprit étoit fort orné, sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de Vivacité dans une Imagination peu réglée; & beaucoup de feu dans des Yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre; mais, on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau Sexe.

Mademoiselle *Bagett*, qui mérita la prémiere ses Soins & ses Empressemens, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne Foi; mais, s'étant apperçu que c'étoit trop peu de toute son Amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laissa cette Conquête à la Niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honnorée, comme Madame sa Tante fort obligée du Soin qu'elle avoit de la petite Fille.

Bientot le Bruit véritable ou faux de cette Singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce Rafinement de l'ancienne Grece sur les Gouts de la Tendresse; & l'on se mit en tête que l'illustre *Hubert*, qui paroissoit si tendre pour les Belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les Chansons commencérent à lui faire compliment sur ces nouveaux Attributs; & ses Compagnes commencérent à la craindre, sur la foi de ces Chansons. La Gouvernante, toute allarmée de ces Bruits, consulta Mylord *Rochester*, sur le Péril où sa Niece paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'addresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mademoiselle *Hubert*; & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse, trop généreuse, pour ne pas traiter de Visions ce que l'on imputoit à cette Fille; & trop équitable, pour la condamner sur des Chansons, l'ôta de la Chambre, pour la faire servir auprès de sa Personne.

Mademoiselle *Bagett* étoit la seule, qui véritablement eut quelque Air de Sagesse & de Beauté, dans cette prémiere Chambre. Elle avoit les Traits beaux & réguliers. Elle avoit ce Teint rembruni, qui plait tant, quand il plait. Il plaisoit beaucoup en Angleterre; parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eut à rougir. Mylord *Falmouth* jetta les yeux sur elle. Ses Veux furent mieux reçus, que n'avoient été ceux de Mademoiselle *Hubert*; &, quelque tems après, l'Amour l'éleva, du Poste de Fille d'Honneur de la Duchesse, à un Rang que toutes les Filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Duchesse *d'Yorck*, pour former sa nouvelle Cour, voulut voir toutes les jeunes Personnes qui s'offrirent; &, sans égards aux Recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle *Jennings*, & Mademoiselle

Tem-

Temple, étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle *Jennings*, parée des prémiers Trésors de la Jeunesse, étoit de la plus éclatante Blancheur qui fut jamais. Ses Cheveux étoient d'un Blond parfait. Quelque chose de vif & d'animé défendoit son Teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une Blancheur extrême. Sa Bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle Bouche du monde. La Nature l'avoit embellie de ces Charmes, qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le Tour de son Visage étoit gracieux, & sa Gorge naissante étoit de même éclat que son Teint. Pour achever en un mot, sa Figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes Peintures. Mais, comme il n'étoit pas juste qu'une seule Personne possedât tous les Trésors de la Beauté, sans aucuns Défauts, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses Bras & à ses Mains, pour les rendre dignes du reste. Son Nez n'étoit pas de la derniere Délicatesse, & ses Yeux faisoient un peu grace, tandis que sa Bouche, & le reste de ses Appas, portoient mille coups jusques au fond du cœur.

Avec cette aimable Figure, elle étoit toute petillante d'Esprit & de Vivacité. Ses Gestes, & tous ses Mouvemens, étoient autant d'Impromptus. Sa Conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire; fine & délicate, quand elle vouloit donner du Ridicule; mais,

comme ſon Imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penſer, ſes Expreſſions ne ſignifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : & ſes Paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choſes qu'elle penſoit.

Mademoiſelle *Temple*, à peu près du même Age, étoit brune, en comparaiſon d'elle. Sa Taille étoit jolie. Elle avoit les Dents belles, les Yeux tendres, le Teint frais, le Sourire agréable, & l'Air ſpirituel. Voilà ce que c'étoit que ſon Extérieur. Il ſeroit difficile de dire ce que c'étoit que le reſte; car, elle étoit ſimple, glorieuſe, crédule, ſoupçonneuſe, coquette, ſage, fort ſuffiſante, & fort ſotte.

Dès que ces nouveaux Aſtres parurent à la Cour de la Ducheſſe, chacun eut les yeux deſſus, & l'on forma des Deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal. Mademoiſelle *Jennings* ne fut pas long-tems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'Adorateurs à ſes Compagnes, que ceux que l'Eſpoir du Succès y attachoit. Son Eclat éblouïſſant attiroit, & les Charmes de ſon Eſprit engageoient.

Le Duc *d'Yorck* s'étant perſuadé qu'elle étoit de ſon Appanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes Prétentions, par le même Droit, que le Roi ſon Frere s'étoit approprié les Faveurs de Mademoiſelle *Wels*. Mais, il ne la trouva pas d'Humeur à ſe mettre à ſon Service, quoi qu'elle fut à celui de la Ducheſſe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de Lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses Regards ſe promenoient toujours ailleurs, quand ceux de

Son

Son Altesse les cherchoient. Et, si par hazard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut changer de Batterie. Les Regards n'aiant rien fait, il trouva l'occasion de parler; & ce fut tant pis. Je ne sçai de quelle maniere il conta sa Chance; mais, les Discours ne furent pas mieux reçus que le prémier Langage.

Elle avoit de la Sagesse & de la Fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoi qu'on jugeât à ses Vivacitez qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes Réfléxions, elle s'étoit munie de quelques Maximes très salutaires pour la Conduite d'une Personne de son Age. La prémiere étoit, *qu'il falloit être jeune, pour entrer agréablement à la Cour; & ne pas être vieille, pour en sortir de bonne Grace. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuse Résistance, ou par d'illustres Foiblesses; & que, dans un Séjour si dangereux, il falloit faire son Possible, pour ne disposer de son Cœur, qu'en donnant sa Main.*

Avec de tels Sentimens, elle eut moins de peine à résister aux Tentations du Duc, qu'à se débarrasser de la Persévérance. Elle fut sourde aux Traités d'Etablissement, dont on voulut sonder son Ambition; & toutes les Offres de Présens réüssirent encore plus mal. Que faire, pour apprivoiser une impertinente Vertu; qui ne vouloit point entendre raison? Il y avoit de la Honte à laisser échapper une petite Etourdie, dont les Penchans devoient au moins tenir quelque chose de la Vivacité qui brilloit dans toutes ses Manieres; & qui, cependant,

ſe mêloit d'avoir du Solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien révé ſur ſon Obſtination, il crut que l'Ecriture pourroit faire ce que n'avoient pu les Regards, les Diſcours; ni les Ambaſſades. Le Papier ſouffre tout; mais, par malheur; elle ne ſouffroit point le Papier. Chaque jour, quelques Billets tendres en Expreſſions, ou magnifiques en Promeſſes, ſe fourroient, ou dans ſes Poches, ou dans ſon Manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuſe petite Bête avoit ſoin que ceux, qui les y avoient vu entrer, les en viſſent ſortir, ſans leur avoir donné la moindre Audience. Elle ne faiſoit que ſecoüer ſon Manchon, ou tirer ſon Mouchoir. Dès qu'il avoit le Dos tourné, Billets pleuvoient autour d'elle; & les ramaſſoit qui vouloit. La Ducheſſe fut ſouvent témoin de cette Conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de ſon Manque de Reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours, que des Charmes & de la Sageſſe de Mademoiſelle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune Créature, débarquant de la Campagne droit à la Cour, en devint ſitot l'Ornement par ſes Attraits, & l'Exemple par ſa Conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroiſſant pas naturel que les Promeſſes ne puſſent l'éblouïr, ni les Empreſſemens la ſéduire; elle, qui vraiſemblablement ne tenoit pas cette diſcréte Morale de la Prudence de ſa Mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les Prunes

&

& les Abricots de *St. Albans.* Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le Tour de son Esprit, & dans les charmes de sa Personne; mais, toutes ces Nouveautez lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientot en Desir de réüssir dans l'Epreuve. Dieu sçait ce qui en fut arrivé. Car, il avoit tout l'Esprit du monde, & il étoit Roi. Ces Qualitez ne sont pas indifférentes. Les Résolutions de la belle *Jennings* étoient loüables & bien raisonnées; mais, l'Esprit avoit de grands Charmes pour elle, & la Majesté du Prince humiliée devant une jeune Personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais, Mademoiselle *Stwart* n'eut garde de consentir au Projet du Roi. L'Allarme la prit de bonne heure: elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son Frere le soin d'instruire les Filles de la Duchesse sa Belle-Sœur, & de ne se mêler que de la Conduite de son Troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines Propositions d'Etablissement, qui ne lui paroissoient pas desavantageuses. La Menace n'étoit pas à négliger. Il obéït; & Mademoiselle *Jennings* eut encore tout l'Honneur des Bruits, qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle Estime, & nouveaux Veux de tous côtez. Elle alloit triomphant de je ne sçai combien de Libertez, sans intéresser la sienne. Son Heure n'étoit pas encore venue, mais, elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comme sa Compagne débuta.

Quoique la Figure de Mademoiselle *Temple*

ple fut toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiselle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son Esprit. Deux Personnes, très capables de lui en donner, si ce Don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord *Rochester* & Mademoiselle *Hubert*. Le prémier commença par la gâter, en lui faisant part de ses Productions, comme à la Personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les Charmes de sa Personne. Il lui disoit bien, que si le Ciel l'avoit fait d'Humeur à se prendre par la Beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais, que n'étant Dieu merci touché que de l'Esprit, il avoit le Bonheur de jouïr du plus agréable Entretien du monde, sans que cela put tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un Aveu si sincere, qu'il lui présentoit des Vers, ou quelque Chanson nouvelle; & c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à Mademoiselle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ses Appas, pour en faire Amende honnorable. De telles Insinuations tournoient sa petite Tête, que c'étoit une Pitié.

La Duchesse s'en apperçut; &, connoissant la portée du Génie de l'un & de l'autre, elle connut le Danger où la pauvre *Temple* se précipitoit, sans le sçavoir. Mais, comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un Commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiselle *Hubert* fut chargée de mettre ordre, le plus discréte-

ment

ment qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues Converſations n'euſſent point de ſuite. Elle accepta volontiers cette Commiſſion, & ſe flatta d'y réüſſir.

Elle avoit déjà fait toutes les Avances, pour s'emparer de ſa Confiance & de ſa bonne Volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle, que contre *Rocheſter*, y répondoit tout de ſon mieux. Elle étoit avide de Loüanges, & friande de toutes ſortes de Sucreries; autant que ſi elle n'eut pas eu plus de neuf à dix Ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes Gouts. Mademoiſelle *Hubert* avoit l'Intendance du Cabinet des Bains de la Ducheſſe. Son Appartement étoit tout contre; &, dans cet Appartement, elle avoit un Cabinet garni de Confitures & de toutes ſortes de Liqueurs. Ce Cabinet convenoit au Gout de Mademoiſelle *Temple*, & il convenoit au Gout de Mademoiſelle *Hubert*, qu'elle y prit plaiſir.

La belle Saiſon étant de retour, les Plaiſirs, qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour, que les Dames avoient été à Cheval, la *Temple*, au retour d'une de ces galantes Promenades, débarqua chez Mademoiſelle *Hubert*, pour ſe remettre de la Fatigue, aux Dépens des Confitures, qui l'y attendoient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la Permiſſion de ſe mettre en Chemiſe; c'eſt-à-dire, de ſe deshabiller chez elle, pour changer de Linge en ſa Préſence. Cette Permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. *Je vous l'allois propoſer*, dit la Hubert. *Ce n'eſt pas que vous ne ſoiés jolie comme un Ange dans cet Habillement; mais,*

il n'est rien tel que d'être fraichement, & à son aise. Vous ne sçauriés croire, ma chere Temple poursuivit-elle, *en l'embrassant, combien vous m'obligez d'en user ainsi; mais, surtout, ce Gout pour la Propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choses, de cette petite Folle de* Jennings. *Avez-vous pris garde, comme tous nos Benêts de la Cour l'admirent pour quelque Eclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, & pour des Etourderies, qui ne sont d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des Traits d'Esprit. Je ne lui ai pas assez parlé, pour en démêler la Gentillesse; mais, s'il n'est pas mieux tourné que ses Pieds, ce n'est pas grand chose. On m'en a conté de belles de son peu de Propreté. Il n'y a point de Chat qui craigne tant l'Eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, & ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire, la George & les Mains?*

La *Temple* avaloit cela plus doux que les Confitures; & l'officieuse *Hubert*, pour ne pas perdre de tems, la deshabilloit en attendant sa Femme de Chambre. Elles en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une Personne constituée depuis quelque tems en Dignité comme Mademoiselle *Hubert*; mais, elle eut beau s'en défendre: l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit Office. La Collation finie, & Mademoiselle *Temple* deshabillée, *Passons*, lui dit la Hubert, *dans le Cabinet de Bains, nous pourrons y causer un moment, sans craindre que quelque sotte Visite nous vienne lanterner.* Elle

y consentir; &, s'étant toutes deux mises sur un Lit de Repos, „Vous êtes trop jeune, ma „ chere *Temple, lui dit-elle*, pour connoître la „ Malignité du Caractere des Hommes en gé„ néral, & trop neuve encore en ce Païs-ci, „ pour avoir pu démêler celui de ses Habitans. „ Je vais vous donner une Idée de ces Messieurs, „ du mieux qu'il me sera possible, sans offen„ ser Personne; car, je n'aime point la Mé„ disance.

„ Prémiérement, il faut que vous comptiés, „ que tous les Hommes de la Cour manquent „ de Probité, de bon-Sens, de Jugement, d'Es„ prit, ou de Sincérité; c'est-à-dire, que ce„ lui, qui par hazard aura quelques-unes de ces „ Qualitez, à coup sur, n'aura pas les autres. „ Le Faste dans les Equipages, la Fureur du Jeu, „ la bonne Opinion de leur Mérite, & le Mé„ pris pour celui des autres, sont leurs Entê„ temens.

„ L'Intérêt, ou les Plaisirs, sont les Motifs „ de toutes leurs Actions. Ceux, qui suivent „ le prémier, vendroient *Dieu le Pere*, com„ me *Judas* vendit son Maître, & pour moins „ d'Argent. Je vous citerois de beaux Exem„ ples, si j'en avois le Tems. Pour les Secta„ teurs des Voluptez, ou soi disans tels; car, „ ils ne sont pas tous si méchans qu'ils affec„ tent de le paroître: ces Messieurs ne respec„ tent, ni Promesses, ni Sermens, ni Foi, ni „ Loi; c'est-à-dire, ni le Ciel, ni la Terre, „ pour parvenir à leurs Fins. Ils ne regardent „ les Filles d'Honneur, que comme des Amu„ semens qu'on place exprès à la Cour, pour

„ les

„ les empêcher de s'y ennuier; &, plus on a
„ de Mérite, plus on est exposé à leurs Imper-
„ tinences, dès qu'on les écoute; & à leurs
„ Calomnies, dès qu'on ne les écoute pas. Pour
„ les Epouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut
„ chercher. Si l'Argent ou le Caprice ne s'en
„ mêlent, on auroit beau se flatter d'être pour-
„ vue; la Sagesse, & les Appas, y sont égale-
„ ment inutiles. Madame *de Falmouth* est l'u-
„ nique Exemple d'une Fille d'Honneur bien
„ mariée sans Dot; & demandez au pauvre im-
„ bécille d'Epoux, pour quelle raison il l'a pri-
„ se, je suis persuadé qu'il n'en sçait aucune,
„ si ce n'est qu'elle a les Oreilles grandes &
„ rouges; & le Pied plat. Pour la blonde *Yar-
„ borough*, qui paroissoit si fiere de son Etablis-
„ sement, elle est Femme, pour tout comp-
„ ter, d'un grand Flandrin, qui, la Semaine
„ d'après son Mariage, lui fit prendre Congé
„ de la Ville pour jamais, en Vertu de cinq
„ ou six mille Livres de Rente qu'il possede
„ sur les Confins de Cornüaille. Helas! la
„ pauvre *Blake*, je la vis partir il a bien un An,
„ tirée à quatre Chevaux si maigres, que je ne
„ crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin
„ de son petit Chateau. Que voulez-vous,
„ toutes les Filles ont la Folie de se vouloir
„ marier; &, dès qu'elles ont quelque peu de
„ Charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se
„ montrer à la Cour, pour choisir leurs Epoux.
„ Mais, quand cela seroit, c'est la plus sotte
„ Condition du monde, pour une Personne
„ qui a des Sentimens. Croiez-moi, ma chere
„ *Temple*, c'est si peu de chose que les Plaisirs

„ du

„ du Mariage, au prix de ses Inconvéniens,
„ que je ne sçai comment on peut s'y résou-
„ dre. Fuiez-donc un si fâcheux Engagement,
„ au lieu de le souhaiter. La Jalousie, jadis
„ inconnue dans ces innocens Climats-ci, de-
„ vient à la mode. Vous en sçavez des Exem-
„ ples. De quelque brillante Apparence qu'on
„ veuille vous éblouir, n'allez pas de votre Es-
„ clave en faire votre Tiran: Maitresse de vo-
„ tre Liberté, vous la serez toujours des au-
„ tres. Je vais vous donner des Preuves assez
„ récentes de la Perfidie des Hommes pour no-
„ tre Sexe, & de l'Impunité qu'ils trouvent
„ dans tous leurs Attentats contre notre Inno-
„ cence. Le Comte *d'Oxford* devint amoureux
„ d'une Comédienne de la Troupe du Duc,
„ belle, gracieuse, & qui jouoit dans la per-
„ fection. Le Rôle de *Roxelane*, dans une
„ Piece nouvelle, l'avoit misse en Vogue, &
„ le Nom lui en étoit resté. Cette Créature,
„ pleine de Vertu, de Sagesse, ou, si vous
„ voulez, d'Obstination, refusa fiérement les
„ Offres de Service & les Présens du Comte
„ *d'Oxford*. Cette Résistance irrita sa Passion.
„ Il eut recours aux Invectives, & même aux
„ Charmes; le tout en vain. Il en perdit le
„ Boire & le Manger. Ce n'étoit pas grand
„ chose pour lui; mais, sa Passion devint si
„ violente, qu'il ne jouoit, ni ne fumoit plus.
„ Dans cette Extrémité, l'Amour eut recours
„ à l'Himen. Le Comte *d'Oxford*, Prémier
„ Pair du Roiaume, a bonne mine, comme
„ vous voiez. Il est de l'Ordre de la Jarretie-
„ re, qui releve un Air assez noble, qu'il a

„ natu-

„ naturellement. Enfin, à le voir, on diroit
„ que c'est quelque chose; mais, à l'entendre,
„ on voit bien que ce n'est rien. Cet Amant
„ passionné lui fit présenter une belle Promesse
„ de Mariage, authentiquement signée de sa
„ Main. Elle ne voulut point tâter de cet Ex-
„ pédient; mais elle crut qu'elle ne risquoit
„ rien, lors qu'il vint le lendemain, accom-
„ pagné d'un Ministre & d'un Témoin. Une
„ autre Comédienne de ses Amis signa le Con-
„ trat, comme pour elle. Le Mariage fut fait
„ & parfait de cette sorte. Vous croiez peut-
„ être que la nouvelle Comtesse n'avoit plus
„ qu'à se faire présenter à la Cour, y prendre
„ son Rang, & arborer les Armes d'Oxford?
„ Point du tout. Quand il en fut question, on
„ trouva qu'elle n'étoit point mariée; c'est-à-
„ dire, on trouva que le prétendu Ministre
„ étoit un Trompette du Milord, & le Té-
„ moin, son Timbalier. Cet Ecclésiastique &
„ ce Témoin ne parurent plus, après la Céré-
„ monie, & l'on soutint à l'autre Témoin,
„ que la Sultane *Roxelane* avoit apparemment
„ cru se marier réellement dans quelques Rôlle
„ de Comédie. La pauvre Créature eut beau
„ prendre à parti les Loix & la Religion, vio-
„ lées aussi bien qu'elle par cette Supercherie;
„ elle eut beau se jetter aux pieds du Roi, pour
„ en demander Justice: elle n'eut qu'à se rele-
„ ver; trop heureuse d'avoir une Pension de
„ mille Ecus pour Doüaire, & de reprendre le
„ Nom de *Roxelane*, au lieu de celui *d'Oxford*.
„ Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comé-
„ dienne, que tous les Hommes n'ont pas les
„ mê-

„ mêmes Sentimens, & qu'on peut au moins
„ les écouter, quand ils ne font que rendre
„ juſtice au Mérite d'une Perſonne faite com-
„ me vous; mais, ne vous y fiez pas, quoi-
„ que vous ſoiés à même: car, je ſçai que tout
„ le monde ne donne pas dans la Prévention
„ nouvelle où l'on eſt pour la *Jennings.* Le
„ beau *Sidney* vous lorgne; Milord *Rocheſter* ſe
„ plaît à vous entretenir; & le très ſérieux Che-
„ valier *Littleton* ſent dégourdir ſa Gravité na-
„ turelle en faveur de vos Attraits.

„ Pour le prémier, j'avoue qu'il eſt d'une Fi-
„ gure toute propre à ſéduire les Penchans d'u-
„ ne Perſonne de votre Age: mais, quand cet-
„ te Figure ſeroit accompagnée de quelque
„ choſe, comme elle ne l'eſt pas; & qu'il ſon-
„ geroit auſſi ſérieuſement à vous, qu'il veut
„ vous le perſuader, & que vous le méritez;
„ je ne vous conſeillerois pas de ſonger à lui,
„ pour des Raiſons, qu'il ne m'eſt pas permis
„ de vous dire à préſent.

„ Le Chevallier *Littleton* y va ſans doute de
„ bonne-foi; puis qu'il paroit honteux de l'é-
„ tat où vous l'avez mis; & je crois que s'il
„ pouvoit tant faire, que d'oublier les Chime-
„ res, dont il a l'Imagination remplie, ſur ce
„ qu'on appelle vulgairement être Cocu, le
„ bon Homme vous épouſeroit, & vous iriés
„ repréſenter dans ſon petit Gouvernement,
„ où vous paſſeriés gaiément vos jours à tenir
„ les Comptes du Ménage, & à raccommoder
„ ſes Serviettes. Quelle Gloire d'avoir un Ca-
„ ton pour Epoux, dont les Diſcours ſont pleins
„ de Cenſures, & les Cenſures remplies de
„ Travers!

„ Mi-

„ Milord *Rochester* eſt ſans contredit l'Homme d'Angleterre, qui a le plus d'Eſprit, & „ le moins d'Honneur. Il n'eſt dangereux que „ pour notre Sexe; mais, il l'eſt au point, qu'il „ n'y a pas de Femme, qui l'écoute fois, qui „ n'en ſoit pour ſa Réputation. C'eſt une bonne Fortune, qui ne lui peut échaper de façon ou d'autre, puis qu'il la poſſede dans ſes „ Ecrits, s'il n'en peut avoir autre choſe; &, „ dans le Siecle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du Public. Cependant, rien „ n'eſt ſi dangereux que les Inſinuations avec „ leſquelles il s'empare de l'Eſprit. Il entre „ dans vos Gouts, dans tous vos Sentimens; „ &, tandis qu'il ne dit pas un ſeul Mot de ce „ qu'il penſe, il vous fait croire tout ce qu'il „ dit. Je m'en vais parier, que de la maniere „ qu'il vous a parlé, vous l'avez cru le plus „ honnête-Homme du monde, & plus ſincere. „ Je ne ſaurois comprendre ce qu'il vous veut, „ dans les Soins qu'il affecte de vous rendre. „ Ce n'eſt pas que vous ne ſoiés faite de maniere à mériter tous les Empreſſemens du „ monde; mais, quand il vous auroit tourné „ la Tête, il ne ſauroit que faire de la plus „ jolie Créature de la Cour: car, il y a longtems que ſes Débauches y ont mis ordre, „ avec le Secours & les Faveurs de toutes les „ Coureuſes de la Ville. Voiez donc, ma „ chere *Temple*, ce que c'eſt que cette Habitude effroiable de Malignité, qui le poſſede, „ à la Ruine & la Confuſion de l'Innocence. „ Un Scélérat, qui n'a des Soins & des Empreſſemens pour Mademoiſelle *Temple*, que „ pour

„ pour donner plus de Vraiſemblance aux Ca-
„ lomnies dont il l'a dechirée. Vous me re-
„ gardez avec Etonnement, & ſemblez dou-
„ ter de la Vérité de ce que j'avance; mais,
„ je ne veux pas que vous m'en croiiés. Te-
„ nez, dit-elle, tirant un Papier de ſa Poche.
„ Voiez les Vers qu'il a faits à votre Loüange,
„ tandis qu'il endort votre Crédulité, par des
„ Diſcours flatteurs & de feints Reſpects. „

En diſant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une demi-douzaine de Couplets outrez, que *Rocheſter* avoit faits contre les Filles d'Honneur précédentes. C'étoit la *Price*, qu'il attaquoit principalement par des Traits ſanglants, & l'Anatomie la plus hideuſe de ſa Perſonne, qu'on put imaginer. *Hubert* n'avoit fait que ſubſtituer le Nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le Chant & la Meſure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutot entendu chanter ce Couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fut fait pour elle; &, dans le prémier Mouvement de ſa Colere, n'aiant rien plus à cœur, que d'en donner le Démenti ſur le Champ aux Impoſtures du Poëte; *Ah! pour celui-là, ma chere* Hubert, *je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être auſſi belle qu'une autre; mais, pour les Défauts dont parle ce Coquin-là, ma chere* Hubert, *j'ôſe dire que Perſonne n'en eſt plus éloignée. Nous ſommes ſeules; & j'aurois preſque envie de vous en convaincre.* La complaiſante *Hubert* le voulut bien; mais, quoi qu'elle lui mit l'Eſprit en repos, en ſe récriant avec Eloge ſur ce qui réfutoit la Chanſon de *Rocheſter*, la *Temple* penſa ſe deſeſperer

de Rage & d'Etonnement, de ce que le prémier Homme qu'elle eut écouté, non seulement ne lui eut pas dit un mot de vrai; mais, qu'il eut la Cruauté de l'accuser à faux: &, ne trouvant point d'Expression capable de remplir son Dépit, & la Violence de ses Ressentimens, elle se mit à pleurer comme une Folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les Noirceurs d'un Homme, dont on connoissoit trop l'Infamie, pour que de telles Impostures eussent lieu; mais, elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler; que c'étoit l'unique Moien de rendre ses Projets inutiles, & lui fit voir que le Mépris & le Sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces Occasions, qu'un Eclaircissement: que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié; mais, qu'elle étoit perdüe.

Mademoiselle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces Conseils. Elle savoit qu'un Eclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de Quartier pour elle, si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveller ses prémiers Panegyriques pour elle; mais, la Précaution fut vaine. Cette Conversation avoit été entendüe, d'un bout à l'autre, par la Niece de la Gouvernante. Cette Niece avoit la Mémoire du monde la plus fidelle; &, comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette Conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lors qu'elle se donneroit l'Honneur d'en faire le Récit à son Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chose tourna.

CHA-

CHAPITRE X.

Autres Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre.

LA Converſation, dont on vient de parler, n'avoit eu de Charmes, que pour Mademoiſelle *Hubert*; &, ſi la jeune *Temple* en avoit trouvé le Commencement divertiſſant, la Fin l'avoit outrée de Colere. A cette Indignation ſuccéda la Curioſité d'apprendre par quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que *Sidney* ſongeât à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette Confidence, dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa Conduite avec Milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'Epreuve, après leſquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. *Temple* aſſura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter*, que comme un Monſtre de Perfidie, & jura ſes grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de ſa Vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du Cabinet, Miſſe *Sara* ſortit du Bain, où, durant toute cette Converſation, elle avoit penſé tranſir de froid, ſans ôſer s'en plaindre. Cette petite Créature avoit obtenu de la Femme de Chambre de Mademoiſelle *Hubert* de ſe pouvoir un peu décraſſer, à l'inſçu de ſa Maitreſſe; & l'autre y aiant conſenti, je ne ſai comme elles avoient fait, pour remplir d'Eau froide une des Cuves; & la petite *Sara* ne faiſoit que de s'y mettre, lors

qu'elles furent allarmées de l'Arrivée des deux autres. Une Séparation de Vitrages renfermoit l'Endroit du Cabinet où les Cuves étoient placées. Des Rideaux de Taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la Vüe de ceux qui se baignoient. La Femme de Chambre de Mademoiselle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces Rideaux sur la petite Fille, de fermer la Porte de la Séparation, & d'en ôter la Clef, avant l'Arrivée de sa Maitresse & de Mademoiselle *Temple*.

Elle s'étoient mises sur un Canapé placé le long de cette Séparation, & de Mademoiselle *Sara*, malgré ses Allarmes, avoit entendu toute la Conversation, & l'avoit parfaitement retenüe. Comme la Belle ne s'étoit donnée tant de peine, que pour recevoir plus proprement Milord *Rochester*, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son Entresole, & *Rochester* n'aiant pas manqué d'y grimper, à l'heure du Rendezvous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le Cabinet. Il admira l'Audace de la téméraire *Hubert*, d'ôser lui faire une Tracasserie de cette Nature; mais, quoi qu'il comprit bien que l'Amour & la Jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulut à Mademoiselle *Temple*, comme *Hubert* avoit dit; qu'elle en mouroit de Peur. *En pouvez-vous douter*, répondit-il, *puis que cette sincere Personne l'a dit? Mais, vous voiez aussi que je n'en pourrois profiter, quand le* Temple *le voudroit bien; puis que mes Débauches, & les Coureuses de la Ville, y ont mis bon Ordre.*

La

La Niece de la Gouvernante se mit l'Esprit en repos sur cette Réponse, jugeant que le reste étoit faux, puis qu'elle pouvoit répondre que cet Article n'étoit pas vrai. Milord *Rochester* voulut aller dès ce même Soir chez la Duchesse, pour voir quelle Contenance on tiendroit en le voiant, après le beau Portrait, que Mademoiselle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le Dessein de lui faire une Mine du plus effroiable Dédain qu'elle put imaginer; quoi qu'elle se fut mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginoit que les Couplets, qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la Poche de tout le monde, elle fut embarassée de ce que tous ceux qui la rencontroient la croioient peut-être faite comme *Rochester* l'avoit dépeinte. Cependant, *Hubert*, qui ne se fioit pas trop aux Promesses qu'elle avoit faite de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose; mais, à l'Air dont elle recevoit toutes ces Honnêtetez, on la crut Folle. Car, lors qu'on lui parloit de sa Taille, de sa Fraicheur, ou de ses Regards: *Bon! disoit-elle, on sçait bien que je ne suis qu'une Vilaine Bête, tout autrement faite que les autres; que ce qui reluit n'est pas Or; & que, si j'ai quelque peu de Visage à recevoir dans les Compagnies, le reste est une Misere.*

La *Hubert* avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train; & ne cessant de se dénigrer par Ironie, on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lors que Milord *Ro-*

chester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses Gans l'un après l'autre jusques au coude; &, après avoir trois fois ouvert & refermé son Evantail avec Violence, elle attendit qu'il la salüat à son ordinaire, & dès qu'il eut commencé, la Belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le Dos. *Rochester* n'en fit que sourire; &, voulant que ses Ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa Personne, & s'étant planté vis à vis d'elle, *Mademoiselle*, lui dit-il, *rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites, après une aussi fatigante Journée. Soutenir une Promenade à Cheval, trois bonnes heures durant, & Mademoiselle* Hubert *au retour, sans en paroître abbatue: voilà ce qui s'appelle un Temperament.*

Mademoiselle *Temple* avoit naturellement le Regard tendre; mais, elle fut transportée d'une Colere si violente, voiant qu'il avoit encore l'Effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une Grenade allumée dans chaque Oeil, quand elle les tourna sur lui. *Hubert* la pinça par le Bras, sur le point que ce Regard alloit être soutenu d'un Détachement de Reproches ou d'Invectives.

Il ne les attendit pas; &, remettant pour une autre fois les Remerciemens qu'il devoit à Mademoiselle *Hubert*, il se retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il sut rien de l'autre Conversation, ne laissa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire; mais, *Temple*, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans

avoir

avoir pu s'en défaire, fit Veu en elle-même d'en avoir le Cœur net à la prémiere Occasion, malgré la Parole qu'elle avoit donnée: quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un Espion fidele auprès de ces Belles. C'étoit la petite Misse *Sara*, raccommodée par son Conseil, & le Consentement de sa Tante, avec Mademoiselle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il sçut par cet Espion, que la Femme de Chambre de la *Hubert*, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le Cabinet, étoit sortie de son Service; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croioit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les Confitures de Mademoiselle *Temple*. Quoi que ces Avis fussent de peu de Conséquence, on ne laissa pas de loüer la petite Fille de son Exactitude; &, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que Mademoiselle *Hubert*, & sa nouvelle Favorite, devoient se promener à neuf heures du soir dans le Mail du Parc; qu'elles devoient changer d'Habits l'une avec l'autre, mettre de grandes Echarpes, & porter des Loups. Elle ajouta que Mademoiselle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce Projet; mais, qu'il avoit fallu céder à la fin; la *Temple* aiant résolu d'en passer sa Fantaisie.

Rochester prit sa Résolution sur cet Avis. Il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du Tour que Mademoiselle *Hubert* avoit ôsé lui joüer; lui demanda son Assistance, pour s'en venger, & l'obtint; &, l'aiant informé de la maniere

 qu'il

qu'il vouloit s'y prendre, & du *Rôlle* qui le regardoit dans cette Avanture, ils se rendirent dans l'Allée du Mail.

Bientot y parurent nos Nymphes en Mascarades. Leurs Tailles étoient peu différentes, & leurs Visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs Loups. Il n'y avoit que peu de monde au Parc: &, d'aussi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le Dessein de laver la tête au perfide *Rochester*, sous la Figure d'une autre; quand *Hubert* l'arrêtant, *Où courez-vous donc?* lui dit-elle, *n'auriez-vous point envie d'attaquer de Conversation ces deux Diables, pour vous exposer à toutes les Impertinences qu'ils sont capables de vous dire?* Ces Remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'Avanture; &, tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rochester* choisit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie; mais, *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de sa Répugnance; & faisant semblant de se méprendre à ses Habits, *Eh! Mademoiselle* Hubert, lui dit-il, *ne tournez point tant la Tête devers eux. Je ne sai par quel hazard vous êtes toutes deux ici; mais, je sai bien que c'est fort à propos pour vous, aiant quelques petits Avis à vous donner, comme votre Serviteur & votre Ami.*

Ce Début donna de la Curiosité pour le reste; & Mademoiselle *Temple* parut plus disposée à l'écou-

l'écouter. *Killegrew*, voiant que les autres s'étoient insensiblement éloignés, *Au Nom de Dieu*, dit-il, *de quoi vous avisez-vous de vous déchainer contre Milord* Rochester, *que vous connoissez pour le plus honnête Homme de la Cour, & que vous donnez cependant pour le plus grand Scélérat à la Personne qu'il estime & qu'il honore le plus? Que deviendriés-vous, s'il vous plait, s'il savoit que vous avez fait accroire à Mademoiselle* Temple, *que c'est sur elle qu'il a fait certains Couplets de Chanson, faits, comme vous savez aussi bien que moi, contre la grosse* Price, *plus d'un An avant qu'il fut question de la belle* Temple? *Ne soiés point surprise que j'en sache tant; mais, faites un peu d'Attention à ce que je vais vous dire de bonne Amitié. Votre Passion, & vos Desirs pour la jeune* Temple *ne sont plus ignorez que d'elle; car, de quelque maniere que vous aiés surpris son Innocence, on lui rend assez de justice pour croire, qu'elle vous traiteroit comme a fait Madame* de Falmouth, *si la pauvre Fille savoit ce que vous lui voulez? je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une Personne trop sage pour vous le permettre. Je vous conseille encore de reprendre votre Femme de Chambre, pour supprimer le Scandale de ses Discours. Elle dit partout qu'elle est grosse: vous impute le Fait, & vous accuse de la derniere Ingratitude sur de simples Soupçons. Vous voiez bien que je n'invente point ces sortes de choses; mais, afin que vous ne doutiés point que ce ne soit de sa propre Bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre Conversation dans le Cabinet des Bains; des Portraits, que vous y aviés faits*

de tous les Hommes de la Cour; de la Malice artificieuse dont vous aviés donné les Couplets, si peu convenables à la Fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle maniere la pauvre Temple *avoit donné dans le Panneau que vous lui tendiés, pour justifier ses Appas. Mais, ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long Entretien, c'est d'avoir révêlé certains Sécrets, que la Duchesse ne vous a pas apparemment confiés, pour en faire part à ses Filles d'Honneur. Songez-y bien, & ne négligez pas de faire quelque Réparation au* Chevalier Littleton, *pour le Ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sai si c'est de votre Femme de Chambre qu'il le tient; mais, je sai bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il est Homme à tenir sa Parole; car, afin que vous ne vous trompiés pas à cette Mine de Stoïcien, & cette Gravité de Jurisconsulte, je veux bien vous apprendre, que c'est le plus emporté de tous les Hommes. Comment, ce sont des choses horribles que ces Invectives. Il dit que c'est bien à faire à une Coquine comme vous, à dénigrer les honnêtes Gens par Jalousie; qu'il s'en plaindra, si vous continuez; que si Son Altesse ne lui fait pas Justice, il se la fera lui-même, & vous donnera de son Epée dans le Ventre, quand ce seroit entre les Bras de Mademoiselle* Temple; *qu'il est bien scandaleux, que toutes les Filles d'Honneur passent par vos mains, avant que de pouvoir se reconnoître.*

Voilà, Mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi, si ce que je viens de vous dire est véritable, & c'est à vous à voir quel Usage il vous plaira de

faire de mes Avis. Mais, si j'étois à votre place, je ferois la Paix de Milord Rochester *auprès de Mademoiselle* Temple. *Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous aiés abusé de l'Innocence de cette Fille, pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un Homme qui l'aime tendrement, & qui, de la Probité dont il est, se seroit bien gardé de jetter les yeux sur elle, s'il n'avoit eu dessein de l'épouser.*

Mademoiselle *Temple* avoit éxactement tenu sa Parole, pendant ce Discours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'Etonnement & la Confusion l'avoient saisie.

La *Hubert* & *Rochester* la joignirent, encore toute interdite des Merveilles qu'elle venoit d'apprendre: Choses incroiables, à son Avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en éxaminant leurs Circonstances. Jamais Embrouillement ne fut pareil à celui dont sa Tête fut remplie à ce Récit.

Rochester & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenüe; mais, dès qu'elle eut un peu repris ses Esprits, elle regagna St. James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire; &, s'étant enfermée dans sa Chambre, la prémiere chose qu'elle fit, ce fut d'ôter vitement les Habits de Mademoiselle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un Monstre funeste à l'Innocence du beau-Sexe, de quelque Sexe qu'elle put être, Elle rougissoit des Privautez qu'avoit eu auprès d'elle une Créature, dont la Femme de Chambre étoit grosse,

ſans avoir été dans un autre Service que le ſien. Elle lui renvoia donc toutes ſes Hardes, redemanda les ſiennes, & réſolut de n'avoir plus aucun Commerce avec elle. Mademoiſelle *Hubert*, d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit priſe pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faiſoit prendre, depuis cette Converſation, des Airs ſi ſurprenans; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit reſter la Femme de Chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoier ſes Habits, & voulant la ſurprendre par quelque petite Amitié, avant que d'en venir aux Eclairciſſemens, elle entra tout doucement dans ſa Chambre, comme elle alloit changer de Linge, & l'embraſſa. La *Temple*, ſe trouvant entre ſes Bras, avant que de l'avoir apperçûe, tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à ſon Imagination. Elle crut lui voir les Regards d'un Satire, avec des Empreſſemens encore plus odieux; &, ſe démêlant avec Indignation d'entre ſes Bras, elle ſe mit à faire des Cris effroiables, appellant le Ciel & la Terre à ſon Secours.

Les prémieres, qui vinrent à cette Allarme, furent la Gouvernante & ſa Niece. Il étoit près de Minuit. La *Temple* étoit en Chemiſe, tout effarée, repouſſoit Mademoiſelle *Hubert* avec Horreur, qui ne s'en approchoit, que pour apprendre le ſujet de ſes Tranſports. Dès que la Gouvernante vit cette Scene, elle ſe mit à chanter poüille à la *Hubert*, avec toute l'Eloquence d'une vraie Gouvernante: lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit

des

des Filles d'Honneur; si elle n'avoit point de Honte, de venir juques dans leur Appartement à l'heure indue qu'il étoit; pour s'y porter à de telles Violences; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit *Temple* dans ses Erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des Créatures qu'elle croioit toutes folles ou possédées. Le lendemain, Misse *Sara* ne manqua pas de conter cette Avanture à son Amant; lui dit comme les Cris de *Temple* avoient allarmé l'Appartement des Filles, & comme elle & sa Tante, accourant à son Secours, avoient pensé surprendre *Hubert* en flagrant Délit.

Deux jours après, l'Avanture, avec plusieurs Circonstances, qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par tout comme la Pudeur de Mademoiselle *Temple* l'avoit échapé belle, & que Misse *Sara*, sa Niece, n'avoit conservé son Honneur, que parce que les bons Avis de Milord *Rochester* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout Commerce avec une Personne si dangereuse. *Temple* sçut dans la suite que les Couplets, qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le Monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle Horreur pour *Hubert*, sur cette Supercherie. Tant de Refroidissement, après tant de Familiaritez, fit croire à bien des Gens, que l'Avanture n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville; mais,

la Duchesse la soutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'Histoire d'un bout à l'aute de Chimere, ou de Calomnie, gronda *Temple* de son impertinente Crédulité, chassa la Gouvernante avec la Niece, pour les Impostures dont elles soutenoient cette Fable, & fit quantité d'Injustices, pour rétablir l'Honneur d'*Hubert*, sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses Raisons, pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle *Temple*, qui ne cessoit de s'accuser d'Injustice, au sujet de Milord *Rochester*, & qui, sur la Parole de *Killegrew*, le croioit l'Homme d'Angleterre de la plus grande Intégrité, ne cherchoit que l'Occasion de se justifier dans son Esprit, en lui faisant quelque sorte de Réparation pour les Rigueurs qu'elle lui avoit tenües. Ces favorables Dispositions entre les mains d'un Homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croioit; mais, il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins une fois l'An; car, dès qu'un Mot se trouvoit au bout de sa Langue, ou de sa Plume, il le lâchoit sur le Papier, ou dans la Conversation, sans aucun égard aux Conséquences. Les Ministres, & souvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la prémiere de ses Disgraces eut été la derniere.

Ce fut donc dans le tems que *Temple* le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que

les Noirceurs de Mademoiselle *Hubert* leur avoient à tous deux couté, que la Cour lui fut interdite pour la troisieme fois. Il partit sans avoir vu *Temple*, mena la Gouvernante disgraciée à sa Maison de Campagne, fit son possible pour cultiver quelques Dispositions que sa Niece se trouvoit pour Théatre; mais, voiant qu'il n'y réüssissoit pas si bien, que dans ses autres Instructions, après l'avoir eüe quelques mois avec Madame sa Tante à sa Maison de Campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la Troupe du Roi l'Hyver d'après: & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Roiaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiselle *d'Hamilton*. Elle étoit à la Campagne, chez une Parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de Tendresse pour elle subsistoit encore dans son Cœur, malgré l'Absence, & ce qu'il avoit promis au Chevalier *de Grammont* en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son Absence; mais, il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine, qui méritât son Attention. Mademoiselle *Bointon* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une Figure mince & délicate, à laquelle un assez beau Teint & de gros Yeux immobiles donnoient quelque Air de Beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois Foiblesses par jour. La prémiere fois que *Tâlbot* jetta les yeux sur elle, une de ses Foiblesses la prit. On

lui

lui fit entendre qu'elle s'évanouiffoit à son Intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; &, depuis cet Accident, il se donna quelques Airs attendris auprès d'elle, plutot pour lui sauver la Vie, que pour lui marquer de la Tendresse. Ces Airs furent bien reçus; car, elle en avoit véritablement été frappée d'abord. Cependant, elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la Délicatesse d'une Compléxion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa Femme; &, peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle la fut après, si les Charmes de la belle *Jennings* ne s'y fussent opposez.

Je ne sai par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa Conduite, son Esprit, & sa Vivacité, lui furent également vantez. Il le crut sur la Foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la Discrétion & la Vivacité si bien d'Accord à cet Age, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais, il trouva tout ce qu'on avoit dit des Agrémens de sa Personne beaucoup au dessous de la Vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fut dans la Vraisemblance, & Mademoiselle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flater. *Talbot* avoit du Brillant, un bel Extérieur, beaucoup de Noblesse, pour ne pas dire de Faste, dans ses Manieres. La Faveur du Duc, qui se distinguoit assez, relevoit tout cela; mais, le plus essen-

eſſentiel de ſon Mérite pour elle étoient quarante mille Livres de Rente, indépendamment des Bien-faits de ſon Maitre. Toutes ces Qualitez étoient du Reſſort des Maximes & Régles qu'elle s'étoit propoſées de ſuivre en fait d'Amans. Ainſi, quoi qu'il ne vit pas ſes Penchans entiérement déclarez, du moins il eut la Gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentez avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon Bonheur; & Mademoiſelle *Jennings*, voiant que la Ducheſſe approuvoit les Deſſeins de *Talbot*, après s'être bien conſultée, ſentit qu'en l'épouſant ſans Répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour ſon Service, & que ſa Raiſon lui étoit plus favorable que ſon Cœur.

Talbot, trop heureux d'une Préférence, que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point ſi c'étoit à ſon Cœur, ou bien à ſa Raiſon, qu'il en étoit redevable, & ne ſongea qu'à preſſer l'Accompliſſement de ſon Bonheur. On eut juré qu'il y touchoit; mais, l'Amour ne ſeroit plus Amour, s'il ne ſe plaiſoit à reculer les Félicitez, ou bien à renverſer les Fortunes de ſon Empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la Perſonne, à la Converſation, ni à la Sageſſe de Mademoiſelle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle Connoiſſançe qu'elle venoit de faire; &, s'étant mêlé de lui donner quelques petits Avis ſur ce Sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'Honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit miſe, au ſortir de chez

la

la Duchesse, sous la Protection de Madame *de Castelmaine*. Elle avoit l'Esprit fort amusant. Sa Complaisance convenoit à toutes sortes d'Humeurs, & la sienne avoit un fond de Gaieté, qui rejouïssoit partout. Elle avoit fait connoissance avec *Jennings*, avant *Talbot*. Comme elle savoit toutes les Intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiselle *Jennings*, & les siennes, tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car, quoi qu'elle ne voulut rien éprouver de l'Amour qu'à bonnes Enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces Récits comme tout cela se passoit. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie, quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du Gout extrême qu'elle avoit pour cette Fille, ne jugea pas que la Réputation qu'elle avoit dans le Monde, fut avantageuse à celle de sa Maitresse, principalement dans un Commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un Ton de Tuteur, plutot que sur celui d'Amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise Compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête; &, comme elle aimoit beaucoup mieux la Conversation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la Liberté de lui dire qu'*il se mêlât de ses Affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande, que pour lui donner des Leçons sur sa Conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner*. Il s'offença d'une Sortie, qu'on lui faisoit si mal-à-propos, dans les Termes où ils en étoient; &, la quittant plus brus-

que-

quement qu'il ne convenoit aux Respects d'un Homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier; mais, il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce Personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, & prit celui d'Amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son Repentir, ni ses Soumissions, ne le ramenérent pas; & la petite Mutine boudoit encore, lors que *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un An qu'il triomphoit des Foiblesses de la *Castelmaine;* & plus de deux que le Roi s'ennuioit de ses Triomphes. Son Oncle s'en étoit apperçu des prémiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui en envoier les Ordres; car, quoi que Sa Majesté n'eut plus que de certains Egards pour Madame *de Castelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une Princesse, qu'il avoit honnorée d'une Distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'État de ses Dépenses pour d'assez gros Articles, parut attachée au Char du plus Ridicule Vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs Démêlez avec la Belle sur ce sujet; mais, toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces Démêlez, que lui conseillant de faire plutot des Graces à *Jacob Hall* * pour quelque chose, que de mettre son Argent à *Germain* pour rien; puis qu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la Maitresse du prémier, que pour la très humble Servante de l'autre: la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette Raillerie. L'impétuosité de son Tempérament s'al-

* *Danseur de Corde.*

s'alluma comme un Eclair. Elle lui dit que *c'étoit bien à lui, qu'il appartenoit de faire de tels Reproches à la Femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne cessoit de lui faire de ces Querelles injustes, depuis que la Bassesse de ses Penchans s'étoit déclarée; qu'il ne falloit pour un Gout comme le sien, que des Oisons bridez, tels que la* Stwart, *la* Wels, *& cette petite Gueuse de Comedienne, qu'il leur avoit depuis quelque tems associée.* Les Larmes de Fureur se mêloient ordinairement à ces Orages, ensuite de quoi reprenant le Rolle de *Médée*, la Scene se fermoit en le menaçant de mettre ses Enfans en Capilotade, & son Palais en Feu. Comment faire avec une Furie déchainée, qui, toute belle qu'elle fut, ressembloit bien moins à *Médée* qu'à ses Dragons, quand elle étoit dans ses Transports?

Le bon Prince aimoit la Paix; &, comme il ne se commettoit guere à ces Occasions, qu'il ne lui en coutât quelque chose pour l'avoir, il falut faire de grans Frais pour ce dernier Accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier *de Grammont*, du consentement des deux Parties, fut Médiateur du Traité. Les Griefs & les Prétentions lui furent représentés de part & d'autre; &, ce qu'il y a de rare, il trouva le moien de les contenter tous deux. Voici les Articles d'Accommodement, qu'ils acceptérent: sçavoir,

Que Madame de Castelmaine *abandonneroit* Germain; *que pour Preuve de sa Disgrace, elle consentiroit qu'on l'envoiât faire un Tour à la*

Cam-

Campagne; qu'elle ne feroit plus de Railleries au fujet de Wels, *ni de Vacarmes fur celui de la* Stwart; *fans que le Roi fut tenu de rien changer en fa Conduite pour elle: Que moiennant ces Condefcendances, il lui donneroit inceffamment le Titre de* Ducheffe, *avec tous fes Honneurs, tous fes Privileges, & une Augmentation d'Appointemens, pour en foutenir la Dignité.*

Dès que cette Paix fut publiée, les Cenfeurs, car il y en a toujours fur les Conventions de l'Etat, prétendirent que le Médiateur du Traité, joüant tous les jours avec Madame *de Caftelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuié ce dernier Article en fa faveur.

Quelques jours après, aiant pris le Titre de Ducheffe *de Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une Maifon de Campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; & le Chevalier *de Grammont*, en aiant obtenu la Permiffion du Roi, l'avoit porté au bon-Homme *St. Albans.* C'étoit lui porter la Vie; mais, il eut beau l'envoier à fon Neveu, ce fut inutilement. Car, foit qu'il voulut faire déplorer fon Abfence aux Beautez de Londres, & les faire crier contre l'Injuftice du Siecle & la Tyrannie du Prince; il refta plus de fix mois à la Campagne, faifant du petit Philofophe aux yeux des Chaffeurs du Voifinage, qui le regardoient comme un Exemple fameux des Revers de la Fortune. Cela lui parut fi beau, qu'il y feroit refté bien plus longtems, s'il n'eut entendu parler de Mademoifelle *Jennings.* Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de fes charmes: perfuadé qu'il

qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa Résistance & de sa Fierté: ce fut cette Fierté, qui lui parut digne de sa colere; &, quittant son Exil, pour la subjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui, si peu raisonnablement avec Mademoiselle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en Amour. La *Price*, en lui contant les Avantures de Madame de *Cléveland*, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la Foiblesse dont la Renommée vouloit que ce Héros se portât dans les Rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eut la derniere curiosité de voir un Homme, dont la Personne entiere ne devoit être qu'un Trophée mouvant des Faveurs & des Libertez du beau Sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette Curiosité par sa Présence; &, quoi qu'on trouvât son Brillant un peu rouillé du Séjour de la Campagne, que sa Tête parut plus grosse, & ses Jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite Tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de si parfait: &, cédant à sa Destinée, la Belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque Etonnement; car, on attendoit quelque chose de la Délicatesse d'une Personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette Conquête, quoi qu'il y fut assez sensible; car, son Cœur y prit bientot autant de part que sa Vanité

nité. *Talbot*, qui vit avec Etonnement la Rapidité de cette Conquête & la Honte de sa Défaite, en pensa créver de Dépit & de Jalousie; mais, il crut qu'il étoit plus honorable d'en créver, que de marquer inutilement l'un ou l'autre: &, & s'étant paré d'une feinte Indifférence, il se mit à l'écart, pour voir quelle fin auroit un Entêtement, qui commençoit de cet Air.

Cependant, *Germain* joüissoit tranquillement du Plaisir de voir les Penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire Créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Duchesse, qui l'avoit prise sous sa Protection, depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc, sonda les Intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des Assurances que lui donnoit un Homme, dont la Probité surpassoit de beaucoup le Mérite en Amour. Il laissa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoi qu'il ne voulut pas la presser sur la Conclusion. Tout le Monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la Terreur des Maris; & Fleau des Amans. La Cour étoit dans l'Attente de ce Miracle; & la petite *Jennings* dans celle d'un Etablissement heureux & prochain: mais, il faut toujours compter avec la Fortune, avant que de compter sur la Certitude des Félicitez.

Le Roi n'avoit pas accoutumé de laisser si long-tems Mylord *Rochester* en Exil. Il s'en ennuia; &, trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plut à Sa Majesté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au

milieu

milieu de ce qu'on appelle la Cité, Quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la Politeſſe, à la vérité, ne régne pas tant qu'à la Cour; mais, où les Plaiſirs, le Luxe, & l'Abondance, regnent avec moins d'Agitations, & plus de Bonne-Foi. Son Deſſein, au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux Miſtéres de ces Habitans fortunez; c'eſt-à-dire, en changeant de Nom & d'Habits, d'être admis à leurs Feſtins, à leur Commerces de Plaiſirs: &, ſuivant les Occaſions, à ceux de Meſdames leurs Epouſes. Comme ſon Eſprit étoit de la portée de tous les Eſprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'inſinua dans l'Epaiſſeur de celui des opulens Echevins, & dans la Délicateſſe de celui de leurs tendres & très magnifiques Moitiés. Il étoit de toutes les Parties & de toutes les Aſſemblées; &, tandis qu'il déclamoit, avec les Maris, contre les Fautes & les Foibleſſes du Gouvernement, il aidoit à leurs Femmes à chanter pouille aux Vices des Dames de la Cour, & à ſe révolter contre les Maitreſſes du Roi. Il diſoit, avec elles, *que c'étoit pour la Charge du pauvre Peuple, que ce maudit Uſage étoit introduit; que les Beautez de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville; & que cependant un honnête Mari trouvoit dans leur Quartier que c'étoit bien aſſez d'une Femme:* enſuite dequoi, renchériſſant ſur tous leurs Murmures, il diſoit qu'il *ne comprenoit pas que le Feu du Ciel ne fut déja tombé ſur White-Hall, vu qu'on y ſouffroit des Garnemens comme* Rocheſter, Killegrew, *&* Sidney, *qui ſoutenoient que tous les Maris de Londres*

étoient

étoient Cocus, & leurs Femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher & si desiré dans toutes leurs Cotteries, qu'il se lassa de l'Empiffrerie des Festins, & de l'Empressement des Marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du Quartier de la Cour, il s'enfonça dans les Retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut là, que changeant encore d'Habits & de Nom, pour un nouveau Personnage, il fit sous main courrir des Billets, portant qu'*il étoit arrivé depuis quelques jours un Médecin Allemand, farci de Secrets merveilleux & de Remédes infaillibles.* Les Secrets étoient de lire dans le Passé, comme de prédire l'Avenir, par le Secours de l'Astrologie. La Vertu des Remédes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres Filles de tous les Maux & de tous Accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de Charité pour le Prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses prémieres Pratiques ne s'étendant que sur le Voisinage, ne furent pas fort considérables; mais, sa Réputation s'étant bientot répandue jusqu'à l'autre bout de la Ville, bientot arrivérent les Soubrettes de Cour, & les Femmes de Chambre de Qualité, qui, sur les Merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs Maitresses.

Parmi les Ouvrages d'Esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, & de si remplis de Feu, que ceux de Mylord *Rochester*; &, de tous ses Ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertissant est un Détail de toutes les Fortunes & des différentes Avantures qui lui

paſſérent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la Médecine & l'Aſtrologie dans les Faux-Bourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien être placée dans ce Recueil; mais, l'Avanture qui la ſauva, n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la ſuite le Deſſein qu'elle avoit eu de rendre Viſite au Diſeur de bonne Avanture.

Les prémieres Femmes de Chambre, qui l'avoient conſulté, n'étoient autres que celles des Filles-d'Honneur. Elles avoient grand nombre de Queſtions à faire, & quelques Doutes à propoſer, tant ſur leur compte, que ſur celui de leurs Maitreſſes. Elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par éxemple, celle de la *Temple*, de la *Price*, & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaſſée. Ces Créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de Fraieur. Celle de Mademoiſelle *Temple* jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite Verolle, & ſa Maitreſſe l'autre, dans deux mois au plus tard, ſi ſa dite Maitreſſe ne ſe donnoit de garde d'un Homme habillé en Femme. La Soubrette de la *Price* aſſura, que ſans la connoitre, n'aiant fait que lui regarder dans la Main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le Cours des Etoiles, il falloit qu'elle fut au Service de quelque bonne Perſonne, qui n'avoit d'autre Défaut que celui d'aimer le Vin & les Hommes. Chacune enfin, frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs Affaires, en avoit allarmées, ou diverties, leurs Maitreſſes, n'aiant pas manqué, ſelon la coutume, d'ajouter à la Vérité, pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price

Price en entretenoit un jour sa nouvelle Amie, & le Diable tenta sur le champ sa nouvelle Amie, d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien. L'Entreprise étoit des plus étourdies; mais, elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croioit qu'on pouvoit se mocquer des Apparences, pourvu qu'on fut innocente dans le fond. *Price* étoit étoit la Complaisance même: &, cette belle Résolution prise, on ne songea plus qu'aux moiens de l'éxécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiser, à cause de son Eclat extrême, & de quelque chose de singulier dans son Air & ses Manieres. Cependant, après avoir bien révé, ce qu'elles imaginérent de mieux fut de s'habiller comme les Filles qui vendent des Oranges aux Comédies, & dans les Proménades publiques. Cela fut bientot fait. La *Price* se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un Panier d'Oranges; &, s'étant embarquées dans un Fiacre, elles s'abandonnérent à la Fortune, sans autre Escorte, que celle du Caprice & de l'Indiscrétion.

La Duchesse étoit à la Comédie, avec sa Seur: Mademoiselle *Jennings* s'en étoit dispensée sur une feinte Indisposition. Elle nageoit dans la Joie, voiant ces heureux commencemens de leur Avanture; car, elles s'étoient déguisées, avoient traversé le Parc, & pris leur Fiacre à la Porte de White-Hall, sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; & la *Price* aiant bien auguré de l'issue de leur Entreprise par un Début si fortuné, s'avisa de demander à sa Compagne ce qu'elles alloient

faire chez le Sorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la Curioſité plutot qu'autre choſe, qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant réſolue de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel hazard un Homme, amoureux d'une jeune Perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer; puis que cela devoit être aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit, en riant, que ſans aller au Devin, rien n'étoit plus aiſé que d'expliquer cette Enigme, lui aiant déjà dit quelque choſe dans le Journal des Actions de Madame *de Clévelând*.

A cet Endroit de la Converſation, elles ſe trouvérent aſſez près de la Comédie. La *Price*, après un moment de Réfléxion, lui dit, que puis que la Fortune les favoriſoit, il s'offroit une belle Action à leur Courage, qui étoit d'aller vendre leurs Oranges juſque dans la Salle de la Comédie, à la Barbe de la Ducheſſe & de toute la Cour. La Propoſition ſe trouvant digne des Sentimens de l'une, & de la Vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, paiérent leur Fiacre; &, ſe coulant le long d'une infinité de Caroſſes, elles gagnérent à grande peine la Porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel *Adonis*, & plus paré qu'à ſon ordinaire, y deſcendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il ſe donnoit un coup de Peigne; mais, il étoit rrop occupé de lui-même, pour ſonger à elle, & paſſa, ſans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le ſecond qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu raſſurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança

vança vers lui, lui présentant son Panier, tandis que la *Price*, plus faite au Langage, lui disoit d'acheter ses belles Oranges. *Pas pour le présent*, dit-il, en les regardant avec Attention; *mais si tu veux demain au matin m'amener cette petite Fille, cela te vaudra toutes les Oranges des Boutiques:* &, tandis qu'il tenoit ce Discours à l'une, il tenoit la Main sous le Menton à l'autre, en visitant quelque peu sa Gorge. Ces familiaritez faisant oublier à la petite *Jennings* le Personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec Indignation, qu'*il étoit bien insolent d'ôser* . . . . . . *Ha, ha!* dit-il; *voici, ma foi, qui est nouveau! une petite P*..., *qui, pour faire valoir sa Marchandise, fait la Prétieuse; & prétend avoir des Sentimens!*

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un Lieu si dangereux; &, l'aiant prise sous le Bras, elle l'emmena toute émue encore de l'Insulte qu'on venoit de faire à sa Fierté.

Mademoiselle *Jennings* ne voulant plus vendre des Oranges à ce Prix, fut tentée de s'en retourner, sans mettre fin à l'autre Avanture; mais, *Price* lui mettant devant les yeux la Honte de tant de Foiblesse, après tant de Valeur, elle consentit à voir vitement l'Astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un Billet d'Adresse; mais, il n'en fut pas besoin; le Cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lors que la Fortune s'avisa de leur tourner le Dos.

Broncard avoit diné par hazard chez un Marchand de ces Quartiers; &, justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur Fiacre. C'étoit vis à vis de lui. Deux Vendeuses d'Oranges en Carosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli Visage, lui donnérent de l'Attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'Objets.

C'étoit l'Homme de la Cour, qui, avec le moins d'Estime pour le beau Sexe, avoit le moins de Miséricorde pour sa Réputation. Il n'étoit point jeune. Sa Figure étoit desagréable, cependant, avec beaucoup d'Esprit, il avoit un Penchant infini pour les Femmes. Il se rendoit justice sur son Mérite; &, persuadé qu'il ne pouvoit réüssir qu'après de celles qui voudroient de son Argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite Maison de Campagne, toujours meublée de quelques Grisettes. Du reste, fort Homme-de-bien, & le prémier Joüeur d'Echets du Roiaume.

Price, allarmée de l'Attention dont les examinoit l'Ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la Tête, dit à sa Compagne d'en faire autant, & au Fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent apperçu, & le Carrosse étant arrêté vint ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le Jugement qu'auroit fait un Homme moins téméraire dans ses Préjugés. Il ne douta pas que Mademoiselle *Jennings* ne fut une jeune Créature, qui cherchoit Fortune, & que *Price* ne fut sa Femme d'Affaire. Il avoit été surpris de

les

les voir beaucoup mieux chauſſées qu'il n'appartenoit à leur Etat, & que la petite Orangere, en ſortant d'un Carroſſe fort haut, eut montré la plus jolie Jambe qu'on put voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ſes Deſſeins; il réſolut de l'acquérir à quelque prix que ce fut, pour la mettre dans ſon Serrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs Paniers en garde au Cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. *Broncard* ſe mit d'abord entre elles: &, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, ſans faire Attention à leur Surpriſe, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant la Bourſe de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le Viſage de l'autre côté, ſans lui répondre, ni le regarder. Comme cette Action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le Nez, malgré qu'elle en eut. Il en fit autant à l'autre; &, les aiant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire ſemblant.

Le vieux Renard ſe poſſédoit à merveille dans ces Occaſions; &, & les aiant encore un peu tourmentées, pour leur ôter tout ſoupçon, il les quitta, diſant à *Price* qu'*elle étoit bien ſotte de refuſer ſes Offres, & que la petite Créature ne gagneroit peut-être pas d'un An ce qu'il ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour; que les tems étoient bien changés depuis que les Filles d'Honneur de la Reine & de la Ducheſſe couroient ſur le Marché des pauvres Avanturieres de la Ville.* Il regagna ſon Carroſſe, en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le Nez, en loüant Dieu de bon cœur, de ce qu'il leur avoit fait

la Grace de sortir de ce Danger, sans être découvertes.

Broncard, de son côté, qui n'eut pas pris mille belles Guinées de cette Rencontre, loüoit le Seigneur, de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées, pour rompre leur Dessein; car, il ne doutoit pas que Mademoiselle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne Fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une Découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la Confusion.

C'est pourquoi, bien que *Germain* fut le meilleur de ses Amis, il sentoit une Joie secrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fut Cocu devant que d'être marié. La Crainte, qu'il eut de le sauver de cette Avanture, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les Précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuié ces Allarmes, leur Cocher s'étoit pris de Paroles avec certains Galopins de la Rue, assemblés autour du Carrosse pour en escamoter les Oranges. Des Paroles on vint aux Coups. Elles virent le commencement du Combat, lors qu'après avoir abandonné le Projet de voir le Diseur de bonne Avanture, elles étoient revenues pour se mettre en Carrosse. Leur Cocher avoit de l'Honneur, & ce fut à grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs Oranges à la Populace, pour se tirer d'Affaire. S'étant donc rembarquées, après mille Fraieurs, & après avoir entendu quelques Paroles libres, qui s'étoient distinctement prononcées pendant le Combat, les Belles regagnérent le Palais de St. James, faisant Veu de ne plus aller chez les

De-

Devins au travers des Fraieurs & des Allarmes qu'elles venoient d'essuier.

Brontard, qui, selon le peu d'Estime qu'il avoit pour la Sagesse du beau Sexe, auroit mis sa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette Expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le Secret, parce qu'il vouloit absolument, que le bienheureux *Germain* épousât une petite Coureuse de bonnes Fortunes, qui se donnoit pour le Modele de la Sagesse; afin qu'il put, dès le lendemain de son Mariage, lui faire Compliment sur la Créature qu'il avoit épousée. Mais, il ne plut pas au Ciel de lui donner ce Plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle *d'Hamilton* étoit à la Campagne chez une de ses Parentes, comme on a dit. Le Chevalier *de Grammont* avoit beaucoup souffert pendant cette petite Absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une Visite sur quelque Prétexte que ce put être. Le Jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit Secours dans l'Extremité de son Impatience.

Mademoiselle *d'Hamilton* revint enfin. Madame *Whittnell* voulut la ramener, par Politesse, en apparence. La Cérémonie, partout emploiée jusqu'à outrance, est le Cheval de Bataille de la Noblesse Campagnarde. Cette Civilité n'étoit pourtant que le Prétexte, dont on se servoit, pour faire consentir un Mari quelque peu bizarre, au Voiage de Madame sa Femme. Peut-être se fut-il donné lui-même l'Honneur de conduire Mademoiselle *d'Ha-*

milton jusques à Londres, s'il n'eut été occupé de certaines Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis longtems. On n'eut garde de le détourner de ce Travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une Beauté toute Angloise, pétrie de Lis & de Roses, de Neige & de Lait, quant aux couleurs; faite de Cire, à l'égard des Bras, des Mains, de la Gorge, & des Pieds: mais, tout cela sans Ame & sans Air. Son Visage étoit des plus mignons, mais, c'étoit toujours le même Visage: on eut dit qu'elle le tiroit le matin d'un Etui, pour l'y remettre en se couchant; sans s'en être servi durant la Journée. Que voulez-vous, la Nature en avoit fait une Poupée, dès son Enfance; & Poupée jusqu'à la Mort resta la blanche *Whittnell*. Son Mari, Monsieur *de Whittnell*, avoit étudié pour être d'Eglise: mais, son Frere ainé s'étant laissé mourir, dans le tems que celui-ci finissoit ses Etudes; au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiselle *Beddingfield*, dont nous parlerons, pour Femme.

Il n'étoit pas mal fait; mais, il avoit un Air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des Vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands Théologiens du Roiaume pour Epoux. Il étoit tous les jours collé sur les Livres, se couchoit de bonne heure, pour se lever matin. Sa Femme le trouvoit ronflant, quand elle se mettoit au Lit; &, quand il le quittoit, il la laissoit profondément en-

endormie. Sa Converſation eut été vive, pendant le Repas, ſi Madame *Whittnell* eut poſſédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eut aimé la Diſpute; mais, n'étant curieuſe ni de l'un, ni de l'autre, le Silence régnoit à leur Table, comme à celle d'un Réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême Deſir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres; mais, quoi qu'ils en fuſſent à la plus petite Journée du monde, jamais elle n'avoit pu ſatisfaire cette Envie; &, ce n'étoit donc pas ſans raiſon, qu'elle s'ennuioit de la Vie qu'on lui faiſoit mener à Pékam. L'Oiſiveté d'un ſi triſte Lieu par ſa Situation lui parut inſupportable; &, comme elle avoit la Folie de croire, comme beaucoup d'autres Femmes, que la Stérilité leur eſt une eſpece de Reproche, elle étoit aſſez ſcandaliſée de voir qu'on l'en pouvoit ſoupçonner; car, elle étoit perſuadée, que quoique le Ciel lui refuſât des Enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, ſi c'étoit la Volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques Réfléxions, & quelques Raiſonnemens ſur ces Réfléxions : comme, par éxemple, que puis que ſon Epoux aimoit mieux vaquer à ſes Etudes qu'aux Devoirs du Ménage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes Appas, & ſonger à ſes Amuſemens, plutot qu'à ceux de ſa Femme, il lui ſeroit permis d'écouter quelque Amant néceſſiteux, par Charité réciproque, ſauf à faire les choſes à telle fin que de raiſon, & diriger ſes Intentions de maniere que le Malin Eſprit n'eut que voir dans cette Affaire. Monſieur *Whittnell*, Partiſan zêlé de la Doctrine des Caſuiſtes, n'eut peut-être

pas approuvé ces Décisions; mais, il n'en fut pas consulté.

Le Malheur étoit, que dans le solitaire Pékam, non plus que dans ses stériles Environs, rien ne s'offroit pour les Desseins, ni pour les Secours de la pauvre *Whittnell*. Elle y séchoit sur pied; & ce fut de peur d'y mourir de Solitude ou d'Inanition, qu'elle eut recours à la Pitié de Mademoiselle *d'Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée six mois après son Mariage, pour acheter des Livres. Mademoiselle *d'Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque tems à la Campagne avec elle, dans l'Esperance de la tirer de Captivité par cette Visite; & le Projet avoit réüssi.

Le Chevalier *de Grammont*, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les Ailes de l'Amour & de l'Impatience, avoit obtenu de *George Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'Equipage où ils se mirent pour cette galante Cérémonie, étoit digne de sa Magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion, sa Personne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré son Impatience, il ne laissa pas de modérer l'Ardeur du Cocher, de peur d'Accident; la Prudence lui paroissant préférable aux Empressemens sur la Route. Les Dames parurent enfin, & Mademoiselle *d'Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eut donné sa Vie pour un Accueil comme celui qu'elle fit à son Frere.

Mada-

Madame *Whittnell* en fut pour sa part dans les Louanges qui se prodiguérent à cette Entrevue à sa Beauté, dont sa Beauté sçut bon gré à ceux qui lui faisoient cet Honneur; &, comme *Hamilton* la regardoit avec une Attention qui paroissoit assez tendre; elle regardoit *Hamilton* comme un Homme assez propre aux petits Projets dont elle étoit convenue avec sa Conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la Tète pensa lui tourner de Contentement & de Félicité. Tout lui paroissoit Enchantement dans cette superbe Ville; elle, qui de celle de Paris n'avoit jamais vue que la Rue St. Jaques, & quelques Boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mademoiselle *d'Hamilton*. Elle fut présentée, vue, & approuvée, dans toutes les Cours.

Le Chevalier *de Grammont*, inépuisable en Fêtes & Galanteries, se servant du Prétexte de cette belle Etrangere, pour étaler sa Magnificence, ce n'étoient que Bals, Concerts, Comédies, Proménades par Terre, Proménades par Eau, Colations superbes partout. La *Whittnell* étoit d'une merveilleuse Sensibilité pour des Plaisirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie, qui l'ennuioit un peu, quand c'étoient des Pieces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le Spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le Théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de Grands Droles bienfaits, qu'il valoit mieux voir en Vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la Raison à un Homme amoureux, qui demande toujours quelque cho-

ſe. Il faiſoit ſon poſſible, pour qu'elle ſe déterminât ſur l'Exécution des Projets qu'elle avoit fait à Pékam. Madame *Whittnell* le trouvoit fort a ſon gré. C'eſt celui qu'on a vu ſervir en France avec quelque Diſtinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les Commoditez imaginables conſpiroient à l'Etabliſſement d'un Commerce, dont les Commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin: mais, à meſure qu'on la preſſoit ſur la Concluſion, le Courage lui manquoit, & des Reſpects importans de quelques Scrupules qu'elle n'avoit pas bien éxaminez la tenoient en ſuſpens. Il eſt à croire qu'un peu de Perſévérance les auroit vaincus. Cependant, les choſes en demeurérent là pour cetté fois. *Hamilton* ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puis que les prémiers & les plus grands Frais de l'Engagement lui paroiſſoient faits à l'égard du Public, s'aviſa de l'abandonner à ſes Irréſolutions, au lieu de la redreſſer par de nouveaux Empreſſemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en ſi bon chemin, pour de tels Obſtacles; mais, il s'étoit déjà laiſſé coëffer de Chimeres & de Viſions qui le refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre Pourſuite.

Je ne ſai ſi la petite *Whittnell* s'en donna le Tort; mais, elle en fut extrémement mortifiée. Bientot après il fallut retourner à ſes Choux & à ſes Dictons de Pékam. Elle s'en penſa deſeſpérer. Ce Séjour lui paroiſſoit mille fois plus effroiable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois, pour les Eaux de Tunnebrige, il fallut céder à la Néceſſité de

revoir

revoir le Philosophe *Whittnell*; mais, ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiselle *d'Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre Maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre Lieües de Tunnebrige, tant que la Cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa Solitude, & surtout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier *de Grammont*, dont l'Humeur & la Conversation la charmoient, & le Chevalier *de Grammont*, sujet en tout tems à rompre en visiere sur les Affaires du Cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un Mois après, pour en passer près de deux dans le Lieu de l'Europe le plus simple, & le plus rustique; mais, le plus agréable, & le plus divertissant.

Tunnebrige est à la même Distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Sexe s'y rassemble au tems des Eaux. La Compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie, comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par Nécessité. Tout y respire les Plaisirs & la Joie. La Contrainte en est banie; la Familiarité établie dès la prémiere Connoissance; & la Vie, qu'on y mene, est délicieuse.

On a pour Logement de petites Habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandües partout à un demi mille des Eaux. On s'assemble le Matin à l'Endroit où sont les Fontaines. C'est une grande Allée d'Arbres

d'Arbres touffus, sous lesquels on se promene, en prenant les Eaux. D'un côté de cette Allée regne une longue suite de Boutiques garnies de toutes sortes de Bijoux, de Dentelles, de Bas, & de Gans, où l'on va joüer comme on fait à la Foire. De l'autre côte de l'Allée, se tient le Marché; &, comme chacun y va choisir & marchander ses Provisions, on n'y voit point d'Etalage qui soit dégoutant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraiches, avec du Linge bien blanc, de petits Chapeaux de Pailles, & proprement chaussées, qui vendent du Gibier, des Légumes, des Fleurs, & du Fruit. On y fait aussi bonne-Chere qu'on veut. On y joüe gros Jeu, & les tendres Commerces y vont leur Train. Dès que le Soir arrive, chacun quitte son petit Palais, pour s'assembler au Boulingrin. C'est là, qu'en plein Air, on danse, si l'on veut, sur un Gazon plus doux & plus uni que les plus beaux Tapis du monde.

Mylord *Monséry* avoit à deux ou trois petits milles de Tunnebrige, une belle Maison, appellée Summerhill. Mademoiselle d'*Hamilton*, après avoir passée huit ou dix jours à Pékam, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du Voiage. Elle obtint du Seigneur *Whittnell*, que Madame sa Femme y vint aussi; &, quittant le triste Pékam, & son ennuieux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les Divertissemens. Elle affecta de redoubler l'Aisance naturelle de Tunnebrige, au lieu d'en altérer

la

la Liberté par les Egards & les Respects qu'éxigeoit sa Présence. Elle deffendit absolument l'un & l'autre; &, renfermant au fond de son Cœur les Chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en Triomphe la Tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fit mauvaise Mine.

Jamais l'Amour n'avoit vu son Empire si florissant que dans ce Séjour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints, avant que d'y venir, y sentoient augmenter leurs Feux; & ceux, qui sembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur Férocité, pour faire un nouveau Personnage. Nous n'en citerons d'Exemple, que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la Témérité. Son esprit étoit sujet à quelques Travers; dont il eut été bien fâché de se corriger. Il avoit le Génie fecond en Expérience de Mathématiques, & quelques Talens pour la Chimie. Poli jusqu'à l'excès, quand l'Occasion ne le demandoit pas; fier, & même brutal, quand il étoit même Question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais Air. Son Visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir; mais, dans ses mauvaises Humeurs c'étoit une vraie Phisicnomie de Réprouvé.

La Reine aiant fait venir les Comédiens, pour ne laisser aucun vuide dans les Plaisirs, ou peut-être, pour rendre à Mademoiselle *Stwart*, par la présence de Mademoiselle *Gouïn*, une partie des Inquiétudes, que lui causoit la sienne; le Prince *Robert* trouva des Charmes dans la Figure d'une autre petite Comédienne, appellée *Fiwés*, qui mirent à la raison tout ce

que

que ses Penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les Alambics, les Creusets, les Fourneaux, & le noir Attirail de la Soufflerie: adieu tous les Instrumens de Mathématiques, & ses Spéculations. Il ne fut plus Question chez lui que de Poudre & d'Essence. L'Impertinente voulut être attaquée dans les Formes; &, resistant fiérement à l'Argent, pour vendre ses Faveurs plus chérement dans la suite, elle faisoit faire un Personnage si neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroissoit pas seulement vraisemblable. Le Roi fut charmé de cet Evénement. On en fit de grandes Réjouïssances à Tunnebrige; mais, personne ne fut assez hardi pour en faire des Plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le Ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon; & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux, qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet Exercice, pour digérer les Eaux, que de se promener. Milord *Monséry* se croioit en sureté sur toutes les Demangeaisons de sa Femme pour la Danse; car, quoi qu'il en fut assez honteux, la Princesse de Babilonne étoit, par la Grace de Dieu, grosse de six ou sept mois; &, pour comble de malheur pour elle, son Enfant s'étoit mis tout d'un côté: si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa Figure. La désolée *Monséry* voioit donc partir tous les matins Mademoiselle *d'Hamilton* & Madame *Whitnell*, tantot à Cheval, tantant en Carrosse, toujours environnées de quelque Troupe galante, pour les conduire, & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de Délices encore qu'il n'y

l'y en avoit aux Lieux où elles alloient, & son Imagination ne cessoit de danser à Summerhill toutes les Contre-Danses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à Tunnebrige. Elle ne pouvoit plus résister à ces Tourmens d'Esprit, lors que le Ciel, aiant Pitié de son Impatience & de ses Desirs, fit partir Milord *Monséry* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours: &, dès qu'il eut le dos tourné, la Babilonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit Voiage à la Cour.

Elle avoit un Confesseur, Aumonier de la Maison, qui ne manquoit pas de Bon-Sens. Milord *Monséry*, de peur d'Accident, l'avoit recommandée aux Conseils & aux bonnes Prieres de ce prudent Ecclésiastique; mais, il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la Résidence. Il eut beau lui remettre devant les yeux les Ordres de son Epoux, & les Dangers où elle s'exposoit dans cet Etat; & lui dire que sa Grossesse étant une Bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tacher de la conserver, d'autant qu'il en coutoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir: ces Remontrances furent inutiles; Mademoiselle *d'Hamilton* & sa Cousine *Whittnell* aiant eu la bonté de la confirmer dans sa Résolution. Elles aidérent à l'habiller le lendemain au matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur Addresse, pour mettre quelque sorte de Simétrie dans sa Taille; mais, aiant à la fin fait tenir un petit Oreiller sous son Jupon, pour figurer à droite avec son maudit Enfant, qui s'étoit jetté sur la gauche, elles pensérent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit la mieux du monde.

Dès

[library stamp]

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en Vertugadin, pour faire sa Cour à la Reine; mais, on fut charmé de la voir. Ceux, qui n'y entendoient point de Finesse, l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux Enfans; & la Reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parut dans cet Etat, n'eut garde de tromper ces Espérances, sachant le Motif de son Voiage.

Dès que l'heure des Contre-Danses fut arrivée, son Cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites Façons sur son Incommodité; mais, se laissant vaincre, pour obéïr, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de Satisfaction si complete que la sienne.

Nous avons déjà rémarqué que les plus grans Honneurs sont sujets aux plus grands Revers. La *Monséry*, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre Incommodité, dans le Mouvement qu'on se donne dans ces sortes de Contre-Danses; au contraire, comme elle ne craignoit que la Présence de son Mari dans le Bonheur dont elle jouïssoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais Destin ne le ramenât, avant qu'elle en eut pris sa Suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une maniere si peu discrete, que son Oreiller se défit, sans qu'elle s'en apperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la prémiere Danse. Le Duc *de Boukingham*, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son Juste-au-Corps; &, contrefaisant les Cris d'un Enfant nouveau-né, il alloit demandant une Nourrice parmi les Filles d'Honneur pour le pauvre petit *Monséry*.

Cette

Cette Bouffonnerie, jointe à la Figure étonnante de la pauvre Femme, pensa faire évanouïr Mademoiselle *Swart*; car, la Princesse de Babilonne, après son Accident, étoit efflanquée du Côté droit, & toute biscornüe de l'autre. Tous ceux, qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnérent à l'Envie de rire, voiant les Eclats que faisoit Mademoiselle *Stwart*. Elle étoit hòrriblement déconcertée. Tout le monde lui faisoit des Excuses; & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette Liberté.

Tandis que Mademoiselle *d'Hamilton* & *Whittnell* tachoient de radouber la *Monséry* dans une autre Chambre, le Duc *de Boukingham* dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'Exercice sitôt après ses Couches, le seul moien de rétablir Madame *de Monséry* seroit de lui donner sa Revanche, dès qu'on lui auroit remis son Enfant. Ce Conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde Reprise de Contre-Danses, & Madame *de Monséry* l'aiant acceptée, le Remêde fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite Disgrace.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc *d'Yorck* s'étoit mise en Campagne d'un autre côté. Le Prétexte de ce Voiage étoit de visiter la Province dont il portoit le Titre; mais, l'Amour en étoit le véritable Motif. La Duchesse s'étoit gouvernée d'une Prudence & d'une Sagesse, depuis son Elevation, qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses

Ma-

Manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le Secret de contenter tout le monde; ce qui sembloit encore plus rare, que la Grandeur de son Etablissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit Amour, pour mieux dire, fut assaillir son Cœur au travers de la Discrétion, de la Prudence, & de tous les Raisonnemens, dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre Justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'Honneur en l'épousant; que dans les Inconstances qui l'entrainoient, c'étoit à elle à prendre Patience, en attendant qu'il plut au Ciel qu'il s'en corrigeât, que nul Exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des Foiblesses qui sembloient l'outrager; mais, que les Ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une Conduite toute différente de celle qu'il avoit: en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le Secours de ces Maximes, quelque solide que soit la Raison, & quelque opiniâtre que soit la Sagesse, il est de certaines Epreuves que leur Longueur rend fatigantes, & dont la Sagesse & la Raison s'ennuient à la fin.

La Duchesse *d'York* étoit la Femme d'Angleterre du plus grand Appétit. Comme c'étoit un Plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant, de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à Table. Le Duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles Fantaisies, se dissipoit par ses Inconstances, & ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse,

cesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une Bénédiction. On ne sait combien les choses auroient restées dans cet Etat, si l'Amour, qui vouloit avoir raison d'une Conduite si différente de la prémiere, n'eut emploié l'Artifice, aussi bien que la Force, pour troubler son Repos.

Il mit d'abord en jeu le Ressentiment, & la Jalousie, ces deux mortels Ennemis de la Tranquillité des Cœurs. Une grande Créature pâle & décharnée, qu'elle avoit pris pour Fille d'Honneur, devint l'Objet de sa Jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des Empressemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill.* L'on ne pouvoit comprendre, qu'après avoir eu du Gout pour Madame *de Chesterfield*, Mademoiselle *d'Hamilton*, & la petite *Jennings*, il en eut pour un Visage comme celui-là; mais, bientot, on s'apperçut que quelque chose de plus que cette Variété bizarre, avoit achevé de l'engager à son Service.

La Duchesse fut indignée d'un Choix qui sembloit ravaler son Mérite, beaucoup plus que les autres; &, dans le tems que le Dépit & la Jalousie commençoient à lui donner de l'Aigreur; le perfide Amour offroit à son Intention & à ses Ressentimens l'aimable Figure du beau *Sidney*; &, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa Personne, il les fermoit sur son Esprit. Elle en fut éprise, devant que de s'en appercevoir; mais, la bonne Opinion que *Sidney* avoit de son Mérite, ne lui laissa pas longtems ignorer la Gloire de cette Conquête: &, pour la rendre plus certaine, ses Regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire,

tandis

tandis que les Charmes de sa Personne étoient rehaussés de l'Eclat que l'Ajustement & la Parure y pouvoient ajouter.

La Duchesse, prévoiant les Conséquences d'un tel Engagement, combatit fort & ferme contre le Penchant qui l'entrainoit; mais, Mademoiselle *Hubert* s'étant mise du côté de ce Penchant, la combatit elle-même, & la vainquit. Cette Fille s'étoit insinuée dans sa Confiance par un Journal de Nouvelles, dont elle étoit pourvüe par toute l'Année. La Cour & la Ville en étoient; du reste, ce n'étoit pas son Affaire qu'elles fussent toujours véritables: mais, elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du Gout de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la Table, & savoit composer ou diversifier les Mets, qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire; mais, voulant l'être davantage, & s'étant apperçüe des Airs que *Sidney* se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le Cœur de sa Maitresse au sujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la Liberté de lui dire que ce pauvre Garçon n'en pouvoit plus d'Amour pour elle; que c'étoit Dommage qu'un Homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le Respect, que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brulât comme un Papillon à la face du Public; qu'on s'en appercevroit bientot, à moins qu'elle n'y mit ordre; & qu'elle étoit d'avis que Son Altesse eut Pitié de son Etat, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir Pitié, de façon ou d'autre? *Je veux dire, Madame,* répondit Hubert, *qui si sa Figure vous déplait, ou que sa Passion vous importune, vous lui*

lui donniés son Congé; ou bien, que le retenant à votre Service, comme feroient toutes les Princesses du Monde en votre Place, vous me permettiés de lui donner des Ordres de votre part sur sa Conduite avec quelque peu d'Espérance pour l'émpêcher de devenir fou, en attendant que les Moiens se trouvent de l'informer vous-même de vos Volontez. Quoi! dit la *Duchesse, vous me conseilleriés,* Hubert, *vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un Commerce de cette nature, aux Dépens de ma Gloire, & aux Périls de mille Inconveniens? Si ces Foiblesses sont quelquefois excúsables, ce n'est pas dans un Rang comme celui que j'occupe; & ce seroit mal reconnoître les Bontez de celui qui m'éleve à ce Rang, que de . . . . . Hon,* dit la *Hubert, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée, que parce qu'il en étoit pressé. La chose faite, je m'en rapporte à vous, s'il s'est contraint un moment à marquer le Changement de son Gout par mille Inconstances outrageantes? Ne seriés-vous point d'humeur à persévérer dans l'Indolence & l'Humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les Faveurs, ou mérité le Refus de toutes les Coquettes d'Angleterre, galoppe vos Filles d'Honneur l'une après l'autre, & met à présent son Ambition & ses Desirs à la Conquête de cette Haridelle de* Churchill? *Quoi! Madame, vos beaux jours se passeront dans une espece de Veuvage à déplorer vos Malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les Occasions? Il faudroit être douée d'une Patience bien coriace, ou d'une Résignation bien endurante, pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un Epoux, qui vous oublie nuit & jour, prétende, que pour boire & manger, comme fait, Dieu merci, Votre Altesse, elle n'ait plus besoin*

que de bien dormir. Je suis, ma foi, sa Servante. Je vous le répéte encore, Madame, il n'y a point de Princesse dans l'Univers, qui refusât les Hommages d'un Homme fait comme Sidney, *quand un Epoux porte les siens ailleurs.*

Ces Raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut; mais, quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendüe, tant son Cœur étoit d'Intelligence avec *Hubert*, pour venir à bout de sa Prudence.

Ce Commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conseilloit à la jeune *Temple* de ne point songer aux Agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la Confidente *Hubert*, que la Déesse acceptoit ses Hommages, il ne manqua pas de se munir de Circonspection & d'Egards, pour dépaïser le Public; mais, le Public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de Surveillans, trop de Curieux, & trop de Connoisseurs, dans une grosse Cour, résidente au milieu d'une grosse Ville, la Duchesse, pour ne pas commettre les Intérêts de son Cœur à tant d'Inspections, porta le Duc *d'Yorck* à faire le Voiage dont nous avons parlé; tandis que la Reine & sa Cour étoient à celui de Tunnebrige.

Ce Parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mademoiselle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du Voiage; &, selon elle, tout Voiage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une Entreprise au dessus de sa Vigueur; c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la Gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le Chevalier *de Grammont*. Il paria cinq cens Guinées,

nées, qu'il feroit vingt milles de grand chemin, dans une Heure, sur le même Cheval. Le jour, qu'il avoit choisi pour cette Course, étoit celui que Mademoiselle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son Entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais comme son Courage avoit fait un Effort dans cette Epreuve, que son Tempérament ne put soutenir; en gagnant la Gageure, il gagna la Fievre. Elle mit sa Délicatesse fort bas. La *Jennings* s'informoit de sa Santé; mais, c'étoit tout ce qu'elle ôsoit. Dans les Romans modernes, une Princesse n'avoit qu'à rendre Visite à quelque Héros abbandonné des Médecins, pour le guérir dans trois jours: mais, comme ce n'étoit pas Mademoiselle *Jennings*, qui avoit donné la Fievre à *Germain*, elle n'étoit pas sure de la lui ôter, quand elle eut été sure qu'on n'eut point censuré dans une Cour maligne une Visite de Charité. Ce fut donc sans égard aux Inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit sans lui; mais, elle eut le Plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un Voiage qui sembloit faire le Plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit; &, s'étant flatté que l'Absence d'un Rival dangereux pourroit produire quelque Changement en sa Faveur; il étoit attentif à toutes les Actions, aux Mouvemens, & aux moindres Gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son Attention. Elle n'étoit pas faite pour un Sérieux de longue Durée: son Tempérament l'emportoit du milieu de ses Réveries les plus

diſtraites, par des Saillies de Vivacité, qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oubliroit bientot *Germain*, pour ſe ſouvenir que ſa Tendreſſe étoit la prémiere qu'elle eut écoutée. Cependant, il ſe tenoit à l'écart, avec ſon Amour & ſes Eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laiſſer voir la moindre Foibleſſe, ou le moindre Retour, pour une Ingrate, qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle *Jennings*, qui, bien loin de ſonger à ſes Reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eut aimée, & n'avoit l'Eſprit rempli que du pauvre Malade, en uſoit avec *Talbot* comme ſi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main, en entrant ou ſortant de Carroſſe. Elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit, ſans Deſſein, tout ce qu'il falloit pour perſuader à la Cour, qu'elle étoit revenue de ſon Penchant pour *Germain*, en faveur de ſon prémier Amant.

Il en fut perſuadé comme les autres; &, jugeant qu'il étoit à propos de changer de Perſonnage, pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de Sentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant, & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La Fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette Harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa Chambre; &, pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de Mademoiſelle *Bointon*. Elle diſoit qu'on *lui étoit fort obligé d'être du Voiage, tandis que la pauvre Créature s'évanoüiſſoit d'Amour pour lui deux fois le jour à Tunnbrige.* Ce fut à ce Diſcours, que *Talbot* ſe crut

obligé

obligé de commencer celui de ses Souffrances, & de sa Fidélité, lors que la *Temple*, un Papier à la main, entra dans la Chambre de *Jennings.* C'étoit une Lettre en Vers, que Milord *Rochester* avoit écrite quelque tems auparavant sur les Avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit, au sujet de la petite *Jennings*, que *Talbot* avoit jetté la Terreur parmi le Peuple de Dieu par sa Taille; mais, que *Germain*, comme le petit *David*, avoit vaincu le grand *Goliath. Jennings*, charmée de cette Allusion, lut deux ou trois fois cet Endroit; le trouva plus plaisant que *Talbot:* en rit de tout son Cœur dans le Commencement: mais, prenant un Air attendri, *Le pauvre petit David*! dit-elle, avec un profond Soupir; &, laissant aller sa Tête d'un côté, pendant cette petite Réverie quelques Larmes coulérent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la Défaite du Géant. Cela piqua *Talbot* jusqu'au vif: &, se voiant si ridiculement déchu de ses Espérances, il sortit brusquement, & fit Veu de ne plus occuper son Cœur d'une petite Evaporée, dont les Manieres n'avoient, ni rime, ni raison; mais, il ne tint pas son Courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres Amans de cette Cour; car, tout en étoit plein, & le Voiage étoit fait exprès. Ce n'étoit que Bals & Festins sur la Route; Chasses & Proménades, pendant les Séjours. Les tendres Amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant; & les Beautez, qui régloient leur Sort, ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa Cour d'une merveilleuse Assiduité. La Duchesse fit remarquer à Mr. le Duc *d'Yorck* comme il s'at-

tachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit Attention, & convint qu'il falloit lui en tenir Compte dès la prémiere occasion. Cela arriva bientot.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuier de Madame la Duchesse. Il avoit de l'Esprit, étoit clairvoiant, & passablement malin. Que faire d'un Homme de ce Caractere, auprès de sa Personne, dans le Train que prenoient les Affaires de son Cœur? On en étoit embarrassé; mais, le Frere de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son Frere la Charge d'Ecuier de la Reine, qu'il avoit eüe, & le Beau *Sidney* fut mis en sa Place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, & le Duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le Secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mademoiselle *Hubert* applaudissoit fort à ces Promotions. Elle avoit de fréquentes & longues Conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'Honneur de croire que c'étoit sur son Compte. Elle en reçut fort volontiers les Complimens. Le Duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la Bizarerie du Gout de certaines Personnes, & comme quoi le Garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coeffé d'un Visage à faire Peur.

La Duchesse avoüa que les Gouts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à son aise; lui, qui venoit de choisir la belle *Hélene* pour sa Maitresse. Je ne sai si cette Plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais, il

il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes Empressemens pour la *Churchill* : &, peut-être, eut-il abandonné cette Poursuite; sans l'Avanture qui lui donna pour elle un Gout tout nouveau.

On étoit de Séjour dans un Païs ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des Plaines de Gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y voulut voir courre des Lévriers. Elle étoit en Carrosse, & toutes les Dames à Cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuier à ses Côtez. Il étoit bien raisonnable que leur Maitresse eut le sien. Il étoit à sa Portiere, qui paioit merveilleusement de Mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la Conversation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiselle *Churchill*; non pas à lui conter Fleurettes; mais, à la gronder de ce qu'elle étoit mal à Cheval. C'étoit la Créature du monde la plus paresseuse; &, quoi que les Filles-d'Honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour les plus mal montées, comme on la voulut distinguer à cause de sa Faveur, on l'avoit mise sur un Cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette Distinction.

L'Embarras & la Crainte avoient augmenté sa Paleur naturelle; &, dans cet Etat, sa Contenance achevoit d'en dégouter le Duc, lors que son Cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au Galop, malgré qu'elle en eut; &, s'échauffant, à mesure qu'elle faisoit des Efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le Cheval de Son Altesse.

Mademoiſelle *Churchill* chançela, fit quelques Cris, & tomba. La Chute ne pouvoit être que rude, dans un Mouvement ſi rapide; cependant, elle lui fut favorable de toutes les manieres; car, ſans ſe faire aucun Mal, elle démentit tout ce que ſon Viſage avoit fait juger du reſte. Le Duc mit pied à terre pour la ſecourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de ſonger à la Bienſéance dans cette Occaſion; & ceux, qui s'empreſſérent autour d'elle, la trouvérent encore dans une Situation aſſez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un Corps de cette Beauté fut de quelque choſe au Viſage de Mademoiſelle *Churchill.* Depuis cet Accident, on s'apperçut que les Soins & la Tendreſſe du Duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut ſur la fin de l'Hyver, qu'elle n'avoit pas tirannifé ſes Deſirs, ni fait languir ſon Impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également ſatisfaites de leurs Voiages; la Reine attendit pourtant en vain le Succès qu'elle en avoit eſpéré.

Ce fut à peu près dans ce tems-là, que le Chevalier *de Grammont* reçut une Lettre de la Marquiſe de *St. Chaumont* ſa Seur, par laquelle on l'avertiſſoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'aiant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon dans un autre tems, quelque Charmes que la Cour d'Angleterre eut pour lui; mais dans l'Etat où ſon Cœur ſe trouvoit alors, il ne pouvoit s'y réſoudre.

Il étoit revenu de Tunnebrige mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable Voiage, vu tous les jours Mademoiſelle

ſelle *d'Hamilton*, ſoit dans les Marais du ſombre Pékam, ſoit dans les Promenades délicieuſes du riant Summerhill, ou bien dans les Divertiſſemens qui régnoient chaque jour chez la Reine; &, ſoit qu'il l'eut vue à Cheval, qu'il l'eut entendue, ou qu'il l'eut vu danſer, il lui ſembloit bien que dans tous ces Lieux, ou dans tous ces Etats, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un Homme d'Eſprit & de bon-Gout. Le moien donc de ſonger à s'en éloigner? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable; cependant, comme il voulut ſe faire quelque Mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit, pour ne bouger d'auprès de ſes Charmes, il lui montra la Lettre de Madame ſa Seur; mais, cette Confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle *d'Hamilton*, en prémier lieu, le félicita ſur ſon Rappel. Elle le remercia très humblement du Sacrifice, qu'il vouloit bien lui faire. Mais, comme ce Témoignage de Tendreſſe paſſoit les Bornes de la ſimple Galanterie, quelque ſenſible qu'elle y put être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ſes Appas; ſes Appas proteſtérent qu'ils ne le reverroient de leur Vie, s'ils ne partoit, inceſſamment. Il fallut bien obéïr. On lui permit de ſe flatter que ces Ordres abſolus ne partoient point de l'Indifférence, quelques durs qu'ils paruſſent; qu'on ſeroit toujours plus aiſe de ſon Retour, que d'un Départ que l'on preſſoit tant: &, Mademoiſelle *d'Hamilton* aiant bien voulu lui donner les Aſſurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choſes en l'E-

tat qu'il les laissoit, à l'égard de ses Sentimens, il fit son Paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit Congé de tout le Monde pour partir.

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier de Grammont *à la Cour de France. Il est renvoié en Angleterre. Diverses Intrigues amoureuses de cette Cour, & Mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires.*

PLus le Chevalier *de Grammont* approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas quil ne s'attendit à un Accueil gracieux, aux pieds d'un Maître, dont on ne méritoit pas impunément la Colere; mais aussi, qui sçavoit pardonner d'une maniere à faire sentir tout le prix de la Grace où l'on rentroit.

Mille Pensées différentes l'occupoient en courant la Poste: tantot, c'étoit la Joie que ses Parens & ses Amis auroient de le revoir; tantot, c'étoient les Félicitations & les Embrassades de ceux, qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'Empressemens importuns: mais, tout cela ne lui passoit que légérement par la tête; car, un Homme bien amoureux se fait un Scrupule de s'arrêter à d'autres Pensées qu'à celles de l'Objet aimé. C'étoient donc les tendres Souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris; & c'étoient les Tourmens de l'Absence, qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais Chemins & des mauvais Chevaux. Son Cœur protestoit

toit à Mademoiselle *d'Hamilton* entre Montreüil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec Vitesse, que pour la revoir plutot. Ensuite, par une courte Réfléxion, comparant le Regret qu'il avoit eu sur cette même Route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un Cœur tendre par les Chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un Ecrivain frivole abusé de la Patience du Lecteur, ou pour étaler ses propres Sentimens, ou pour allonger quelqu'ennuieux Récit: mais, à Dieu ne plaise, que cela nous regarde; nous, qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires, que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les Faits & les Dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuier *Feraulas*, a pu tenir Compte des Pensées, des Soupirs, & du nombre d'Exclamations, que son illustre Maître faisoit par tout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'Attention du Comte *de Grammont*, si vive aujourd'hui pour les Inconvéniens & les Périls, lui eut permis autrefois de faire de tendre Raisonnemens sur la Route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais, suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poste étoit son ancienne Connoissance. Son Hotellerie étoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris; & le Chevalier *de Grammont* en mettant pied à terre dit à *Termes* qu'il avoit envie d'y boire un Coup, en attendant que leurs Chevaux fussent prêts. Il étoit près de Midi. Depuis la Nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas

mangé. *Termes*, loüant le Seigneur de ce que des Sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'Inhumanité de son Impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des Sentimens raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la Cuisine, où le Chevalier rendoit volontiers sa prémiere Visite, de voir six Broches chargées de Gibier devant le Feu, & l'Appareil d'un Festin magnifique par toute la Cuisine. Le Cœur de *Termes* en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des Chevaux, pour n'être pas arraché de ce Lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de Violons & de Hautbois, suivie des Galopins de la Ville, entra dans la Cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de Préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier *de Grammont*, que c'étoit pour la Noce d'un Gentil-Homme des plus riches des environs, avec la plus belle Fille de toute la Province; que le Repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à sa Grandeur de voir bientot arriver les Mariez de la Paroïsse, puis que la Musique étoit déjà venue. Il en jugea bien; car, à peine achevoit-il de parler, que trois Corbillards, comblés de Laquais, grands comme des Suisses, & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la Cour, & débarquérent toute la Noce. Jamais on n'a vu la Magnificènce Campagnarde si naturellement étalée. Le Clinquant rouillé, les Passemens ternis, le Taffetas raié, de petits Yeux, & de grosses Gorges, brilloient partout.

Si le prémier coup d'œil du Spectacle surprit le Chevalier *de Grammont*, le second n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroissoit

ſoit du Viſage de la Mariée n'étoit pas ſans Eclat; mais, l'on ne pouvoit aſſéoir aucun Jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de Mouches, & dix Serpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ſes Cheveux, en déroboient la vue. Mais, ce fut le nouvel Epoux, qui mérita l'Attention du Chevalier *de Grammont.*

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un Juſte-au-Corps de la plus grande Magnificence, & du meilleur Gout du monde. Le Chevalier *de Grammont*, en s'approchant de lui, pour éxaminer de près ſon Habit, ſe mit à loüer la Broderie de ſon Juſte-au-Corps. Le Marié tint cet Examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce Juſte-au-Corps cent cinquante Louïs, du tems qu'il faiſoit l'Amour à Madame ſa Femme. *Vous ne l'avez donc pas fait faire ici?* lui dit le *Chevalier* de Grammont. *Bon!* lui répondit l'autre, *Je l'ai d'un Marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un Milord d'Angleterre.* Le Chevalier *de Grammont*, qui ſentoit le Dénouement de l'Avanture, lui demanda s'il reconnoitroit bien le Marchand? *Si je le reconnoitrois? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais, pour en avoir bon Marché? Termes* s'étoit abſenté, dès que ce Juſte-au-Corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit Marié dut en entretenir ſon Maître.

L'envie d'en rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes*, partagérent quelque tems les Sentimens du Chevalier *de Grammont*; mais, l'Habitude de ſe laiſſer voler par ſes Domeſtiques, jointe à la Vigilance du Coupable, à qui ſon Maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon Service, le portérent à la Clémence;

&, cedant aux Importunitez du Campagnard, pour confoudre son fidele Ecuier, il se mit à Table lui trente-septieme.

Quelques momens après, il dit aux Gens de la Maison de faire monter un Gentilhomme nommé *Termes*. Il vint; &, dès que le Maître de la Fête le vit, il se leva de Table, & lui tendant la main, *Touchez là, notre Ami*, lui dit-il, *vous voiez que j'ai bien conservé le Juste-au-Corps que vous aviés tant de peine à me vendre, & que je n'en fais pas un mauvais Usage.*

Termes, s'étant fait un Front d'Airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. *Oh! parbleu*, lui dit l'autre, *puis qu'il m'a fallu boire avec vous, pour conclure le Marché, vous me ferez raison de la Santé de Madame la Mariée.* Le Chevalier *de Grammont*, qui le vit tout déconcerté, malgré son Effronterie, lui dit, en le regardant civilement, *Allons, Mr. le Marchand de Londres, mettez-vous là, puis qu'on vous en prie de si bonne Grace. Nous ne sommes pas tant à Table, qu'il n'y ait encore Place pour un aussi honnête-Homme que vous.* A ces mots, trente-cinq des Conviés se mirent en mouvement, pour recevoir ce nouveau Convié. Il n'y eut que le Siege de l'Epousée, qui par Bienséance demeura fixe; & l'audacieux *Termes*, aiant bu la prémiere Honte de cet Evénement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le Vin de la Noce, si son Maître ne se fut levé de Table, comme on ôtoit vingt-quatre Potages, pour servir autant d'Entrées.

Il n'y avoit pas d'Apparence de retenir jusqu'à la fin d'un Repas de Noces un Homme qui paroissoit si pressé; mais, tout fut debout quand

il fortit de Table, & tout ce qu'il put obtenir du Marié, fut que toute la Nôce ne le reconduiroit pas jusqu'à la Porte de l'Hotellerie. *Termes* eut voulu qu'ils ne les eussent point quitté jusqu'à la fin du Voiage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son Maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond Silence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere : à sçavoir, si son Maître l'attaqueroit par un Torrent d'Injures, mêlées de certaines Epithetes, qui pouvoient lui convenir ; ou si, se servant de quelque outrageante Ironie, l'on emploieroit toutes les Loüanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais, voiant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la Harangue qu'on méditoit, que d'y laisser réver plus long-tems ; &, s'armant de toute son Effronterie, *Vous voilà bien en colere, Monsieur,* lui dit-il, *& vous croiez avoir Raison ; mais, je me donne au Diable, si vous n'avez Tort dans le fond.*

Comment, Traitre ! dans le fond ? dit le *Chevalier* de Grammont. *C'est donc parce que je ne te fais pas roüer, comme tu l'a depuis long-tems mérité ? Voilà-t-il pas ?* dit Termes. *Toujours de l'Emportement, au lieu d'entendre Raison. Oüi, Monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre Bien. Et le Sable mouvant, n'étoit-il pas pour mon Service ?* dit le *Chevalier* de Grammont. *Patience, s'il vous plait*, poursuivit l'autre. *Je ne sçai comment Diable ce Nigaut de Marié s'est rencontré chez les Gens de la Doüane, quand on visita ma Valise à Calais. Mais, ces Cocus-là se fourent*

par-

partout. Dès qu'il vit votre Juste-au-Corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un Sot; car, il étoit à deux genoux devant moi, pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froissé de la Valise, la Sueur du Cheval l'avoit tout tâché par devant; & je ne sçai comment Diable il a fait, pour raccomoder tout cela. Mais, tenez-moi pour un Excommunié, si vous l'eussiés jamais voulu mettre. Conclusion, il vous revenoit à cent quarante Louïs; &, voiant qu'on m'en offroit cent cinquante, Mon Maître, *dis-je*, n'a pas besoin de cette Oriflame, pour se distinguer au Bal; &, quoi qu'il eut beaucoup d'Argent quand je l'ai quitté, que sçais-je s'il en aura quand je le reverrai. Celà dépend du Jeu. *Bref*, Monsieur, *je vous en fais donner dix Louïs plus qu'il ne vous coute. C'est un Profit tout clair. Je vous en tiendrai Compte, & vous savez que je suis bon pour cette Somme. Dites à présent, en auriés-vous eu la Jambe mieux faite au Bal, d'être paré de ce Diable de Juste-au-Corps, qui vous auroit donné la même Mine qu'à ce Marié de Village, à qui nous l'avons vendu; &, cependant, il faut voir comme vous tempestiés à Londres, quand vous l'avez cru perdu; les beaux Contes que vous avez faits au Roi du Sable mouvant, & quelle Chienne de Mine vous avez faite, quand vous vous êtes douté que ce Pied-plat le portoit à sa Noce.*

Que répondre à tant d'Impudence? S'il écoutoit l'Indignation, le roüer de Coups, ou le chasser, étoit le Traitement le plus favorable que son Maître lui devoit: mais, il en avoit besoin pour le reste de son Voiage; &, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son Retour.

Le Maréchal *de Grammont* ne sçut pas plutot son

ſon Arrivée, qu'il le fut trouver chez ſon Baigneur; &, les prémiéres Embraſſades s'étant paſſées de part & d'autre, *Chevalier*, lui dit le *Maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici? car, Dieu ſçait comme vous allez en pareille Rencontre.* Le Chevalier *de Grammont* lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en Chemin; &, pour s'excuſer de cette médiocre Diligence, il ſe mit à lui conter ſon Avanture d'Abbeville. *Cela eſt fort plaiſant*, lui dit Monſieur ſon Frere: *mais, ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore vôtre Juſte-au-Corps à Table; car, on la tient longue dans une Nôce de Province: &, là-deſſus, prenant un Air tout ſérieux*, il lui dit qu'*il ne ſçavoit pas qui lui conſeilloit un Retour inopiné, pour gâter ſes Affaires; mais, qu'il avoit Ordre du Roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, ſans ſe préſenter à la Cour.* Il lui dit enſuite, *qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſon Impatience, après avoir ſi bien fait juſque-là; lui, qui connoiſſoit aſſez le Roi, pour être inſtruit qu'il falloit, pour mériter ſa Grace, attendre qu'elle vint purement de ſa Bonté.*

Le Chevalier montra, pour ſa Juſtification, la Lettre de Madame *de St. Chaumont*, & lui dit qu'il ſe ſeroit bien paſſé du ſoin qu'on avoit pris de lui mander une fauſſe Nouvelle, pour le faire partir comme un Cravatte de Bois. *Autre Imprudence*, lui dit le Maréchal. *Et, depuis quand notre Seur eſt-elle Sécrétaire d'Etat, ou des Commandemens, pour que le Roi ſe ſoit ſervi d'elle, pour vous ſignifier ſes Volontez. Voulez-vous ſçavoir le Fait? Il y a quelque tems qu'il dit à Madame le Refus que vous aviés fait de la Penſion que vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la maniere dont* Comminges

l'informa que la Chose s'étoit faite, & témoigna qu'il vous en sçavoit gré. Madame prit tout cela pour un Ordre de Rappel. La St. Chaumont, *qui n'a pas à beaucoup près le Jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel Ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au Diner du Roi que vous seriés incessamment ici, & le Roi m'ordonna l'après-dinée de vous renvoier incessamment, d'abord que vous seriés arrivé. Vous voilà. Retournez-vous-en.*

Cet Ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier *de Grammont* dans un autre tems; mais, dans la Disposition présente de son Cœur, il eut bientot pris son Parti. Rien ne lui faisoit peine, que l'officieux Avis, qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre; &, tout consolé de ne point voir celle de France, avant son Départ, il pria le Maréchal d'obtenir seulement un Délai de quelques jours, pour recueillir quelque Argent du Jeu, qu'on lui devoit. Il obtint cette Grace, à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa Retraite. Ce fut là qu'arrivérent certaines Avantures, dont il a fait le Récit si souvent, & d'une Maniere si divertissante, que ce seroit fatiguer le Lecteur, que de les retoucher. Ce fut là, qu'il rendit le Pain benit d'une Maniere si solemnelle, que ne restant pas assez de Suisses pour garder la Chapelle, *Vardes* fut obligé d'avouër au Roi qu'on les avoit envoiés au Chevalier *de Grammont*, qui rendoit le Pain benit à Vaugirard. Là se passa cette Scene merveilleuse, qui donna la prémiere Atteinte à la Réputation du grand *Saucourt*, lors que, dans un Tête à tête avec la Fille du Jardinier, on sonna si souvent du Cors, Signal dont

ils

ils étoient convenus pour empêcher les Surprises, que ces fréquentes Allarmes desarmérent les Empressemens du renommé *Saucourt*, & rendirent inutile le Rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grisette des Environs. Ce fut encore durant son Séjour à Vaugirard, qu'il fut voir Mademoiselle *de l'Hopital* à Issy, pour s'éclaircir, si l'indiscret Bruit de Ville ne se trompoit point sur un Commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut là, qu'arrivant à l'improviste, le Président *de Maisons* se réfugia dans un Cabinet, avec tant de Précipitation, que la Moitié de son Manteau resta dehors, lors qu'il s'enferma, tandis que le Chevalier *de Grammont*, qui s'en apperçut, fit souffrir Mort & Passion à ces pauvres Amans, par une longueur de Visite excessive, pour le Desordre qu'elle causoit. Ses Affaires finies, il partit.

L'Amour le guidoit. *Termes* redoubla de Vigilance sur la Route. Les Chevaux se trouvoient prêts à chaque Poste dans un moment. Les Vens & les Marées secondérent son Impatience, dès qu'il en eut besoin. Il revit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt Retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle Disgrace qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle *d'Hamilton* ne lui voulut aucun Mal de la Promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les Affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face, pendant une si courte Absence ; mais, elles en changérent bientot après son Retour : c'est-à-dire, les Affaires d'une Cour, qui jusques-là n'en avoit point eu

de

de plus ſérieuſes que celles de l'Amour & des Plaiſirs.

Le Duc *de Montmouth*, Fls naturel de *Charles II*, parut en ce tems-là dans la Cour du Roi ſon Pere. Ses commencemens ont eu tant d'Eclat; ſon Ambition a cauſé des Evénemens ſi conſidérables; & les Particularitez de ſa Fin tragique ſont encore ſi récentes, qu'il ſeroit inutile d'emploier d'autres Traits, pour donner une idée de ſon Caractere. Il paroit partout tel qu'il étoit dans ſa conduite; téméraire dans ſes Entrepriſes; incertain dans l'Exécution; & pitoiable dans ſes Extrémitez, où beaucoup de Fermeté doit au moins répondre à la Grandeur de l'Attentat.

Sa Figure & les Graces extérieures de ſa Perſonne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son Viſage étoit tout charmant. C'étoit un Viſage d'Homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant, chaque Trait avoit ſon Agrément, & ſa Délicateſſe particuliere: une Diſpoſition merveilleuſe pour toutes ſortes d'Exercices: un Abord attraiant, un Air de Grandeur: enfin, tous les Avantages du corps parloient pour lui; mais, ſon Eſprit ne diſoit pas un petit mot en ſa Faveur. Il n'avoit de Sentimens, que ce qu'on lui en inſpiroit; & ceux, qui d'abord s'inſinuérent dans ſa Familiarité, prirent ſoin de ne lui en inſpirer que de pernicieux. Cet Extérieur éblouiſſant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes Mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes Fortunes à ſon Service. Il fit les plus cheres Délices du Roi. Mais, il fut la Terreur univerſelle des

Epoux,

Epoux, & des Amans. Cela ne dura pourtant pas: la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs; & le beau Sexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le Roi de ce que les Enfans qu'elle avoit de lui ne lui paroiſſoient que de petits Magots auprès de ce nouvel *Adonis*. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la Mere des Amours, en comparaiſon de ſa Mere. On ſe moqua de ſes Reproches; il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire: &, comme cette Jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit aſtectées, perſonne n'applaudit à ce Reſſentiment ridicule. Il falut faire un autre Perſonnage, pour inquiéter le Roi; c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la Tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce Fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille Louanges, par mille ſortes d'Admirations, & par des Careſſes, qui ne faiſoient que croitre & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence, mais, on la connoiſſoit trop; pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle; mais, comme le Duc *de Montmouth* n'étoit pas dans un Age à être inſenſible aux Vivacitez d'une Femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-Mere, pour ſauver ſon Innocence du crime, ou du moins du Scandale. Ce fut donc pour cet effet, qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une Héritiere de cent mille Livres de Rente en Ecoſſe s'offrit tout à propos. Elle étoit

plei-

pleine d'Agrémens, & son Esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles Fêtes célébrérent Mariage. On ne pouvoit mieux faire sa Cour, qu'en s'y distinguant; &, tandis que ces Réjouïssances mettoient en mouvement la Magnificence & la Galanterie, les anciens Engagemens en étoient partout réveillez, & de nouveaux s'établissoient.

La belle *Stwart*, alors au suprême Dégré de son Eclat, attiroit tous les yeux, ou tous les Respects. La Duchesse *de Cléveland* voulut du moins l'effacer, par le Secours des Pierreries dont elle s'étoit couverte à cette Fête; mais, ce fut inutilement. Son Visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisieme ou quatrieme Grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa Figure, il n'y avoit pas dequoi soutenir l'Air & la Grace de Mademoiselle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier Effort de sa Beauté, qu'elle eut été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main, qu'il ne l'étoit pour donner son cœur; mais, ce fut alors que le Duc de *Richemont* fit Veu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la Célébration de ces Nôces, *Killegrew*, n'aiant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame *de Shrewsbury*; &, comme Madame *de Shrewsbury* n'étoit point engagée, par un grand Hazard, cette Affaire fut bientot réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un Commerce, qui n'intéressoit personne; mais, *Killegrew* s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son Bonheur ne lui parut tel qu'il

se

se l'étoit imaginé. L'Habitude ne le dégoutoit point d'une Possession digne d'envie ; mais, il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle Fortune ne lui donnât point de Rivaux.

Il avoit beaucoup d'Esprit, & beaucoup plus d'Eloqeence. C'étoit en pointe de Vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secretes Beautez & les Charmes les moins visibles de la *Shrewsbury*, que cette Eloquence se donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en sçavoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le Duc *de Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les Apparences ; &, selon lui, les Apparences ne promettoient pas tout ce que les Exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet Amant indiscret étoit un de ceux qui dinoient ordinaire avec le Duc *de Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa Rétorique sur ce beau sujet ; car, on se mettoit à Table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc *de Boukingham*, éternellement rébatu des Descriptions du Mérite de Madame *de Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des Faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; &, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce Commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il put être de durée, vu la Légéreté de l'un & de l'autre, & la Vivacité dont ils avoient commencé. Cependant, nul Engagement n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'Im-

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu se passer de Rivaux, fut obligé de se passer de Maitresse. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ses prémieres Plaintes, la *Shrewsbury* fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'Epreuve d'un pareil Traitement; &, sans songer qu'il s'étoit attiré sa Disgrace; toute son Eloquence se déchaina contre Madame *de Shrewsbury*. Ses Invectives l'attaquérent depuis la tête jusques aux pieds. Il fit une Peinture affreuse de sa Conduite, & travestit en Défaut les Charmes qu'il venoit de célébrer en sa Personne. On l'avertit sous main des Inconvéniens que pouvoient lui attirer ses Déclamations. Il se mocqua de l'Avis, poussa sa Pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de St. James, après le Coucher du Duc, on poussa trois Coups d'Epée dans sa Chaise, dont l'un lui perça le Bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le Péril où son Imtempérance de Langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses Assassins s'étoient sauvez à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fut expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle Justice espérer d'un Attentat, dont il n'avoit aucune Preuve, que ses Blessures? Que s'il faisoit quelques Poursuites, fondées sur les Apparences & les Conjectures, il ne douta point qu'on n'eut recours aux moiens les plus courts de les intorrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa Grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses Satires, & ne souffla pas de son Aventure. Le Duc *de Boukingham* & la *Shrewsbury*

bury furent long-tems heureux, & tranquilles: jamais elle n'avoit été si long-tems constante; & jamais il n'avoit eu tant d'Egards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que que Mylord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des Déréglemens de Madame sa Femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier Commerce. Il étoit public, à la vérité; mais, il paroissoit moins deshonorant pour elle, que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête-Homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant satisfaire son Honneur. Il fit appeller le Duc *de Boukingham*; & le Duc *de Boukingham*, pour Réparation d'Honneur, l'aiant tué, demeura paisible Possesseur de cette fameuse *Hélene*. Cela choqua d'abord le Public; mais, le Public s'accoutume à tout, & le tems sçait aprivoiser la Bienséance, & même la Morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un Scandale si public, & un si horrible Desordre, & qui se révoltoient contre l'Impunité d'une Action si crainte. Comme la Duchesse *du Boukingham* étoit une petite Ragote, à peu près de sa Figure, qui n'avoit jamais eu d'Enfans, & que son Epoux abandonnoit pour une autre; cette espece de Parallele entre leurs Fortunes intéressoit la Reine pour elle: mais, ce fut inutilement; personne n'y fit Attention, & les Mœurs du Siecle allérent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour Ennemis la Nation sérieuse des Politiques & des Dévots.

Le Sort de cette Princesse avoit d'assez tristes Vuës par de certains côtez. Les Egards du Roi pour elle avoient de belles Apparences; mais, c'étoit tout. Elle sentoit bien que la Considé-

ration, qu'on avoit pour elle, s'effaçoit à mésure que le Crédit de ses Rivales augmentoit. Elle vojoit que le Roi son Epoux ne se mettroit guere en peine d'Enfans légitimes, tant que ses Maitresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le Bonheur de sa Vie dépendoit uniquement de cette Bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil, si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet Article, elle eut recours à toutes les Ressources qui sont en Vogue contre la Stérilité. Les Veux, les Neuvaines, & les Offrandes, aiant été tournées de toutes manieres, & n'aiant rien fait, il fallut en revenir aux Moiens humains.

Que n'auroit-elle point donné, dans cette Occasion, pour l'Anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à son doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa Mort; mais, il y a long-tems que les seuls Talismans, qui font aimer, sont les Charmes de la Personne aimée, & que les Enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudens & avisez, comme ils le sont partout, aiant considéré que les Eaux froides de Tunnebrige n'avoient pas réüssi l'Année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoier aux Chaudes, c'est-à-dire, aux Bains, qui sont auprès Bristol. Ce Voiage fut donc arrêté pour la Saison prochaine; &, dans la Confiance d'un heureux Succès, ce Voiage eut été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses Rivales n'eut été nommée des prémieres pour en être. La *Clévland* étant prête alors

d'ac-

d'accoucher, cette Inquiétude ne la regardoit pas. Une Bienséance inutile l'obligeoit à quelques Egards. Le public, à la vérité, n'en croioit ni plus, ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher; mais, sa Présence dans cet Etat, étoit un Objet trop insultant pour la Reine. Mademoiselle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour le Voiage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'ôsoit s'y opposer; mais, elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les Bains, ou la foible Vertu des Eaux, contre des Charmes qui la détruisoient, ou par ses Chagrins, ou par des Causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le Chevalier *de Grammont*, à qui tous les Plaisirs de la Vie n'étoient rien sans la présence de Mademoiselle *d'Hamilton*, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un Voiage comme celui-là, pour n'en pas être; & de quelque Secours que put être sa Conversation dans la Solitude que cause l'Absence d'une Cour, Mademoiselle *d'Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des Nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la maniere qu'on peut croire; &, ce qu'il y disoit de ses propres Affaires, ne laissoit guere de place dans ses Lettres pour des Narrations étrangeres, durant le Séjour qu'on fit aux Bains. Comme l'Absence rendoit ce Séjour ennieux à son égard; il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son Impatience, en attendant l'heureux moment de son Retour.

Il avoit beaucoup d'Estime pour l'Ainé des *Ha-*

miltons; autant d'Estime & beaucoup plus d'Amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa Passion & de ses Sentimens pour sa Seur. Il savoit aussi ses prémiers Engagemens avec sa Cousine *Witthnell*; mais, il ignoroit le Refroidissement survenu dans un Commerce dont les Commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les Empressemens qu'il manquoit dans toutes les Occasions pour Mademoiselle *Stwart*. Ils lui parurent au delà de ces Devoirs & de ces Respects, qu'on a pour faire sa Cour à la Maitresse du Prince. Il y fit Attention, & ne fut pas long-tems à découvrir, qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa Fortune, ou à son Repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette Conjecture par ses Remarques, il résolut de prévenir les Suites d'un Engagement pernicieux de toutes les manieres; mais, il voulut que l'Occasion d'en parler s'offrit d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller Divertissement amusoit la Cour dans les Lieux, où l'on se saisit de tout pour se desennuier. Le Jeu de Boule, qui n'est en France que l'Occupation des Artisans, & des Valets, est tout autre chose en Angleterre; c'est l'Exercice des Honnêtes-Gens. Il y sans doute de l'Art & de l'Addresse. Il n'est d'Usage que dans les belles Saisons, & les Lieux où l'on jouë sont des Promenades délicieuses. On les apelle Boulingrins. Ce sont de petits Prez en quarré, dont le Gazon n'est guere moins uni que le Tapis d'un Billard. Dès que la Chaleur du Jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y jouë gros Jeu; & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le

Le Chevalier *de Grammont*, dès long-tems initié dans les Spectacles & les Divertissemens Anglois, avoir fait une Course de Chevaux, qui n'avoit pas, à la vérité, réüssi; mais, il avoit au moins le Plaisir d'être convaincu par Expérience, qu'un Bidet fait vint milles, sur le grand Chemin, en moins d'une heure. Les Combats de Coqs lui avoient été plus favorables; &, dans tous les Paris qu'il avoit faits au Boulingrin, le Parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les Lieux d'Assemblées se trouve d'ordinaire une Espece de Cabaret, portant le Nom de Pavillon de Verdure, de Salle à Festin, ou de Cabinet de Rafraichissement. Là se vendent toutes sortes de Liqueurs à l'Angloise, comme vous diriés du Cidre, de l'Hidromel, de la Biere moussante, & du Vin d'Espange. Là les Rouques se rassemblent les Soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres; c'est-à-dire, pour tacher de s'entr'enlever les Profits de la Journée. Or, ces Rouques sont proprement ce qu'on appelle Capons, ou Piqueurs, en France: Gens, qui portent toujours de l'Argent, pour offrir à ceux qui perdent au Jeu, moiennant une Rétribution, qui n'est rien pour les Joüeurs, & qui ne va qu'à deux pour cent, à paier le lendemain.

Ce Messieurs sont d'une Supputation si juste, & d'une Prudence si consommée dans toutes sortes de Jeux, que Personne n'ôseroit se mesurer avec eux, quand même ils joüeroient fidelement. Ils font d'ailleurs Veu de gagner quatre au cinq Guinées par jour, & de s'en contenter: Veu, qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une Bande de ces Rouques, qu'Hamilton trouva le Chevalier *de Grammont*, comme il venoit y boire un Verre de Cidre. Ils joüoient à la Chance à deux Dez; &, comme celui qui tient le Dez à ce Jeu en a tout l'Avantage, les Rouques avoient fait cet Honneur au Chevalier *de Grammont*, par Préférence. Il le tenoit encore, quand *Hamilton* arriva. Les Rouques appuiés de leur Avantage, poussoient contre lui comme des Furies. Il taupoit partout. *Hamilton* pensa tomber de son haut, de voir un Homme de son Expérience, & de ses Lumieres, embarqué dans un Combat si peu égal; mais, il eut beau l'avertir du Péril tout haut & tout bas, par Signe & en François, il méprisa ses Avertissemens; & les Dez, qui portoient *César* & sa Fortune, firent un Miracle en sa faveur. Les Rouques furent vainçus pour la prémiere fois; mais, ce ne fut pas sans lui donner tous les Eloges & toutes les Loüanges de beau Joüeur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois: mais, leurs Loüanges furent perdües, & leurs Espérances trompées. Cette Epreuve lui suffit.

Hamilton, contant au Souper du Roi, comme il l'avoit trouvé témérairement aux Mains avec les Rouques, & la Maniere dont la Providence l'en avoit sauvé, *Ma foi, Sire* dit le Chevalier *de Grammont*, *Messieurs les Rouques sont déconfits pour le Coup*: & là-dessus, il se mit à lui conter le Détail de son Avanture à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'Attention de tout le monde par le Récit d'une Bagatelle, dont il faisoit quelque chose.

Après le Souper, Mademoiselle *Stwart*, chez qui

qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle, pour lui faire ce Récit. Le Chevalier *de Grammont* crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses prémieres Conjectures; &, l'aiant mené souper chez lui, la Conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. *George*, lui dit-il, *n'auriés-vous point besoin d'Argent? Je sçai que vous aimez le Jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'a moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cent Guinées. Prenez-les, ce sera pour jouer chez Mademoiselle* Stwart. *Hamilton*, qui ne s'atttendoit à rien moins qu'à cette Conclusion, en fut un peu déconcerté. *Comment! avec Mademoiselle* Stwart? *Oui, chez elle*, George, *mon Ami*; porsuivit le Chevalier *de Grammont. Nous sommes un peu clairvoians. Vous en êtes amoureux; &, si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas? mais, dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre* Pékam *de l'Esprit, pour vous coëffer d'une Princesse, qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un Traine-Potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulut. Par ma foi, votre Frere, & vous, êtes deux jolis Garçons dans vos Choix. Quoi! dans toute la Cour, vous ne trouvez que les deux Maitresses du Roi, pour en faire les vôtres. Pour le Frere ainé, encore passe; il n'avoit pris la* Castelmaine, *que quand son Maitre n'en vouloit plus, & que la* Chesterfield *ne vouloit plus de lui: mais, pour vous, que Diable croiez-vous faire d'une Créature, dont le Roi dans ce moment est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet Ivrogne de* Richemont *s'est nouvellement remis sur les Rangs, & qu'il se porte pour Amant déclaré?*

Vous verrez comme il en sera bon Marchand. Je sçai bien ce que le Roi m'en a dit.

Croiez moi, mon petit Ami, point de Raillerie avec le Maître; c'est-à-dire, point de Lorgnerie avec la Maîtresse. *J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite Coquete, dont le Roi ne se soucioit pas; & vous sçavez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau Jeu; mais, ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un Homme, dont elles ne veulent rien faire, devienne leur Esclave de Parade, seulement pour grossir l'Equipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognitò dans le Chateau de Pékam, avec la Femme du Philosophe* Witthnell, *que de faire dire à la Gazette d'Hollande*, „ On nous mande „ de Bristol, qu'un tel est chassé de la Cour, pour „ Mademoiselle *Stwart*; qu'il va faire une Campagne en Guinée, sur la Flotte que l'on prépare pour cette Expédition, sous les Ordres „ du Prince *Robert*? „

Hamilton, que toutes les Véritez de cette Harangue frappoient, à mesure qu'il y faisoit Attention, parut comme revenu de quelque Songe, après y avoir révé quelques momens; &, s'addressant à lui d'un Air reconoissant, *Vous êtes*, lui dit-il, *l'Homme du monde, qui, avec l'Esprit le plus agréable, avez la Raison la plus droite pour le Bien de vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entrainé plutot par de frivoles Apparences, que par un véritable Penchant: je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du Précipice. Je vous en ai bien d'autres; mais, pour vous témoigner ma Reconnoissance de celle-ci, je veux suivre vos Conseils, & me mettre en Retraite chez la Con-*

ʃine Witthnell, *pour m'ôter de la tête le reʃte de ces Viʃions: mais, bien loin d'y aller incognitò, je veux vous y mener au Retour du Voiage. Mademoiʃelle* d'Hamilton *ʃera de la partie; car, il eʃt bon de prendre ʃes Précautions avec un Homme qui a beaucoup de Mérite, & qui, dans ces Recontres, n'a pas trop de Bonne-Foi; du moins, s'il en faut croire votre Philoʃophe. Ne vous aviʃez pas d'en croire ce Faquin-là*, dit-le *Chevalier* de Grammont; *mais, dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande Idole de* Stwart? *Que Diable ʃçais-je?* dit Hamilton. *Vous connoiʃʃez toutes les Enfances dont elle s'occupe. Le vieux* Carlingford *étoit un Soir chez elle, qui lui montroit à ʃe mettre une Bougie toute allumée dans la Bouche, & le grand Secret étoit de l'y tenir longtems par le bout allumé, ʃans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la* Bouche *raiʃonnablement grande; &, pour renchérir par deʃʃus ʃon Maitre, j'y en tins deux: tout à la fois, & fis trois tours de Chambre, ʃans qu'elles s'éteigniʃʃent. Tout le monde m'adjugea le Prix de cette illuʃtre Epreuve; &* Killegrew *ʃoutint, qu'il n'y avoit qu'une Lanterne, qui put me le diʃputer. Elle en penʃa mourir de rire. Me voilà donc dans la Familiarité de ʃes Amuʃemens. On ne peut diʃconvenir que ce ne ʃoit une Figure toute charmante, que cette Créature-là. Depuis que la Cour eʃt en Campagne, j'ai eu cent Occaʃions de la voir, que je n'avois point eu devant. Vous ʃçavez que le Deshabillé du Bain eʃt d'une grande Commodité, pour celles, qui, ʃans offenʃer les Bienʃéances, ne ʃont pas fâchées d'étaler leurs Attraits. Mademoiʃelle* Stwart *eʃt tellement perʃuadée des Avantages qu'elle par deʃʃus toutes les autres, qu'on en peut ʃi peu loüer quelque*

Femme de la Cour, pour de beaux Bras, une belle Jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la Démonstration; & je crois, qu'il ne seroit pas difficile de la mettre nüe, sans qu'elle y fit Réfléxion, avec un peu d'Addresse. Il fraudroit, après tout, être bien insensible, pour que ces bienheureuses Occasions ne fussent d'aucune Conséquence, & ne fissent aucune Impression; outre que la bonne Opinion qu'on a toujours de soi-même, fait qu'on s'imagine qu'une Femme est prise, dès qu'elle vous distingue par une Habitude de Familiarité, qui bien souvent ne vent rien dire. Voilà le Fait, à mon égard: ma Présomption, sa Beauté, le Poste éclatant qui la releve, & mille Gracieusetez m'avoient empêché de faire des Réfléxions; mais, il faut vous dire aussi, pour excuser mon Impertinence, que la Facilité de lui faire les plus tendres Déclarations en la loüant, & les Confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses, qu'elle n'auroit pas trop du me confier, auroient été capables d'en éblouir un autre.

Je lui ai donné le plus joli Cheval d'Angleterre. Vous savez la Grace infinie dont elle est à Cheval. Le Roi, qui n'aime guere les Chasses, que celles de l'Oiseau, parce quelle est commode pour les Dames, y étoit ces jours passez, entouré de toutes les Beautez de sa Cour. Il partit après un Faucon, & toute la brillante Escadre après lui. Les Juppes de Mademoiselle Stwart, *qui couroit à toute bride, effraiérent son Cheval; &, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit son Compagnon, je fus donc le seul Témoin d'un Dérangement dans ses Habits, qui présenta mille Beautez nouvelles à mes Regards. J'eus le Bonheur de faire des Exclamations assez galantes & assez exagérées sur ce charmant Desordre; pour empêcher qu'elle*

n'en

n'en fut interdite. Au contraire, ce sujet d'Admiration a souvent été depuis un sujet de Conversation, qui ne paroissoit pas lui déplaire.

Le vieux Carlingford, *& ce Fou de* Crafs; *car, il faut bien vous faire ma Confession générale: ces méchans Plaisans donc lui faisoient à tout bout de champ des Contes assez éveillés, qui ne laissoient pas de passer à la faveur de quelques vieilles Turlupinades, ou de quelques Singeries dans le Récit, qui la faisoient rire de tout son Cœur. Pour moi, qui ne sçai point de Contes, & qui n'ai pas de Talent de les faire valoir, quand j'en sçaurois, j'étois fort embarassé quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en demander.* Je n'en sçai point, Mademoiselle, *lui dis-je un jour, qu'elle me tourmentoit.* Inventez-en un, *me dit-elle.* C'est ce que je sai encore moins faire, *lui dis-je*; mais, je vous conterai, si vous voulez, un Songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable, que tous les autres Songes n'ont coutume d'être. *Cela lui donna une Curiosité qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter, que la plus belle Créature du Monde, que j'aimois passionnément, m'étoit venu voir la Nuit. Je fis alors son Portrait à elle même, en peignant cette Beauté merveilleuse; mais, je lui dis que cette Divinité m'étant venu trouver, avec les plus favorables Intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des Rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour la Curiosité de Mademoiselle* Stwart; *il fallut presque lui faire le Détail des Bontez que ce tendre Fantôme avoit eües pour moi; sans qu'elle en parut surprise ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette Fiction: tant elle me fit recommencer de fois la Discription d'une Beauté,*

que je peignois autant qu'il m'étoit possible d'après sa Figure, & d'après ce que je m'imaginois des Beautez qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voioit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel Récit; & mes yeux faisoient tout de leur mieux, pour lui persuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offensée de cette Connoissance, ni sa Pudeur allarmée de la fin d'une Avanture faite à plaisir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir d'une maniere encore moins discrete. Cette Audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les Conjonctures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai, ni au Roi, ni à sa Passion pour elle, ni aux Périls d'un tel Engagement: enfin, je ne sçais à quoi Diable je songeois; mais, je vois bien que si vous n'y aviés songé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles Visions.

Quelque tems après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce Retour qu'uue maligne Influence s'étant répanduë sur tout ce qui regardoit la Tendresse, tout alla de travers dans l'Empire amoureux. Le Dépit, les Soupçons, ou la Jalousie, se mirent en Campagne, pour desunir les Cœurs. Les faux Rapports, ensuite la Médisance, & les Tracasseries achevérent de tout bouleverser.

La Duchesse *de Cléveland* étoit accouchée pendant le Voiage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en Etat de reprendre ses prémiers Droits sur le Cœur du Roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel Eclat devant ses yeux. Ses

Par-

Partiſans étoient du même Avis. On prépara ſon Equipage pour cette Expédition; mais, la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill* *, & fut atteinte d'un Mal, qui s'étoit déjà plus d'une fois oppoſé aux Projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un Homme, qui, d'Enſeigne aux Gardies, ſe voit élever à cette Fortune, a ſans doute un grand fond de Prudence, quand il ſe poſſede aſſez, pour ne pas s'éblouir de ſon Bonheur. *Churchill* ſe para donc partout de ſa nouvelle Faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit, ni la Modération, ni la Retenue, ſur aucun Chapitre, ne ſe mit point en peine qu'il fut indiſcret. Ainſi, ce nouveau Commerce faiſoit tout l'Entretien de la Ville, à l'Arrivée de la Cour. Chacun en raiſonnoit à ſa Fantaiſie. Les uns diſoient qu'elle lui avoit déjà donné la Penſion de *Germain*, avec les Appointemens de *Jacob Hall*; d'autant que les différents Mérites ſe trouvoient réünis dans le ſien. D'autres ſoutenoient qu'il avoit l'Air trop indolent, & la Taille trop effilée, pour ſoutenir long-tems ſa Faveur. Mais, tous convenoient qu'un Homme, qui étoit Favori de la Maitreſſe du Roi, & Frere de celle du Duc, ſe produiſoit par de beaux Endroits, & ne pouvoit manquer de faire Fortune. En effet, le Duc *d'Yorck* lui donna bientot après une Charge dans ſa Maiſon. Cela étoit dans l'Ordre. Mais, le Roi, qui ne ſe crut pas obligé de lui faire du Bien, parce que Madame *de Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

* *Aujourd'hui Milord* Marlbourough.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise Humeur. Ce n'étoit pas sans raison: il laissoit tout le monde en repos dans leur Commerce; & ; cependant, on avoit souvent l'Insolence de troubler le sien. Mylord *Dorset*, prémier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland* dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorer par des Inconstances réitérées, par des Choix indignes; & le ruinoit par des Amans à gages. Mais, le Chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau Refroidissement & les Menaces de Mademoiselle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tout les Etablissemens, & tous les Titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il put faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du Scandale que donneroit une Elévation dont l'Eclat choqueroit le Public; mais, depuis qu'on fut de Retour, elle prit d'autres Airs. Tantot elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les Inquiétudes éternelles de la Reine; tantot, c'étoit pour fuir des Tentations, par où elle vouloit faire entendre que son Innocence n'avoir pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement, ou des Allarmes, ou quelque Humeur chagrine, qui desoloient la Tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui Diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la Réforme dans son Ménage d'Amour, pour voir si ce n'étoit point la Jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela, qu'après avoir solemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de Commerce avec Madame *de Cléveland*, depuis l'Af-

faire

faire de *Churchill*, il se mit à faire une St. Barthélemi de tous les autres menus Amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nells-gouynes*, les Misses *Davis*, & la Troupe joieuse des Chanteuses & des Danseuses des menus Plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces Sacrifices furent inutiles. La *Stwart* continuoit à desespérer le Roi; mais, il eut bientot découvert la véritable Cause de ses Froideurs.

L'officieuse *Cléveland* prit ce soin. Elle s'étoit déchainée sans reserve, depuis sa Disgrace, contre Mademoiselle *Stwart*, qu'elle en accusoit par son Impertinence, & contre l'Imbécilité du Roi, qui, pour une Idiote revêtüe, la traitoit avec tant d'Indignité. Comme elle avoit encore des Créatures dans la Confidence du Roi, ce fut par leur moien qu'elle fut informée de l'Etat où les nouveaux Traitemens de Mademoiselle *Stwart* l'avoient réduit; &, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le Cabinet du Roi, par l'Appartement d'un de ses Valets de Chambre, nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la *Stwart*, de fort mauvaise Humeur. La Présence de Madame *de Cléveland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut; &, l'abordant d'un Ton ironique, & d'un Sourire d'Indignation, *J'espere*, dit-elle, *qu'il m'est permis de venir vous rendre mes Hommages; quoi-que la divine* Stwart *vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des Reproches, qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser des Foiblesses, que rien ne peut justifier; puis*

que

que votre Constance pour moi ne me laisse rien à dire, & que je suis la seule que vous aiés honorée de votre Tendresse, & qui s'en soit rendue indigne par sa Conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'Abbatement où vous ont mis les Freideurs, ou la nouvelle Chasteté, de l'humaine Stwart. A ces mots, un Eclat de rire, aussi peu naturel, qu'il étoit insultant, & démesuré, mit le Comble à son Impatience. Il s'étoit bien attendu, que quelque mauvaise Raillerie suivroit ce Préambule; mais, il ne crut pas qu'elle dut prendre de ces Airs bruians, vu les Termes où ils en étoient: &, comme il se préparoit à lui repondre; *Non*, dit-elle, *ne me sachez point mauvais gré de la Liberté que je prens de me moquer un peu de la Grossiéreté, dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une Affection si marquée, vous rende la Fable de votre Cour, tandis qu'on se moque impunement de vous. Je sai que la précieuse* Stwart *vous révoque, sous prétexte de quelque Incommodité, peut-être de quelque Scrupule de Conscience. Et je viens vous avertir que le Duc* de Richemont *sera bientot avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croiez pas; puis que ce pourroit être le Ressentiment, ou l'Envie, qui me le feroient dire. Suivez-moi jusqu'à son Appartement, afin que vous n'ajoutiés plus de Confiance à la Calomnie, & que vous l'honnoriés d'une Préférence éternelle, si je l'accuse à faux; ou que vous ne soiés plus la Duppe d'une Fausse Prude, qui vous fait faire un Personnage si ridicule.*

En achevant ce Discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraina vers le Logement de sa Rivale. *Chivins* étoit dans ses Intérêts; ainsi, la *Stwart* n'a-

voit

voit garde d'être avertie de la Visite: & *Babinai*, dont Madame *de Clévland* avoit fait la Fortune, & qui la servoit à merveille dans cette Occasion, lui vint dire le Duc *de Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite Gallerie, qui conduisoit par un Dégagement; du Cabinet du Roi à ceux de ses Maitresses. La *Clévland* lui donna le Bon-Soir, comme il entroit chez sa Rivale, & se retira, pour attendre l'Issue de cette Avanture. *Babinai* qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre Compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de Chambre de sa Maitresse, qui se présentérent respectueusement à son Passage; lui dirent tout bas, que Mademoiselle *Stwart* avoit été fort mal, depuis qu'il l'avoit quittée; mais, que s'étant mise au Lit, elle reposoit, Dieu merci. *C'est ce qu'il faut voir*, dit-il, en repoussant celle qui s'étoit planté sur son Passage. Il trouva véritablement la *Stwart* couchée; mais, elle ne dormoit pas. Le Duc *de Richemont* étoit assis au Chevet de son Lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'Embaras des uns, & la Colere de l'autre, furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille Surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les Hommes, témoigna son Ressentiment au Duc de *Richemont*, dans des Termes, dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voioit son Maître & son Roi justement irrité. Les prémiers Transports, que la Colere inspire dans ces Occasions, sont dangereux. La Fenêtre de Mademoiselle *Stwart* étoit commode pour une Vengeance subite. La

Tamise

Tamise couloit au dessous. Il y jetta les yeux, & voïant ceux du Roi plus animez de Couroux, qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde Révérence, & se retira, sans répliquer à une quantité de Menaces qui se succédoient.

La *Stwart*, un peu revenüe de sa prémiere Surprise, monta sur ses grands Chèvaux, au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les Ressentimens du Roi; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les Visites d'un Homme de la Qualité du Duc *de Richemont*, avec des Intentions qui lui faisoient Honneur, c'étoit être Esclave dans un Païs Libre; qu'elle ne sçavoit aucun Engagement, qui l'empêchât de disposer de sa main; mais, que si cela n'étoit pas permis dans son Roiaume, elle ne croïoit pas qu'il y eut de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jetter dans un Couvent, pour y chercher la Tranquillité, dont elle ne pouvoit joüir dans sa Cour. Le Roi, tantot outré de Colere, tantot attendri par quelques Larmes, & tantot effraié de ses Menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre, ni aux Délicatesses d'une Créature qui vouloit faire la *Lucrece*, à sa barbe, ni à l'Assurance dont elle avoit l'Effronterie de s'emporter à des Reproches. Cependant, l'Amour, prêt de triompher de tous ses Ressentimens, l'alloit mettre à ses Genoux, pour lui demander Pardon de l'Injure qu'elle lui faisoit, lors qu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en Repos; du moins; pour le reste de cette Nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une plus longue Visite. Cette impertinente Priere acheva

de

de l'outrer. Il sortit, en la menaçant de ne la plus voir, & fut passer la Nuit la moins tranquille, qu'il eut passée, depuis son Rétablissement.

Le lendemain, le Duc *de Richemont* eut Ordre de sortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi ; mais, il n'avoit pas attendu cet Ordre, & l'on sçut qu'il étoit parti dès le matin pour sa Maison de Campagne.

Mademoiselle *Stwart*, voulant prévenir les mauvais Tours qu'on pourroit donner à l'Avanture de la Nuit précédente, fut se jetter aux pieds de la Reine.. Ce fut là, que faisant le Personnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda Pardon de tous les Chagrins qu'elle avoit pu lui causer; lui dit qu'un Repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les Moiens de se retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc *de Richemont*, qui la recherchoit depuis long-tems ; mais, que puis cette Recherche étoit Cause de sa Disgrace, & d'un Eclat, qui peut-être tourneroit au Desavantage de sa Réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa Protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mit dans un Couvent, pour finir tous les Troubles que sa Présence causoit innocement à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête Quantité de Larmes.

C'est un Spectacle bien agréable qu'une Rivale, qui, s'humiliant à vos Pieds, demande Pardon, & se justifie en même tems. Le Cœur de la Reine se tourna tout d'un coup. Ses Pleurs accompagnérent les siens. Elle l'embrassa tendrement, après l'avoir relevée; lui promit toute sorte de Faveur & de Protection,

ou

ou pour ſon Mariage, ou pour tout autre Parti qu'elle voudroit prendre; & la renvoia, réſolue d'abord d'y travailler tout de ſon mieux: mais, comme elle avoit beaucoup d'Eſprit, les Réfléxions, qu'elle fit après ce prémier Mouvement, lui firent changer d'Avis.

Elle ſavoit que les Penchans du Roi n'étoient pas capables d'une Conſtance opiniâtre. Elle jugea que l'Abſence le conſoleroit, ou qu'un nouvel Engagement effaceroit à la fin le Souvenir de Mademoiſelle *Stwart*; & que, puis qu'elle ne pouvoit éviter de ſe voir une Rivale, il valoit encore mieux que ce fut elle, dont la Sageſſe & la Vertu venoient d'éclater par des Preuves ſi manifeſtes. D'ailleurs, elle ſe flatta que le Roi lui ſauroit éternellement gré de s'être oppoſée à la Retraite & au Mariage d'une Fille, qu'il aimoit alors à la Fureur. Ce beau Raiſonement la détermina. Toute ſon Induſtrie fut emploié à perſuader Mademoiſelle *Stwart*; &, ce qu'il y a de rare dans cette Avanture, après avoir obtenu qu'elle ne ſongeroit plus au Duc *de Richemont*, ni au Couvent, ce fut elle, qui prit ſoin de raccommoder les deux Amans.

C'eut été Dommage qu'elle n'eut pas réüſſi dans cette Négociation. Auſſi, n'en fut-elle pas à la peine; car, jamais les Empreſſemens du Roi ne furent ſi vifs, que depuis cette Paix, & jamais ils ne furent mieux réçus de la belle *Stwart*.

Mais, Sa Majeſté ne gouta pas long-tems la Douceur d'un Raccommodement qui le rendoit de la plus belle Humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouïſſoit d'une Paix profonde, depuis le Traité des Pirenées. L'Eſpagne

pagne se flattoit de respirer, par la nouvelle Alliance, qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses Voisins; mais, elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le Débris d'une Monarchie sur sa Décadence, quand elle considéroit l'Age ou les Infirmitez du Prince, ou la Foiblesse de son Successeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'Application, jeune, vigilant, avide de Gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'aggrandir.

Ce fut en ce tems-là, que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la Tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les Côtes de l'Afrique par une Tentative de peu d'Utilité, quand même elle auroit réüssi; mais, la Fortune du Roi, toujours fidelle à sa Gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de Succès de l'Entreprise de Gigery, qu'il n'y avoit que les Projets formez par lui-même, qui fussent dignes de son Attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les Bords Africains, arma cette Escadre pour l'Expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le Commandement. Ceux, qui en savoient quelque chose par leur Expérience, contoient des Merveilles des Périls de cette Expédition; qu'il faudroit combattre, non seulement les Habitans de la Guinée, Peuple endiablé, dont les Fléches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de Quartier, que pour manger leurs Prisonniers; mais, qu'il faudroit essuier des Chaleurs insupportables, ou des Pluies, dont chaque Goute se changeoit en Serpent; que si l'on pénétroit plus avant dans les Païs, on étoit assailli par des Monstres mille

fois

fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les Bêtes de l'Apocalipse.

Mais, ce fut en vain que ces Bruits se répandirent; loin d'inspirer la Terreur à ceux qui devoient être du Voiage, ce fut un Aiguillon pour la Gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se présenta tout des prémiers; &, sans songer que le Prétexte de sa Convalescence avoit différé la Conclusion de son Mariage avec Mademoiselle *Jennings*, il demanda la Permission du Duc, & l'Agrément du Roi, pour y servir de Volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'Entêtement qui l'avoit séduite en sa Faveur. Ce n'étoit plus guere que les Avantages de l'Etablissement, qui lui donnoient du Gout pour ce Mariage. La Mollesse des Empressemens d'un Amant, qui sembloit ne rendre des Soins, que par Habitude, la rebutoit; & le Parti, qu'il venoit de prendre, sans son Aveu, lui parut si ridicule pour lui, & si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux-Brillant qui l'avoit éblouïe; & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit, lors qu'il vint lui donner part du Projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'Indifférence & tant de Liberté d'Esprit dans les Railleries, dont elle lui fit Compliment sur ce Voiage, qu'il en fut tout déconcerté; d'autant qu'il avoit préparé toutes les Consolations qu'il avoit cru capables de la soutenir, en lui annonçant la funeste Nouvelle de son Départ. Elle lui dit, qu'*il n'y avoit rien de plus glorieux à lui, dont le Mérite avoit triomphé de tant de Libertez en Europe, que d'aller étendre ses Conquêtes dans une autre Partie du Monde; qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les Captives qu'il feroit en Afrique,*

pour

pour remplacer les Beautez que son Absence alloit mettre au Tombeau.

Germain trouva fort mauvais qu'elle eut la force de railler, dans l'Etat où il la croioit réduite; mais, il s'apperçut que c'étoit tout bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet Adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son Départ.

Jusques-là, tout alloit bien pour elle. *Germain*, non seulement étoit confondu, d'avoir en son Congé si cavaliérement; mais, il sentit redoubler tout le Gout qu'il avoit eu pour elle, par ces Marques de son Indifférence. Elle avoit donc le Plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la Vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epitres d'*Ovide*, traduites par les beaux Esprits de la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergere au Desespoir, qui s'addressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour Modêle l'Epitre d'*Ariadne* à *Thésée*. Le Commencement de cette Lettre étoit, mot pour mot, les Plaintes & les Reproches de cette Amante outragée au Cruel qui l'abbandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux Tems & aux Conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet Ouvrage par une Description des Travaux, des Périls, & des Monstres, qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre Amante abimée dans la Douleur; mais, n'en aiant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoier sous le Nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa Poche ce Fragment écrit de sa Main; &, plus étourdiment encore, le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux, qui le ramassérent, connurent son Ecriture, en tirérent plusieurs Copies, qui eurent Cours par la Ville. Cependant, sa Conduite avoit si bien établi l'Idée de sa Sagesse, qu'on ne fit aucune Difficulté

culté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'Expédition de Guinée fut remise, pour les Raisons que tout le monde sçait; & le Procédé de Mademoiselle *Jennings* la justifia sur cette Lettre. Car, quelques Efforts que fissent le Mérite & les nouveaux Soins de *Germain*, pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais, il ne fut pas le seul, qui se ressentit de cette Bizarerie, qui prenoit Plaisir à desunir les Cœurs, pour les engager bientôt après à des Objets tout différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau Caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son Empire aux Loix de l'Himen, avoit en même tems mis son Bandeau sur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on a fait mention.

La belle *Stwart* épousa le Duc *de Richemont*; l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Milord *Rochester*, une triste Héritiere; la jeune *Temple*, le sérieux *Litleton*, *Talbot*, sans savoir pourquoi, prit pour Femme la languissante *Bointon*; *Georges Hamilton*, sous de meilleurs Auspices, épousa la belle *Jennings*; & le Chevalier *de Grammont*, pour le prix d'une Constance, qu'il n'avoit jamais connuë devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin Possesseur de Mademoiselle *d'Hamilton*.

CATALOGUE
DES
LIVRES D'HISTOIRE
EN FRANÇOIS

Qui se trouvent à Aix la Chapelle, chez NICOLAS BRONCART *Marchand Libraire, demeurant sur le Compusbat proche la fontaine chaude. On trouve aussi chez le même Libraire des livres Italiens & Espagnols, & des Pays etrangers.*

M. D. CC. XXXI.

CATALOGUE

DES LIVRES

Qui se trouvent à Aix chez

NICOLAS BRONCART,

AMour d'Eloye & Dabelard. 8
Avanture de don Gusman Dalfarache 8. 3. vol. fig. 1729.
Alaric ou Rome vaincuë 8,
Art de monter à cheval par Mr. Fouquet 8.
L'Ariane ou les Avantures de Melinthe palamede epicaris par Mr. de Maretz. 8. 3. vol. Paris.
Arithmetique de Mr. Leroux 12.
Amour du Duc de ***. 12.
Avanture secrete arrivée au siege de Constantinople 12:
Annecdote persane de Madame de Gomez 12. 2. vol. 1730.
Amour vainqueur 8. Paris.
Albert le petit 12.
Albert le grand 12.
Avantures de Roselli 8. 2. vol. fig.
— De Dom. Antonio Busalis 8,

--- De Henriette Silvie de Moliere 12. 3. vol.
--- Du Voyageur Arient 8.
--- De Robinson Crusœz 8. 3. vol. fig.
--- De l'infortuné Florentin 12. 2. vol. fig. 1729.
Amours de Phisché & de Cupidon 8.
--- Pastorales de Daphnis & Clœz 12. fig.
--- d'Eloye & d'Abelard 8.
--- d'Horace 12. 1729.
--- De Sainfroid. 12. 1729.
Art de conserver la Santé des Princes, par Cornaro 8.
Alcoran de Malhomet 8.
Action heroïque & plaisante de l'Empereur Charles V. 12 fig.
Art de connoître les femmes 8. 1730.
Anatomie de la tête de l'homme 8.
Angleterre aux prises avec elle-même 8. 1729.
Academie galante. 12.
Apparence trompeuse 12.
Avantures de Telemaque Fils d'Ulise, par Monseigneur François de Salignac de la Motte Fenelon, Archevêque, Duc de Cambray 12. Bruxelles 1716 figures.
Abregé de l'Hystoire d'Espagne & de France par demandes & reponses 12. Bruxelles 1707.
Art (l') de connoitre les hommes, par Monsieur l'Abbé de Bellegarde 12. Paris 1702.
--- Le même 8. Liege 1712.
Art (l') de la guerre, ou l'idée parfaite d'un homme de guerre 12 Amsterdam 1712,
Avantures (les) d'Abdalla Fils d'Hanif, envoyé par le Sultan des Indes à la decouverte de l'Isle de Borico. où est la fontaine merveilleuse dont l'eau fait rajeunir, par Mr. Sandisson 12. Paris 2. vol. 1712. fig.
--- De Pomponius Chevalier Romain, ou l'hi-

ſtoire de notre temps 12. Rome 1724.

-- de Gil-Blas de Santillane, par Mr. le Sage 12. Amſterdam 3. vol. 1728. fig.

BOn mots ou ſcaligerana 8.

Blondel manier de fortifier les places 8.

Bouffon de la Cour 12.

Babillard 8.

Bibliotheqne des Dames contenant des regles generales pour lenr conduite dans toutes les circonſtances de la vie, par le Chevalier R. Steele 12. Amſterdam 3. vol. 1727.

-bliotheque des Auteurs de la Congregation de Saint Maure 8.

COnference de la fable avec l'Ecriture Sainte 8. 2. vol. Paris.

Cuiſinier François le Maître d'Hotel ou le grand Ecuier tranchant par M. Varenne 8.

Le conte du tonneau 8. 2. vol.

Clelie Hyſtoire Romain dedié à Madame la Ducheſſe de Nemours par Monſieur Scuderi 8. 10. vol,

Crementine Reyne de Sanga Hiſtoire indienne par Madame de Gomé 8, 2. vol. fig. 1730.

Conte & fable de Mr. le Noble 8. 2. vol.

Conſolation de Philoſophie, par Boëce 12.

Contes d'Ulfert, Grand-Maître de Dannemarc 12.

Conſeils & maximes de Pilpay 8.

Contes Chinois, ou le Mandarin Fumhoam 12. 2. vol.

Contes des Fées 12. 12. vol. Amſt.

Catéchiſme hyſtorique 12. 1729.

Cabinet d'Architecture, Sculture, Pinture par Leconte. 12, 3. vol.
Conte de Mr. de la Fontaine 8.
--- De Boccace 2. vol. 8. fig.
--- A rire 8. 2. vol. fig.
--- Idem sans figures 2. vol. 8.
Caractere d'Epictet par Mr. de Belegarde 12.
--- De Theophrase, ou mœurs du siecle 8, 3. vol.
Curiosité de Paris 8. 2. vol. fig.
Clef universelle, Historique & Geographique de l'Europe, contenant une description des Royaumes, des Etats, Provinces, Pays, Villes Rivieres &c. 8. Bruxelles 8. vol. 1723.
Curiosité de la nature & de l'art sur la vegetation, ou l'agriculture & le jardinage dans leurs perfections, par Mr. l'Abbé de Vallemont 8. Bruxelles 2. vol. 1715. fig.
Collogues (les) d'Erasme, ouvrage très-interessant par la diversité des sujets, ou l'enjouëment & pour l'utilité morale, traduction par Mr. Gueudeville avec des nôtes & des figures très-ingenieuses 12. Leyde 6. vol. 1728.
Contes (les) de Pogge Florentin, avec des reflexions 12. Amsterdam 1712.
Contes de Mr. Pereaul 12.

DUez Dictionaire Italien 8. 2. vol.
Dictionaire Allemand 8. 2. vol.
Dictionaire Espagnol 4.
Description galante de Saison 8.
Decouverte de la guerre du Sieur de Folard.
Dictionaire des drogues de Lemeri 4. fig.
Delice d'Espagne & de Portugal 8. 6. vol. fig.

Dionis acouchement des Femmes 8.
Dictionaire de Richelet 4.
Defenses des visions 8.
Delice de la grande Bretagne 8. 8 vol. fig.
Dialogue des mots par Monsieur. Defenelon 8. 3. vol.
Devoirs de l'Homme & du Citoyen 8.
Dictionaire Anglois & François, par Boyer.
D. Matilde, ou les amours du Duc D ***
Histoire Espagnole 12. Liege 1702.
4. 2. vol.
--- Nealogique, à l'usage des beaux esprits 1728. 8.
Diable Boiteux 12. 2. vol. par Monsieur le Sage figures.
Defence de l'Histoire des variations 8.
Description du Royaume de Macacar 8.
--- De l'Isle de Hermaprodite 8.
--- De la France 8. 3. vol.
Delice des Pays-Bas 8. 4. vol. fig.
--- De la France 8. 3. vol. fig.
Devoirs de la vie domestique 12.
Diane de Castro 12.
Desespoir amoureux 12.
Description (nouvelle de la France) dans laquelle on voit le gouvernement generale de ce Royaume, celuy de chaque Province en particulier &c. par Mr. Piganiol de la Force 12. Paris 6. vol. 1722. fig.
Delices (les) de la Hollande, contenant une description exacte du Pays, des mœurs & des coutûmes des Habitants 12, la Haye 2. vol. 1726. figures.

ELoge de quelque chose dedié à quelqu'un & l'Eloge de rien dedié à Personne 8. 1730.
Esprit des hommes illustres 12.
Education de la Jeunesse 12.
Essais de chirurgie de Mr. Dueroc 12.
Element hystorique ou methode courte & facile pour apprendre l'Histoire aux enfants 8. 2. vol. 1730.
Excommunication de quelque Seigneur du Conseille Ordinaire de l'état du Pays de Liege 8.
Etat present de la grande Bretagne sous le reigne de George I. 8. 3. vol.
Epitre choisie de Ciceron 12.
Epîtres amoureuses d'Ovide 8.
Essais sur l'usage de la raillerie & de l'enjouëment 8.
Ecole du monde, par Mr. le Noble 12. 6. vol.
Essais d'une Histoire des Provinces - Unies 4. 1728.
Element de politesse, ou l'art de plaire 8.
Esprit du siecle 12.
Erection (l') de toutes les terres, Seigneuries & Familles tirées du Brabannt, prouvées par des extraits de lettres patentes, tirez des originaux & recueillis par Mr. Jâques Baron de le Roy & du saint Empire, folio Amsterdam 1706.
Ecueil (l') des Amans, ou les amours de Don Pedro Gonsalve de Mendosse, & de Dona Juana de Cisneros, nouvelle Espagnolle, historique & galante 12. Bruxelles 1710.
Essais d'une parfaite Grammaire de la langue Françoise, par le R. P. Laurent Chiflet de la Compagnie de JESUS 8. Bruxelles 1697.
Education (l') parfaite, contenant les manie-

res

tes bienséantes au jeunes gens de qualité, & des maximes & des reflexions propres à avancer leur fortune, par Mr. l'Abbé de Bellegarde 8. Liege 1713

Elemens (les) de l'Histoire par Mr. l'Abbé de Valemont 12. Amsterdam 4. vol. 1714. figures.

Espions (l') dans les Cours des Princes Chrétiens; ou lettres & memoires d'un Envoyé secret de la Porte Ottomane dans les Cours de l'Europe, où l'on voit les découvertes qu'il y a faites 12. Cologne 6. vol. 1715. figures

Elemens de Geometrie, ou traité de la mesure du corps, par Mr. de Fisbach 8. la Haye 1723. fig.

Etat present de la Suede, avec un abregé de l'Histoire de ce Royaume 8. Amsterdam 1720. figures.

Etat present de la Grande-Bretagne & d'Irlande, sous le Regne de George II. avec une description des Etats que la Grande-Bretagne possede en Afrique, en Amerique & dans la Mediterranée, & des listes exactes des Pays du Royaume &c. 8. la Haye 3. vol. 1728.

F

Aveurs & disgraces de l'amour; ou les amans hûreux & malhûreux 3. vol. fig.

Fourbe découverte 12.

Fidelité couronnée, ou Histoire de Parmandie. 12.

Forge de Vulcain 8.

Fables des Phedre affranchies d'Auguste 8.

Facetieuse nuit de Monsieur Straparol 12. 3. vol. Paris,

Fables choisies mises en vers ; par Mr. de la Fontaine 12. Amsterdam 1722.

Fables & contes de Mr. le Noble 12. Lyon 2, vol. 1697. fig.

— Le même sans figures 12. Bruxelles 2. vol. 1707.

Frée-Holder, ou l'Anglois jaloux de sa liberté ; essais politiques 12. Amsterdam 1727.

Femmes (les) des douze Cesars & Imperatrices Romaines, contenant la vie & les intrigues secretes des Imperatrices & Femmes des premiers Empereurs Romains, par Mr. de Servies 12 Amsterdam 3. vol. 1722.

GRammaire Françoise d'un tour nouveau avec de fable 8.

Guide d'Amsterdam 8.

Geomyler traduit de Larabe 12.

Gazetier menteur 12.

Gustave vasa Histoire suedoise 8.

Grammaire Italienne 8

Galanterie Engloise 12.

Grammaires Allemandes de diverses sortes 8.

Gage touché (le) histoire galante & comique 12. Paris 1711. figures.

Grammaire Espagnol 8.

HIstoire Cronologique d'Espagne 8. 2. vol.

Histoire d'Alexandre Farneze Duc de Parme 8.

— Du Duc de Mercœur 8.

— De Thucydide de la guerre de Peloponese traduction Dablancour 8. 3. vol.

— Idem fol.

--- Romaine depuis sa fondation jusqu'à present 8. 6. vol.
--- Idem 8. 2. vol.
--- Des Imposteures insignes 8. 2. vol. fig.
--- Du petit Jehan de Scintré 12. 3. vol. Paris.
--- De l'exille de Ciceron 8.
--- De la Ligue de Cambray 8. 2. vol.
--- De la Conquête des Isles Moluques par les Espagnols, les Portugais & les Holandois 8. 3. vol.
Haine de Satan & des malins Esprits 8.
Histoire universelle du Pere Turselin Jesuite 8. 3. vol.
--- Des Revolutions Romaines par Mr. de Vertot 8. 3. vol.
--- De Revolution de Portugal par Mr. de Vertot 8.
Henriade de Mr. de Voltaire 1729.
Histoire du Conte de Mansfeld 12.
--- Abregée du Jansenisme 8.
--- Admirable & memorable de notre temps 12.
--- Du Docteur Faustus 12.
--- Des Revolutions d'Angleterre par le Pere d'Orleans 8. 3. vol. fig.
--- D'Hollande, par Mr. Neuvil 12. 4. vol.
--- Des Personnes qui ont vecû plusieurs siecles & qui ont rajeuni 12.
--- De la Princesse Estime 12.
--- De l'Eglise Grecque & Armenienne 8.
--- Et memoires de l'Academie Royale des Inscriptions & des belles Lettres 12. 8. vol. figures.
--- Du Marquis de Clemes, avec la caprice du Destin 8.
--- Secret des Femmes galantes de l'Antiquité 8. 3. vol.

— Du Maréchal de Boucicaut 12.
— Des Avanturiers 8. 2. vol.
— De l'Empire Ottoman 12. 6. vol.
— Des Ordres Religieux 8. 8. vol. fig.
— Des Amazones 8. 2. vol fig.
— De Henriette d'Angleterre 8.
— Du Commerce par Mr. Huet 8.
— De l'ancien gouvernement de France 8. 3. vol. 1728.
— Des troubles de Hongrie 12. 4. vol.
— Des Conquêtes du Perou 8. 2. vol. fig.
— Et Regles de la Poësies 8.
— Des deux Triumvirat 8. 4. vol.
Histoire des variations par Mr. de Bossuet 8. 2. vol.
Histoire du Regne de Louis XIII Roy de France 8. vol.
Histoire generale d'Espagne folio 2. vol. par Louis de Mayerne, Turquet, Lionois.
Histoire de Charle XII. Roy de Suede 12. 6. vol. Amsterdam.
— Des Juifs par Flavius Joseph 5. vol.
— De Madame de Gonde 12. 2. vol.
— De la revolution des Pays-bas 2. vol.
— De la Sultane de Perse 12.
— Des Croisades, par le Pere Mainbourg 12. 4. vol.
Honnête homme & Scelerat 12.
Histoire de la Province Dalsace 8. Strasbourg 8. vol. 1727. sans fig.
Histoire des Chevaliers Hospitaliers de saint Jean de Jerusalem, appellez depuis les Chevaliers de Rhodes, & aujourd'huy les Chevaliers de Malthe, par Mr. l'Abbé Vertot 8. 5. vol. 1728.
Histoire du Cardinal Mazarin, par Mr. Aubery 12. Amsterdam 2. vol 1718.

Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche 12. Lion 6 vol 1718.

Homme (l') detrompé, ou le criticon de Balthasar Gratian, traduit de l'Espagnol 12. la Haye 3. vol. 1725.

Homme (l') universel, par le même 12. la Haye 1724.

Histoire du monde, pas Mr. Chevreau 12. Paris 8 vol. 1717.

Histoire de la Bastille, ou l'inquisition Françoise, par Mr. Constantin de Renneville 12. Amsterdam 4 vol. 1724 fig,

Histoire ancienne des Egyptiens 8. 1730.

Histoire Poetique du Pere Gautruche 12.

Histoire du Diable traduit de l'Anglois 8. 2. vol. 1729.

--- De France avant Clovis 8.

--- Des Flagellants par Mr. Boileau 8.

--- Admirable & memorable 12.

--- D'Ypolite Comte d'Ouglas 8.

--- Des guerres civilles des Espagnols dans les Indes 8, 4. vol.

--- Des Successeurs d'Alexandre le Grand 8.

--- De France sous le Regne de Louis XIV. par Mr. de Larrey 8 Liege 9. vol. 1723,

--- De la condamnation des Templiers, celles du schisme des Papes, contenant le siege en Avignon 8. Bruxelles 2. vol. 1713.

Homme de cœur de Balthasar Gratian, traduit par le sieur Amelot de la Houssaye 12. Paris 1715,

Histoires & Avantures de Dona Rufine, fameuse courtisane de Sevile 12 Amsterdam 2 vol. 1724.

Histoire litteraire de la Ville de Lyon, avec une Bibliotheque des Auteurs Lionois, sacrez & profanes, distribuez par siecles par le P. de

Colonia de la Compagnie de Jesus 4. Lion 1728. fig.

Histoire du Regne de Louïs XIV. Roy de France & de Navare, par H. P. de Limiers 4. Amsterdam 3. vol. 1720. fig.

Histoire des amours & des infortunes d'Abelard & d'Eloise; mise en vers Satiri-Comi-Burlesques, par Mr. *****. 12. Cologne 1724.

Histoires & Avantures surprenantes de Gabriel Marquise de Vico, nouvelle galante, par Mr. D. ***. 12. Paris 1707.

INstruction de la Jeunesse par Mr. Gobinet 8. Jerusalem delivrée 8. Paris.

Jeu d'ombre 8. Paris.

Ildegerte Reyne de Norwegue 12.

Idée d'un veritable Heros 8.

Illustre Mousquetaire 12.

Illustres (les) Françoises; hystoire veritable 8. Paris 3. vol. 1723.

Illiade & Odisée d'Homere; traduite en François par Madame Dacier 12. Amsterdam 6. vol. avec des très-belles figures 1717.

Journées (les) amusantes, dediées au Roy par Madame de Gomez 8. Amsterdam 6. vol. 1730

Jaloux (le) d'Estramadure, ou les amours de Carizale & de Leonore, nouvelle hystorique 12. Amsterdam 1707.

LEttres Galantes & Curieuses de la marquise 8. Lucien de la traduction de Mr. Perot d'Ablancour 8. 2. vol.

Lettres du Roy Louis XII. 8 4. vol.

— De Wicquefort 8.

— Idem en Latin 8.
— De Mr. Tiflot 8: 2. vol.
— Du Chevalier de Stel 12:
— D'amours d'une Religieuses Portugaise 12.
— Persanes 2: 12.
— Et Memoires de Mr. Bussi Rabutin 8. vol
— De Guypatin 12.
— De Madame Rabutin-Chantal Marquise de Sevigné, à Madame la Comtesse sa fille 12. la Haye 2. vol. 1726.
— Nouvelles d'une Dame Portugaise avec les reponses traduites en François 12. Bruxelles 1722.
— Galantes & Philosophiques, par Mademoiselle D. *** 12. Cologne 1721.
— Françoises sur toutes sortes de sujets; tirés des meilleurs Autheurs par Mr. Richelet 12. Amsterdam 2. vol. 1721.
— Italienes & Françoises de Loredano noble Venitien, traduites par le sieur Veneroni 12. Paris 1695.
— Sur toutes sortes de sujets; avec des avis sur la maniere de les écrire & des reponses sur chaque espece de lettres, par feu Mr. de Vaumoriere 2. vol. 8. Bruxelles 1709.
— Nouvelle de Mr. Boursault 12. Paris 1722.
— De François Bablais écrites pendant ses voyages 8. Bruxelles 1710.
— Du Cardinal d'Ossat, avec des nottes historiques & politiques de Mr. Amelot de la Houssaie 4. Paris 2. vol. 1698.
— Nouvelles, galantes, hystoriques, morales, critiques, satyriques & comiques de Madame D. 12. Nymes 1713.

Lemeri Dictionaire des Drogues 4.
Les hommes 8.

Lucien en belle humeur 12. 2. vol.
Labyrinthe de Versaille 4. la Haye 1724. figures.
Les deux Amantes, ou les amours de Marc-Antoine & de Theodose de D. Raphael & de Leocadie, nouvelle hystorique 12. Amsterdam 1707.

M Emoire de Henri de Loraine Duc de Guise 8.
Memoire du Comte de Gramont 8.
Mille & une nuitte 12. 8. vol.
— & un jours 12. 5. vol.
— & un quart d'heures 12. 4. vol.
Memoires de Madame la Marquise de Fresne 8.
— De Mademoiselle Delfosse 12.
— Du Chevalier Melvil 12.
— Marguerite de Valois 8.
— Du Chevalier Beaujeu 8.
— De Jean Baptiste la Fontaine 8.
— Pour servir à l'Histoire de la Grande-Bretagne par Brunet 8. 3. vol.
— De la Cour d'Angleterre 12.
— Du Comte de Brienne Ministre & premier Secretaire d'Etat, contenant les évenemens les plus remarquables du Regne de Louis XIII. de celui de Louis XIV. jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin 8. Amsterdam 3. vol. 1719.
— Du Regne de George I. Roi de la Grande-Bretagne 12. la Haye 2. vol. 1729.
— De Mademoiselle de Montpensier, fille de M. Gaston d'Orleans, frere de Louis XIL. 12. Paris 6. vol. 1728.
— Pour servir à l'hystoire d'Anne d'Autriche, Epouse de Louis XIII. Roy de France. par Madame de Motteville 12. Amsterdam 25. vol. 1723.

Pour

—— Pour servir à l'Hystoire des Hommes Illustres dans la République des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages, 12. Paris 1727. 2. vol.

—— De Mr. Joli Conseiller au parlement, contenant l'hystoire de la Regence d'Anne d'Autriche, & les premieres années de la majorité de Louis XIV. jusqu'en 1666. avec les intrigues du Cardinal de Retz à la Cour 8. Amsterdam 5. vol. 1718.

—— Du Marquis de Beauveau : pour servir à l'histoire de Charles IV. Duc de Lorraine & de Bar. 12, Cologne 1688.

—— Presenté à Monseigneur le Duc d'Orleans Regent de France, contenant les moyens de rendre ce Royaume très-puissant, & d'augmenter considerablement les revenus du Roy & du peuple, par le C. de Boulain Villiers 8. la Haye 2. vol. 1727.

—— Du Regne de Pierre le Grand Empereur de Russie, Pere de la Patrie, par le B. Iwan Nestesuranol 4. vol. 12. la Haye 1726.

—— Du Regne de Catherinne Imperatrice & Souveraine de toute la Russie 12. la Haye 1728.

—— De Mr. le Cardinal de Retz 12. Cologne 4. vol. 1718.

—— Du Chevalier Hasard, traduit de l'Anglois sur l'original manuscrit 12. Cologne 1705.

—— De Bellievre & de Silleri 8. 2. vol. la Haye.

—— Litterair 8. 2. vol. par S. D. L. R. G.

—— De Gaspar de Saulx Seigneur de Tavane fol.

Mentor (le) moderne, ou discours sur les mœurs du siecle, traduit de l'Anglois de Guardian, de Mrs. Adisson, Steele & autres Auteurs du Spectateur, 12. la Haye 3. vol. 1724.

Methode pour apprendre l'histoire d'Angleterre 12.

S

Ménage de la Ville & des champs 8.
Misantrope par Mr. V. E. 8. 2. vol.
Monarchie des Hebreux, par Mr. le Marquis de saint Philippe 12. 4. vol
Moriceau, traité des maladies des femmes grosses 4. 2, vol.
Metamorphoses (les) d'Ovide, avec des explications à la fin de chaque fable, par Mr. l'Abbé de Bellegarde 12. Amsterdam 2. vol. 1716. fig.
--- Les mêmes mises en françois, T. Corneille 8. Liege 3. vol. 1715. fig.
Monarchie universelle de Louis XIV, traduite de Mr. Leti 12. Amsterdam 2. vol. 1701.
Memoire d'un homme de qualité qui veut se retirer du monde 12. 4. vol. 1730.
Memoire de Philippe de Comines en Espagnol fol. 2. vol.
Maison Rustique 4.
Memoire du Marquis de Montglat 8. 4. vol. Paris

NOuvelle Methode de dresser les Cheveaux 8.
Nouvelle toute nouvelle 12.
--- De Michel le Gerrante 12. 2. vol.
Nouveau Spectateur François, ou discours dans lequel on voit un portrait naif des mœurs de ce siecle 8. la Haye 2. vol. 1725.
--- Recueil des Chansons choisies 12. la Haye 4. vol. 1726.
Nouvelles Lettres & œuvres galantes 12. Paris 1724.

OEuvre de Senec folio lié.
--- Du Pere Rapin 12. 3. vol.

--- De Quevedo 12,
--- De Mr. Nicolle 18. 10. vol.
--- Poëtiques de Mr. Tissot de Patot 8. 3. vol.
--- De Mr. de Fontenel 8. 3. vol.
--- De Palaprat 12. 2. vol.
--- De Capistron 12. 2. vol.
--- De Madame de Vildieu 12. 12. vol.
--- De Palaton 8. 2. vol. fig.
--- De Benserade 8. 2. vol.
--- De Maucroix 8.
--- De Plaute, par Geudeville 8. 10. vol.
--- De Scopon 8. 1728.
--- De Mr. Boileau Despreaux, avec des éclaircissemens hystoriques donnez par lui-même 4. Geneve 2. vol. 1716. figures.
--- d'Horace en latin & en François, avec des rémarques critiques & historiques, par Mr. Docier 12. Paris 10. vol. 1709. grand papiers.
--- De Mr. de Moliere 12. Amsterdam 4. vol. 1725. fig.
--- De Mr. de Moliere 8, 4. vol. en Italien.
--- De Racine 12. Amsterdam 2. vol. 1713. fig.
--- De Mr. Rousseau 12. Paris 3. vol. 1720.
--- Le même 12. Amstd. 3. vol. 1719. fig.
--- De Mr. Crebillon 12. Paris 1720.
--- De Mr. Regnard 12. Paris 2. vol. 1714.
--- Melées de Mr. le Chevalier Temple 12. Utrecht 2. vol. 1699.
--- Pôstumes du Chevalier Temple 12. Utrecht 1704.
--- De Clement Marot de Cahors 12. la Haye 2. vol. 1714.
--- Nouvelles de Monsieur le Pays 12. Paris 2. vol. 1672.
--- De Mr. Boursault, contenant les pieces de Theatre 12, Amst. 2. vol. 1721. fig.
--- De Mr. Arouet de Voltaire, contenant Oedipe

Tragedie; Herode & Mariamne, tragedie; le mauvais menage & la Henriade 12. la Haie 1728.
Ortellius Theatrum orbis terrarum fol. 2. vol. fig.
Oeuvre de Seneque par Mathieu de Chaluet fol. Paris.
Ouvre de Plutarque & vie des hommes illustres 8. 3. vol.
Observation de l'Academie Françoise sur les remarques de Mr. de Vaugelas 8. 2. vol.
--- Diverses de Mr. de Segrais 12. Amst. 2. vol. 1713.

PArfait Marechal qui enseigne à connoitre la beauté, la bonté & les defaux des Chevaux par Solleysel 4. Paris.
Pratique de la guerre par Mr. de la Valier 12.
Parfait homme de guerre 12.
Puits de verité 12.
Passe-partout galant 12.
Pouvoir des Souverains & de la liberté de conscience 8.
Poëte sans fard, ou discours satiriques
Promenades de Mr. le Noble 12.
Portrait serieux, critique & galant 12.
Pieces de Poësie 8.
Passe-temps agreable ou bon mots 12.
Principes de Philosophie, par Mr. l'Abbé Geneft 8.
Princesse d'Angleterre 12.
--- Agathonise 12.
Pelerinage de Colombelle & de Volontariette.
Paralle des eaux mineral du Diocese de Liege par Mr. Bresmal 8.
Princesse (l') de Portien 12. Paris 1724.
Poësies d'Anacreon & de Sapho, traduites en François avec des remarques par Madame Dacier 8. Amsterdam 1716.
--- De Madame & de Mademoiselle Deshouillieres

8. Bruxelles 2. vol. 1708.

Philis de Sciro du Comte Bonarelli traduit en François avec la dissertation du même Auteur sur le double amour de Celie 12. Bruxelles 2. vol. 1707.

Pensées choisie de Mr. l'Abbé Boileau Predicateur ordinaire du Roy, sur divers sujets de morale, mis par ordre alphabetique 8. Liege 2. vol. 1712.

Philosophie Occulte de Henri Corneil Agrippa 8. la Haye 2. vol. 1727. fig.

Philosophie morale de Monsieur Descartes 8. Bruxelles 1707.

Quevedo en belle-humeur 12.

Roland l'Amoureux traduction nouvelle 8. 2. vol. fig. Paris.

Rethorique ou Art de parler du Pere Lami 8.

Republique de J. Boudin fol. N. 20.

Relation sur les quietismes 8.

Recueil des Statues, croupes, fontaines, termes vases & autres magnifiques ornemens du Chateau & Parc de Versailles, par Simon Thomassin, avec les explications en François Latin, Italien & Hollandois 4. la Haie 1724. figures.

— Des Opera representez par l'academie Royale de Musique 12. Amsterdam 12. vol. 1712. figueres.

— De toutes les meilleurs Comedies & Scenes Françoises, qui ont été jouées sur le theatre Italien à paris, mis en ordre par Evariste

Guerardy 12. Amsterdam 1715.

Reflexions morales, Satiriques & Comiques 8.

--- Sur les differns caracteres des hommes 8:

--- Sur ce qui peut plaire ou deplaire dans le Commerce du monde, par Mr. l'Abbé de Bellegarde 8. Liege. 1712.

--- Sur le Ridicule & sur les moyens de l'éviter par le même 12. la Heye 1720.

Recherche du feu de l'Enfer 8. 1728.

Refutation de l'arret pretendu d'Helmstad 8. 4 vol.

Remarques hystoriques & critiques faites dans un voyage d'Italie en Hollande 8. Cologne 2. vol. 1705.

Satire de Petrone 8. 2. vol.

Satire de Juvenal & de Perse 8. 2. vol.

Spectateur François 8. 2. vol.

Sapho, ou l'hureuse inconstance 12.

Salie d'Esprit ou choix des bons mots; par Gayot de Pitival 12.

Secret du petit Albert 12.

--- De Quinti.

Spectateur (le) ou Socrate moderne; où l'on voit un portrait naif des moeurs de ce tecle traduit de l'Anglois de Mr. Richard Stele 12. Amsterdam 6. vol. 1722.

Science (la) des Personne de la Cour, de l'épée & de la robe du sieur de Chevigni, revû par Mr. de Limiers 12. Amsterdam 4. vol. 1713. figures.

Solitaire (le) Anglois, ou avantures merveilleuses de Philippe Quarll par Mr. d'Origon. 12. Roterdam 1728.

Souverains (les) du monde, ouvrage qui fait

connoître la genealogie de leurs maison, l'étenduë & le gouvernement de leurs états leurs Religions, leurs revenus, force, titres &c. 8. la Haye 4. vol. 1722. figures

Secret du petit Albert 8. fig.

--- d'Albert le Grand 8. fig.

Secret pour conserver la beauté des Dames par Digbi 2. vol. 8.

Secretaire Espagnol par Sobrino 8.

TRaité des Confitures 8.

--- Des langues par Mr. Tremblai 8.

--- De l'amitié, pas Mr. Sacy 12.

--- De la civilité Françoise 12.

--- Des Eaux d'Aix 4. fig. Latin.

--- Idem en Allemand 4. figures.

--- De la divination, traduit du latin de Ciceron par Mr. l'Abbé Regnier Desmarais 8. Amsterdam 1711.

Theologie morale par Mr. Evêque de Grenoble 8. 8. vol.

Tableau de l'amour conjugal 12. figures.

Temple de Gnides 8.

--- Italien de Guerardi, ou le recueil des Comedies Françoises jouées par les Comediens Italiens 12. Amsterdam 1721. figures.

--- De la Foire ou l'Opera Comique, contenant les meilleures pieces qui ont été representées aux Foires. de St. Germain & de Saint Laurend par Mr le Sage & d'Orneval 12. Amsterdum 5. vol. figures 1723.

--- De Mr. N. Destouches 12. la Haye 2. vol. 1725.

--- De Mr. Quinault, contenant ses tregedies, Comedies & Opera 12. Paris 5. vol. 1715.

Traité de la change étrangere 4. Paris.

Traité du veritable point d'honneur 12. 2. vol.
Traité de la Satire 12.
Traité de la parole langue & écriture 12.
Traité du Merite par Mr. Massetz 12.
Traité sur les Panacies ou remedes universelles 12.
Tour de maître Gonin 8 fig.
Theatre de la Grange 12: Amsterdam 1709.
Tours de Maître Gonin 12. Paris 2. vol, figures. 1713.
Tragedie & autres pieces de Mademoiselle Barbier 12. Leide 1724.

VOyage du Chevalier de Marchais en Guinée Isle voisine & à la Guienne 8. 4. vol. fig. 1730.
Voyage de Glantzby 8. 1730
Valere Maxime 12. 2. vol.
Vie de Pedrille Delcampo Roman Comique 8.
Voyage du levant du sieur de Stochove 8.
Voyage nouveau de Jean Gulliver 8. 2. vol.
— Autour du monde, par Mr. le Gentil 12. Amsterdam 3. vol. 1728. fig.
— Autour du monde, par Guilleaume Dampier 12. Amsterdam 5. vol. fig. 1723.
— De Mr. le Chevalier Chardin en Perse ; & autres lieux de l'Orient 12. Paris 10. vol. fig. 1723.
— Du Nord. 12. Amsterdam 8. fig. 1715.
— De Thomas Gage dans la nouvelle Espagne. 12. Amsterdam 2. vol. fig. 1721.
— d'Italie, de Dalmatie, de Grece & du Levant par Jacop Spon & George Wheler 12. la Haye 2. vol. 1724. fig.
— Au tour du monde, par le Capitaine Woodes Rogers 12. Amst. 2. vol. fig. 1716.

71723991

Rebacked D+W
6/1984